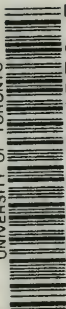


UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 01067756 5

PQ

1977

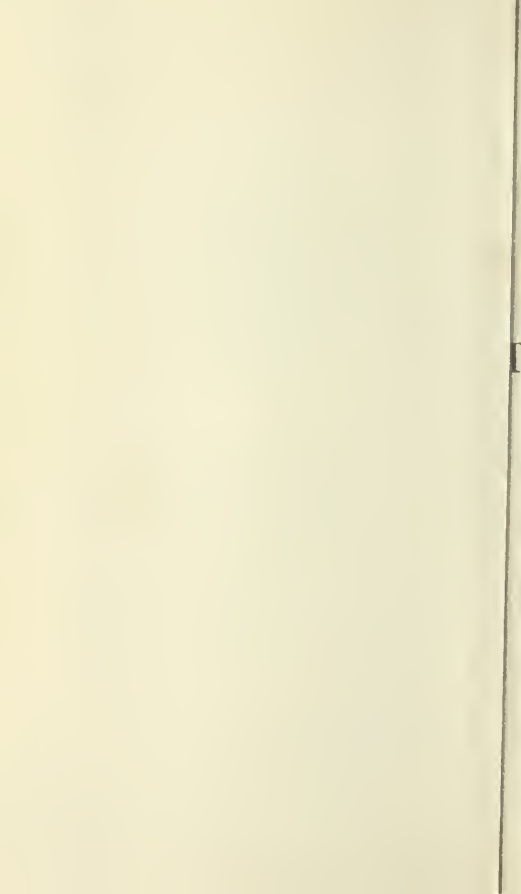
D7

1822

t.1



Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by
C. Carrington Smith



RÉPERTOIRE

DU

HÉATRE FRANÇAIS.

TOME XV.

A PARIS.

CHEZ { LADRANGE, libraire, quai des Augustins, n° 19;
 { GUIBERT, libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 10;
 { LHEUREUX, libraire, quai des Augustins, n° 27;
 { VERDIÈRE, libraire, même quai, n° 25.

CHEFS-D'OEUVRE

DRAMATIQUES

DE

DESTOUCHES.

TOME I.



144514.
27/11/17

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT, L'AINÉ,
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,
IMPRIMEUR DU ROI.

1822.

PA

1977

D7

1822

t.1

NOTICE

SUR DESTOUCHES.

PHILIPPE NÉRICAVLT DESTOUCHES naquit à Tours le 22 avril 1680. Il montra de bonne heure des dispositions pour la poésie. Étant encore au collège des Quatre-Nations, où il acheva ses études, il avoit déjà composé une tragédie dont le sujet étoit *les Frères Machabées*. Cette pièce, qui n'a été ni représentée ni imprimée, est entièrement perdue; on assure que Destouches l'a souvent regrettée. A dix-neuf ans il partit en qualité de volontaire avec M. Fritzlar, capitaine d'infanterie et son compatriote.

Se trouvant en quartier d'hiver à Huningue, il y composa *le Curieux impertinent*, comédie en cinq actes, en vers, dont il prit le sujet dans le roman de Don Quichotte.

Madame la marquise de Tibergeau, qui aimoit beaucoup les arts, et qui se trouvoit à Huningue, dont son frère, le marquis de Physieux,

étoit gouverneur, ayant entendu parler de cette pièce qui avoit été lue dans les sociétés, desira la connoître. Elle accueillit l'auteur et lui demanda son ouvrage pour une fête qu'elle préparoit à son frère. Elle y remplit le principal rôle de femme, et Destouches se chargea de celui qui donne le titre à la pièce.

Ce fut à cette occasion que M. de Puysieux, qui étoit alors ambassadeur de France en Suisse, fit le jeune poëte son secrétaire particulier.

Le Curieux impertinent fut joué pour la première fois à Paris le 17 novembre 1710. Quinze mois après, le 28 janvier 1712, Destouches fit représenter *l'Ingrat*, comédie en cinq actes, en vers, qui eut quinze représentations. L'année suivante, le 5 janvier 1713, parut *l'Irrésolu*, comédie en cinq actes, en vers, qui ne fut jouée que six fois. *Le Médisant*, comédie en cinq actes, en vers, représentée pour la première fois le 20 février 1715, fut très bien accueilli, et ne l'a pas été moins à sa reprise en 1730.

Le Triple mariage, comédie en un acte, en prose, fut très applaudi pendant sept représentations, dont la première est du 7 juillet 1716.

L'Obstacle imprévu, ou *l'Obstacle sans obstacle*, comédie en cinq actes, en prose, mise au théâtre le 18 octobre 1717, eut six représentations.

Le succès de ces différents ouvrages obtint à Destouches la bienveillance du duc d'Orléans, régent du royaume, qui, sur la recommandation du marquis de Puysieux, l'envoya en Angleterre, pour y seconder l'abbé Dubois, ambassadeur plénipotentiaire de France. Ce dernier ayant été rappelé peu de temps après, Destouches, par ordre du régent, resta sept ans en Angleterre, en qualité de ministre plénipotentiaire de France. Sa négociation lui valut une gratification de cent mille livres, que le duc d'Orléans lui fit donner par Louis XV.

Après dix ans d'interruption dans ses travaux poétiques, Destouches fit jouer *le Philosophe marié*, ou *le Mari honteux de l'être*, comédie en cinq actes, en vers. Cette pièce, le chef-d'œuvre de son auteur, parut pour la première fois le 15 février 1727, et fut représentée trente-six fois, avec le plus brillant succès.

L'Envieux, ou la Critique du Philosophe marié, comédie en un acte, en prose, jouée la même année, ne fut donné que trois fois.

Les Philosophes amoureux, comédie en cinq actes, en vers, donnée le 26 septembre 1729 : cette pièce n'eut qu'une représentation, l'auteur l'ayant retirée pour y faire des corrections.

Le Glorieux, comédie en cinq actes, en vers, parut pour la première fois le 18 janvier 1732, et eut trente représentations.

L'Ambitieux et l'Indiscrète, comédie en cinq actes, en vers, mise au théâtre le 14 juin 1737 : cette pièce fut représentée treize fois. Il y avoit six ans qu'elle étoit composée ; les représentations en avoient été retardées, parceque l'on avoit cru y reconnoître des allusions.

La Belle orgueilleuse, ou l'Enfant gâté, comédie en un acte, en vers, jouée le 17 août 1741, n'eut que six représentations.

L'Amour usé, ou le Vindictif généreux, comédie en cinq actes, en prose, retirée le lendemain de la première représentation, qui eut lieu le 20 septembre 1741.

La Force du naturel, comédie en cinq actes,

en vers , manqua de tomber à la première représentation ; elle en obtint cependant treize. La première est du 11 février 1750.

Le Dissipateur, ou l'Honnête friponne, comédie en cinq actes, en vers, fut d'abord joué en province en 1737, et ne parut à Paris que le 23 mars 1753. Cette pièce n'obtint alors que six représentations.

La Fausse Agnès, ou le Poëte campagnard, comédie en trois actes, en prose, mise au théâtre le 12 mars 1759, eut beaucoup de succès.

Le Tambour Nocturne, ou le Mari devin : cette comédie en cinq actes, en prose, ne fut pas jouée à Paris, ainsi que la précédente, du vivant de son auteur ; elle ne parut au théâtre Français que le 16 octobre 1762.

L'Homme singulier, comédie en cinq actes, en vers, ne fut pas joué non plus du vivant de l'auteur, qui n'osa pas en risquer la représentation. Bellecour fit mettre cette pièce au théâtre avec quelques changements le 29 octobre 1764. Elle n'eut que six représentations.

Destouches est encore auteur de plusieurs pièces qui n'ont pas été représentées sur le

théâtre de la capitale, telles que *le Trésor caché*, comédie en cinq actes, en prose, jouée aux Italiens; *le Jeune homme à l'épreuve*, en cinq actes, en prose; *le Mari confident*, en cinq actes, en vers; *l'Archi-menteur*, ou *le Vieux fou dupé*, en cinq actes, en vers; *le Dépôt*, en un acte, en vers. Il a aussi composé plusieurs divertissements représentés à Sceaux, chez la duchesse du Maine.

Destouches avoit été nommé membre de l'académie, dès 1723, à la place de Campistron. Il ne cessa de cultiver les lettres jusqu'à sa mort, arrivée le 5 juillet 1754, dans sa soixante-quatorzième année.

LE
TRIPLE MARIAGE,
COMÉDIE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois le 7 juillet
1716.

PERSONNAGES.

ORONTE, vieillard.

ISABELLE, fille d'Oronte.

VALÈRE, fils d'Oronte.

CLÉON, mari d'Isabelle.

NÉRINE, suivante d'Isabelle.

LA COMTESSE DE LA RUFFARDIÈRE.

JULIE, épouse de Valère.

CÉLIMÈNE, épouse d'Oronte.

PASQUIN, valet de Valère.

L'ÉPINE, valet de Cléon.

JAVOTTE, petite fille.

M. MICHAUT.

Troupe de DANSEURS et de DANSEUSES.

La scène est à Paris, dans la maison d'Oronte.

LE
TRIPLE MARIAGE,
COMÉDIE.

SCÈNE I.

ORONTE.

Non, je ne puis être parfaitement heureux. J'avois une femme, elle est morte : je l'ai pleurée pour la forme, tandis que je me réjouissois en secret d'être délivré d'un tyran qui contrôloit toutes mes actions, et qui vouloit disposer de mon cœur après vingt-deux ans de mariage. Je croyois que sa mort me laisseroit libre ; je suis esclave de mes enfants, qui m'obligent à me contraindre et à garder des bienséances sur lesquelles je n'oserois passer, sans me faire tympaniser par la ville. J'ai un fils plus grand que moi : quelle mortification pour un père qui n'est pas dans le goût de renoncer au monde ! J'ai une fille aimable et bien faite ; elle ne veut point se faire religieuse : il faut donc la marier : la fâcheuse nécessité pour un père qui aime son bien plus que sa fille ! Quel parti

dois-je prendre? Il faut que je tâche de les amuser encore quelque temps, pour me donner celui d'arranger mes affaires à ma fantaisie.

SCÈNE II.

NÉRINE, ORONTE.

NÉRINE.

Qu'est-ce que cela veut dire, monsieur? Je viens de voir là-bas je ne sais combien de gens qui s'enivrent. Quels gosiers! ils ont déjà vidé plus de trente bouteilles, et ils se plaignent qu'on les laisse mourir de soif. Qui sont donc ces gens-là?

ORONTE.

Ce sont des danseurs et des musiciens.

NÉRINE.

Ils boivent comme des templiers.

ORONTE.

Eh bien! ne font-ils pas leur métier?

NÉRINE.

Sur-tout quand ils boivent aux dépens d'autrui. J'aurois dû les reconnoître à cela. Mais, monsieur, par quelle fantaisie, s'il vous plaît, faites-vous venir chez vous toute cette troupe bachique? Est-ce que vous donnez le bal ce soir?

ORONTE.

Oui, mon enfant, je veux donner une espèce de bal chez moi, ou plutôt un petit concert mêlé de danses. C'est pour cela que j'ai fait venir ces danseurs et ces musiciens.

NÉRINE.

Envoyez donc dire qu'on leur ôte le vin; car s'ils continuent comme ils ont commencé, vous serez obligé de les faire emporter chez eux.

ORONTE.

Va, ne te mets pas en peine; plus ils boivent, mieux ils s'accordent.

NÉRINE.

A la bonne heure. Eh! comment avez-vous pu vous résoudre à faire chez vous un semblable appareil, vous qui étiez ennemi juré de ces sortes de divertissements?

ORONTE.

J'ai mes raisons pour cela, et on les saura peut-être avant qu'il soit peu. D'ailleurs, comme ma fille sort d'une longue maladie, j'ai cru qu'un petit divertissement comme celui-là contribuerait beaucoup à sa convalescence.

NÉRINE.

Il est vrai que la musique et la danse ont quelque chose de récréatif; mais je ne crois pas que ce soit là précisément ce qu'il faudroit à made-

moiselle votre fille pour rétablir entièrement sa santé.

ORONTE.

Oh! je te vois venir : tu veux dire qu'il lui faudroit un mari?

NÉRINE.

Sans doute. Un mari est un baume spécifique qui rétablit les forces d'une fille languissante.

ORONTE.

Je connois la mienne ; elle est trop vertueuse...

NÉRINE, *l'interrompant.*

Eh! pour être vertueuse, est-ce qu'on souhaite moins un époux? Au contraire, c'est la vertu d'une fille qui cause son empressement pour le mariage. Celles qui ne sont pas scrupuleuses s'en passent bien plus aisément. Je vais vous prouver cela.

ORONTE.

Je n'ai que faire de tes preuves.

NÉRINE.

Supposez, par exemple, que vous ayez un long chemin à faire pendant les chaleurs de l'été.

ORONTE.

Eh bien?

NÉRINE.

Et qu'il vous soit expressément défendu de boire jusqu'à ce que vous soyez arrivé au gîte,

où l'on vous attend avec d'agréables rafraîchissements?

ORONTE.

Belle supposition!

NÉRINE.

N'est-il pas vrai que, si, malgré ce qui vous est prescrit, vous entrez dans quelque cabaret sur la route, vous aurez moins d'empressement d'arriver que si vous aviez scrupuleusement observé la défense?

ORONTE.

J'en demeure d'accord.

NÉRINE.

Voilà justement le portrait d'une fille qui s'est émancipée. Isabelle, au contraire, est le voyageur qui observe la loi qu'on lui a imposée, mais que son exactitude scrupuleuse réduit à la dernière extrémité. Songez-y bien, monsieur, on ne peut pas toujours soutenir la soif, et il ne faut pas mettre une fille dans la nécessité de se rafraîchir sur la route.

ORONTE.

Tu as beau dire, je ne crois point que ce soit un pareil empressement qui ait causé la maladie d'Isabelle.

NÉRINE.

Cependant les médecins y ont perdu leur latin; et c'est plutôt par miracle que par leurs remèdes

qu'elle est sortie d'un état si périlleux. Je ne l'ai point quittée. Elle soupiroit jour et nuit, elle répandoit souvent des larmes, elle tomboit dans une langueur, dans un anéantissement qui faisoit craindre pour sa vie. Morbleu ! monsieur, je m'y connois : ce sont là les symptômes d'une maladie dont l'amour est la cause.

ORONTE.

Tu crois qu'elle a quelque inclination dans le cœur ?

NÉRINE.

Je n'en doute point.

ORONTE.

Allons, allons, cela ne peut pas être. Je suis sûr qu'elle ne sait pas même ce que c'est qu'une inclination.

NÉRINE.

A vingt-cinq ans elle ignoreroit cela, dans un siècle où les filles sont si prématurées ! Eh ! fi donc ! vous n'y pensez pas.

ORONTE.

Garde-toi de lui dire un mot sur ce sujet : tu pourrois lui faire venir des idées qu'elle n'a point du tout.

NÉRINE.

Oh ! je gage qu'elle a l'imagination aussi vive que moi.

ORONTE.

Je vais songer à notre petit divertissement. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

NÉRINE.

Il a beau dissimuler, mes discours l'ont frappé; mais je n'ose encore espérer...

SCÈNE IV.

ISABELLE, NÉRINE.

ISABELLE.

Mon père sort d'ici; que te disoit-il?

NÉRINE.

Nous avons parlé de votre maladie. Nous nous sommes réjouis de votre convalescence.

ISABELLE.

N'a-t-il été question que de cela seulement?

NÉRINE.

Vous voulez savoir s'il ne parle point de vous marier?

ISABELLE.

Ne devrait-il pas y penser?

NÉRINE.

Il est vrai que vous êtes encore fille; et quand

on l'est si long-temps, on court risque de l'être toujours. J'ai fait faire à monsieur votre père de belles réflexions sur ce sujet.

ISABELLE.

T'a-t-il paru dans des dispositions plus favorables à mon égard ?

NÉRINE.

Point du tout. Il veut croire que vous n'êtes encore qu'un enfant, et que vous ne pensez non plus au mariage que votre petite sœur Javotte.

ISABELLE.

Feu ma mère n'avoit bien dit que, si elle mourroit la première, je courrois risque de n'être mariée de long-temps.

NÉRINE.

Nous ne voyons que trop l'accomplissement de sa prédiction. Mort de ma vie ! mademoiselle, il faut faire un effort.

ISABELLE.

Quel effort veux-tu que je fasse ?

NÉRINE.

Déclarer vos sentiments à monsieur votre père ; lui dire tout net qu'il se trompe lourdement sur l'opinion qu'il a de vous, et que vous êtes trop honnête fille pour pouvoir l'être plus long-temps.

ISABELLE.

Je n'aurai jamais la force de lui faire une pareille déclaration.

NÉRINE.

Il faut donc que vous ayez la force de ne vous point marier, et d'attendre patiemment que le bon-homme soit défunt.

ISABELLE.

J'ai pris ma résolution sur cela.

NÉRINE.

Il y auroit encore un autre parti à prendre; mais vous n'aurez jamais ce courage-là.

ISABELLE.

Quel seroit ce parti?

NÉRINE.

De jeter les yeux sur quelque honnête homme, de convenir de vos faits avec lui, et de vous marier en votre petit particulier.

ISABELLE.

Tu me donnes un conseil comme celui-là!

NÉRINE.

Ma foi, mademoiselle, il faut s'aider dans la vie. Quand un père a aussi peu d'attention que le vôtre, il est permis de pourvoir soi-même à ses petites nécessités, quand cela se fait en tout bien et en tout honneur. Vous avez beau faire la réservée, je suis sûre que vous aimez Cléon?

ISABELLE.

Que j'aurois de choses à te dire, si j'étois persuadée de ta discrétion !

NÉRINE.

Je suis fille, mais je sais garder un secret. Cependant, puisque vous en doutez, je ne veux rien savoir.

ISABELLE.

Après les preuves que tu m'as données de ton affection, je me flatte que tu ne voudras point me perdre ; car tu me perdrais en effet si tu allois révéler ce que j'ai résolu de te confier.

NÉRINE.

Je vous jure que vos intérêts me sont plus chers que les miens.

ISABELLE.

Je t'avoue, premièrement, que j'aime Cléon de tout mon cœur.

NÉRINE.

Je m'en étois bien doutée.

ISABELLE.

Que je lui ai promis de l'aimer toute ma vie.

NÉRINE.

Voilà ce qu'il ne faut jamais promettre ; une fille sur-tout ne doit jamais s'engager à cela.

ISABELLE.

Pourquoi ?

NÉRINE.

Parcequ'il y a cent contre un à parier qu'elle ne tiendra point sa parole.

ISABELLE.

Je tiendrai la mienne à Cléon.

NÉRINE.

Vous ne voulez donc pas l'épouser?

ISABELLE.

Au contraire, je lui ai juré de n'épouser jamais que lui.

NÉRINE.

Ma foi, mademoiselle, il y a long-temps que l'amour et le mariage ont fait divorce, et qu'ils ont juré de n'habiter plus ensemble. Je compte plus sur leurs serments que sur les vôtres.

ISABELLE.

Cesse de plaisanter. Cléon et moi nous trouverons moyen de les remettre en bonne intelligence.

NÉRINE.

Je le souhaite. Est-ce là tout ce que vous avez à me dire?

ISABELLE.

Je tremble à t'avouer le reste.

NÉRINE.

Oui!... Oh! j'ai bien peur que vous ne vous soyez désaltérée en chemin.

ISABELLE.

Qu'est-ce que cela signifie ?

NÉRINE.

Vous le saurez ; poursuivez seulement.

ISABELLE.

Comme Cléon est d'une naissance égale à la mienne, et que d'ailleurs il a du bien considérablement, nous convînmes qu'un de ses amis pressentiroit mon père, sans lui nommer cependant la personne dont il étoit question, pour savoir s'il seroit disposé à me donner en mariage à un homme qui me conviendrait parfaitement.

NÉRINE.

Bon ! *nescio vos ?*

ISABELLE.

Je ne saurois te dire avec quelle dureté il répondit à l'ami de Cléon. En un mot, il lui fit connoître qu'il refuseroit absolument tous les partis qui se présenteroient.

NÉRINE.

Mort de ma vie ! voilà un père qui mériteroit bien que sa fille se mariât toute seule.

ISABELLE.

Aurois-tu pris ce parti ?

NÉRINE.

Moi ? je me serois mariée dix fois pour une.

ISABELLE.

Eh bien ! ma pauvre Nérine, j'ai prévenu tes conseils. Je suis la femme de Cléon. Ce mariage s'est fait secrètement ; mais de l'aveu de ma tante, chez qui je voyois Cléon tous les jours. Hélas ! mon bonheur ne dura pas long-temps : mon père s' alarma des fréquentes visites que je faisois à ma tante ; il m'ordonna de les cesser, il défendit à Cléon de paroître céans. J'en fus au désespoir, et mon chagrin me jeta dans une maladie qui m'a pensé faire mourir.

NÉRINE.

Je suis ravie de savoir tout cela, et je veux vous aider. (*voyant entrer Cléon et L'Épine, déguisés en danseurs, et qu'elle ne reconnoît pas d'abord.*) Mais que vois-je ?

SCÈNE V.

CLÉON, L'ÉPINE, ISABELLE, NÉRINE.

L'ÉPINE, ivre, à Cléon, bas.

Allons, monsieur, du courage ! Il faut faire main-basse sur ces deux filles-là.

CLÉON, bas.

Tais-toi, maraud, et songe à demeurer dans le respect.

L'ÉPINE, *bas.*

Ma foi, j'ai bien bu : le respect et le vin ne vont guère de compagnie.

CLÉON, *à part.*

Je crains que cet ivrogne-là ne déränge mes projets... (*à L'Épine, bas.*) Que je suis malheureux d'avoir besoin de toi!

ISABELLE, *bas, à Nérine.*

Qui sont ces gens-là, Nérine?

NÉRINE.

Ce sont deux de ces danseurs que monsieur votre père a fait venir. Ils se sont habillés pour venir vous divertir, apparemment.

L'ÉPINE.

Oui, mes princesses, nous allons vous donner un petit moment de récréation.

NÉRINE, *à part.*

Je connois ce visage-là.

L'ÉPINE.

Visage! oh! visage vous-même.

CLÉON, *bas, à L'Épine.*

Te tairas-tu?

ISABELLE, *à part.*

Qu'entends-je? e'est la voix de Cléon... C'est lui que j'aperçois. Ah ciel!

CLÉON.

Ne vous effrayez point, ma chère Isabelle. Oui,

c'est Cléon qui se présente devant vous, et qui a franchi des obstacles insurmontables pour se procurer le plaisir de vous voir.

ISABELLE.

Vous ne pouviez me surprendre plus agréablement. Ma joie est si grande, que j'ai peine à parler; mais elle est cruellement traversée par la peur que j'ai que mon père ne vous surprenne.

CLÉON.

Ne vous alarmez pas, je vous en conjure. Ce déguisement me cache si bien à ses yeux, qu'il m'a vu trop rarement pour me reconnoître en cet état.

ISABELLE.

Eh! comment avez-vous fait pour vous introduire céans?

CLÉON.

J'ai su qu'il faisoit venir chez lui des danseurs et des musiciens. Je les ai engagés, par quelque argent, à m'y introduire, comme un de leurs camarades. J'ai cru qu'il étoit à propos que L'Épine fût de la partie, pour figurer avec moi. Il ne danse pas mal; je m'en tire passablement bien; et nous devons paroître l'un et l'autre dans le petit divertissement qu'on a préparé.

NÉRINE.

Eh! comment L'Épine pourra-t-il vous secon-

der? Il est si ivre qu'il ne peut pas se soutenir.

L'ÉPINE.

Que cela ne vous embarrasse point. Je n'ai jamais l'esprit si présent que quand j'ai bien bu. Ma foi, j'étois né pour être musicien.

NÉRINE.

Il y paroît; tu t'es fort bien accommodé là-bas.

ISABELLE, à Cléon.

Cet homme-là vous découvrira infailliblement.

L'ÉPINE.

Eh! fi donc! Est-ce que je ne sais pas bien que monsieur votre père, sauf correction, est un brutal qui ne veut pas que vous voyiez mon maître, et que mon maître a une rage d'amour qui l'oblige à vous voir, malgré monsieur votre père? Par conséquent, il faut que mon maître vous voie, sans que monsieur votre père le voie; et moi, comme un discret confident, il faut que je vous voie tous deux, sans rien voir... Allons, mes enfants, profitons de l'occasion. Voilà la partie carrée. Faites tous deux la belle conversation, (*montrant Nérine.*) pendant que je m'amuserai avec cette friponne-là.

ISABELLE, à Cléon.

Votre valet me cause de terribles inquiétudes.

CLÉON, à L'Épine.

Marand! si tu me découvris, je te dou-

nerai cent coups de bâton quand nous serons dehors... (à Isabelle.) Je ne pouvois plus vivre sans vous voir, ma chère Isabelle.

L'ÉPINE, à Nérine, en l'embrassant.

Ni moi sans t'embrasser, ma chère Nérine.

CLÉON, à Isabelle.

Puisque le ciel me procure ce bonheur, il sera suivi de cette parfaite félicité après laquelle je soupire depuis si long-temps : mais ne me faites plus appréhender pour votre vie ; (se jetant à ses pieds.) c'est la grâce que je vous demande à genoux.

ISABELLE, voulant le relever.

Oui, je vous le promets. Levez-vous, Cléon. Si on vous surprenoit en cet état, tout seroit perdu.

CLÉON.

Non, je ne me relèverai point que vous ne me juriez...

NÉRINE, l'interrompant, et le faisant relever à la hâte, mais non sans qu'il soit vu par Javotte aux pieds d'Isabelle.

Paix ! j'entends quelqu'un.

SCÈNE VI.

JAVOTTE, ISABELLE, CLÉON, NÉRINE,
L'ÉPINE.

JAVOTTE, à *Isabelle*.

Ah, ah ! ma sœur, je vous y attrape. Un homme à vos genoux ! Cela est fort joli, vraiment ! Eh ! la la, patience !

ISABELLE, *bas*, à *Cléon*.

Je suis au désespoir ! elle ira tout dire à mon père.

L'ÉPINE, à *part*.

Peste soit de la petite carogne !

NÉRINE, à *Javotte*.

Que cherchez-vous ici, mademoiselle ?

JAVOTTE.

Vous ne m'y attendiez pas. Vous avez chacune le vôtre, pendant qu'on me laisse toute seule, moi.

ISABELLE.

Que voulez-vous donc dire, petite écervelée ?

JAVOTTE.

Eh ! oui, oui, petite écervelée !... (*montrant Cléon.*) Ce monsieur-là ne vous disoit pas des douceurs ?... (*montrant L'Épine.*) Celui-ci ne caressoit pas Nérine ?... Qu'ils sont rusés !

L'ÉPINE.

Parlez donc, petite fille : si je vous prends, je vous donnerai le fouet.

JAVOTTE.

Le fouet ? Ah, ah ! voyez donc !

L'ÉPINE.

Oui, le fouet. Allons, qu'on m'apporte des verges tout-à-l'heure.

JAVOTTE.

Mais voyez donc cet ivrogne-là, qui veut me donner le fouet !

L'ÉPINE.

Ivrogne ! Voilà une petite masque qui connoît bien ses gens.

NÉRINE.

Écoutez, petite fille ; n'allez pas vous aviser de dire quelques sottises. C'est monsieur votre père qui a fait venir ces messieurs.

JAVOTTE.

Je sais bien qu'il les a fait venir ; mais c'est pour danser, et non pas pour faire l'amour.

ISABELLE.

Comment ! vous avez l'insolence... ?

JAVOTTE, *l'interrompant.*

Allez, allez, je commence déjà à m'y connoître. Faire le langoureux, se jeter à genoux, baiser tendrement les mains, lancer des regards mou-

rants, cela s'appelle faire l'amour, car je le sais bien.

CLÉON, à Isabelle.

Voilà une petite personne bien dangereuse.

JAVOTTE.

J'ai surpris aussi ce matin mon papa qui faisait tout de même.

NÉRINE.

Votre papa ?

JAVOTTE.

Oui, vraiment. Il falloit voir comme il faisoit le jeune homme ! Je ne lui en ai rien dit, mais je la lui garde bonne, et je lui reprocherai cela quand je serai grande, et qu'il voudra m'empêcher d'avoir un amant.

NÉRINE, à part.

Voilà la plus méchante petite peste que j'aie jamais connue.

JAVOTTE.

Vous êtes bien fâchés, vous autres, de ce que je vous ai découverts ; car il ne tient qu'à moi de vous faire eudêver, et de me venger de ma sœur, qui me traite comme un enfant, et qui veut être mariée avant moi.

ISABELLE.

Eh bien, vous passerez la première ; ne dites rien.

JAVOTTE.

Bon! je passerai la première. Vous aurez bien cette patience-là!... (*montrant Cléon.*) Allons, allons, ma sœur, prenez vite ce monsieur-là pour votre mari, afin qu'on me donne bientôt la permission d'en choisir un pour moi.

ISABELLE.

Ne vous ai-je pas dit que monsieur est un danseur, et qu'il ne me convient pas...

JAVOTTE.

Eh! oui, un danseur... Quel danseur!

NÉRINE.

Assurément.

JAVOTTE.

Il a beau se cacher avec son masque; je sais qui il est.

ISABELLE.

Allez, vous êtes folle.

JAVOTTE.

Eh non! je ne l'ai pas vu là-bas qui buvoit avec les musiciens! Je ne l'ai pas écouté, sans qu'il y prît garde! Il leur disoit qu'il leur donneroit bien de l'argent; qu'il vouloit passer pour un de leurs camarades; qu'il seroit si fâché, si fâché, si mon papa le voyoit... Oh! puisqu'il craint tant mon papa, il faut que ce soit votre amant, car mon papa ne veut pas que vous en ayez. Il a grand

tort, car je crois que cela est fort divertissant.

ISABELLE, *à part.*

Que je suis malheureuse !

JAVOTTE.

Allez, allez, ne craignez rien, ma sœur ; faites vos petites affaires en repos. Je vais empêcher que mon papa ne vienne ici quand il sera rentré ; mais à condition que vous m'aidez aussi quand je serai grande.

ISABELLE.

Je vous en donne ma parole.

NÉRINE, *à Javotte.*

Et moi aussi. (*Javotte sort.*)

SCÈNE VII.

ISABELLE, CLÉON, L'ÉPINE, NÉRINE.

NÉRINE, *à Isabelle.*

Voilà une petite fille qui promet beaucoup. Une enfant de dix ans débrouiller une intrigue aussi secrète !

ISABELLE, *à Cléon.*

Je vous avoue que je suis dans une véritable inquiétude, et je crois qu'après ce qui nous vient d'arriver il est à propos que vous sortiez d'ici.

NÉRINE.

Et moi, je soutiens que cela n'est pas nécessaire. Comptez que la petite fille ne dira rien. Ah! qu'elle sera bonne à marier! Que de talent elle aura pour dépayser un jaloux! Ce sera du bien perdu; car les maris en ce pays-ci sont les meilleures gens du monde, et il ne faut pas beaucoup de finesse pour les attraper.

ISABELLE.

En vérité, Nérine, tu ferois bien mieux de songer à nous secourir que de faire des réflexions aussi ridicules.

NÉRINE.

Puisque vous le voulez, je vais éclairer la petite fille de si près qu'elle ne parlera point à monsieur votre père.

ISABELLE.

Je t'en aurai beaucoup d'obligation.

NÉRINE, *apercevant Oronte.*

Par ma foi! le voici lui-même.

ISABELLE, *avec effroi.*

Ah! nous sommes découverts.

L'ÉPINE.

Gare les étrivières!

SCÈNE VIII.

ORONTE, ISABELLE, CLÉON, NÉRINE,
L'ÉPINE.

ORONTE, à *Isabelle*.

Bonjour, ma fille. Comment te portes-tu ?

ISABELLE.

Pas trop bien aujourd'hui, mon père.

NÉRINE, à *Oronte*.

Je gage que c'est mademoiselle Javotte qui vous envoie ici.

ORONTE.

Au contraire, elle ne vouloit pas que j'y vinsse. Elle m'a dit qu'Isabelle étoit sortie avec toi pour aller faire quelques emplettes au palais.

NÉRINE.

C'est que nous avons parlé de cela devant elle. Mais mademoiselle a changé de résolution, parcequ'elle est un peu indisposée, et, comme elle a beaucoup de goût pour la danse, (*montrant Cléon et L'Épine.*) j'ai fait venir ici ces messieurs pour la réjouir, en attendant votre petit divertissement.

ORONTE.

Tu as fort bien fait.

NÉRINE.

Ils se sont habillés pour rendre la chose plus touchante.

ORONTE.

Ils ont fort bon air l'un et l'autre.

L'ÉPINE.

Monsieur, sans vanité, nous sommes assez bien campés sur nos jambes. (*Il veut faire une pirouette, et tombe sur Oronte.*)

ORONTE.

Pas trop bien, à ce qu'il me paroît.

NÉRINE.

Ils sont si ivres tous deux qu'ils n'ont pas la force de former un pas. Je vous avois bien prédit que cela arriveroit.

L'ÉPINE, à Oronte.

Franchement, M. Oronte, vous avez bien le meilleur vin qui soit dans Paris; et si je n'étois pas aussi sobre que je suis, je m'en serois donné jusqu'aux gardes.

ORONTE.

Il me semble que vous ne l'avez pas trop épargné.

L'ÉPINE.

C'est pour vous mieux divertir. Le vin me donne une force, une souplesse... Voulez-vous danser une petite entrée avec moi, M. Oronte?

ORONTE.

Non, mon enfant; vous ferez mieux d'aller dormir, en attendant que la compagnie soit venue.

L'ÉPINE.

Vous êtes homme de bon conseil. Tope à dormir.

ORONTE, à *Nérine*.

Je crois que l'autre n'est pas si ivre que celui-ci, car il ne dit mot.

L'ÉPINE.

Il n'en pense pas moins. Mon maître a le vin triste.

ORONTE.

Comment donc, son maître ?

L'ÉPINE.

Eh! oui, parbleu! je ne suis que son prévôt, afin que vous le sachiez. C'est le premier homme du monde; et, si vous le voulez, il montrera à danser à mademoiselle votre fille

ORONTE, à *Isabelle*.

Serois-tu dans le goût d'apprendre de lui ?

ISABELLE.

Je n'osois vous le proposer, mon père; mais, si vous y consentiez, cela me feroit le plus grand plaisir du monde.

ORONTE.

J'y consens volontiers... (à *Cléon*.) Je vous

retiens pour montrer à ma fille. Elle a déjà de bons principes.

L'ÉPINE.

Tant pis ! Mon maître veut toujours commencer ses écolières.

CLÉON, *faisant l'ivrogne.*

Ne vous mettez pas en peine ; je lui donnerai toute ma science.

ORONTE.

Et le plus tôt que vous pourrez, je vous en prie. Je viens de prendre la résolution de la marier, et je veux qu'elle danse à sa noce.

NÉRINE.

Eh ! à qui la donnez-vous, s'il vous plaît ?

ORONTE.

A un de mes meilleurs amis, avec qui j'ai étudié autrefois.

NÉRINE.

Avec qui vous avez étudié ? Fi donc ! vous vous moquez !

ORONTE.

Comment ! ne me disois-tu pas tantôt qu'elle seroit bien aise d'être mariée ?

NÉRINE.

Oui, monsieur : mais croyez-vous, de bonne foi, qu'un homme qui a étudié avec vous soit capable de lui rendre la santé ?

ORONTE.

M. Michaut s'offre à la prendre sans que je lui donne rien. Sa proposition me convient. Il doit venir ici tout-à-l'heure, et je m'en vais le recevoir. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

ISABELLE, CLÉON, NÉRINE, L'ÉPINE.

L'ÉPINE, à Isabelle, ironiquement.

Madame Michaut, je suis votre très humble serviteur.

CLÉON.

Traître ! est-il temps de plaisanter ?

ISABELLE.

Ah ! Cléon, qu'allons-nous devenir ?

CLÉON.

Quel parti prendre dans une si terrible conjoncture ?

ISABELLE, à Nérine.

Nérine, aide-nous de tes conseils.

NÉRINE.

Je suis aussi embarrassée que vous, et ce que vous m'avez déclaré tantôt augmente encore mes inquiétudes.

ISABELLE.

Ah ! si mon frère étoit à Paris ! Il m'aime ; mon

père a beaucoup d'égards pour lui : nous lui confierions notre secret, et il pourroit nous secourir. Mais il est à la campagne depuis huit jours, et nous ne savons quand il sera de retour.

L'ÉPINE.

Parbleu ! vous voilà bien embarrassés ! J'ai trouvé un moyen pour vous tirer d'affaire.

CLÉON.

Quels conseils peux-tu nous donner, dans l'état où te voilà ?

L'ÉPINE.

Le vin me donne de l'esprit, à moi. Silence ! je vais parler.

CLÉON.

Voyons.

L'ÉPINE, *montrant Isabelle.*

Premièrement, il faut que mademoiselle s'explique avec M. Oronte, et qu'elle lui dise, avec beaucoup de politesse et de douceur : Monsieur mon père, vous ne savez plus ni ce que vous dites, ni ce que vous faites.

NÉRINE.

Beau début !

L'ÉPINE, *à Cléon.*

En second lieu, vous parlerez, vous, à ce vieux roquentin qu'on veut faire épouser à mademoiselle.

CLÉON.

Eh bien ! que lui dirai-je ?

L'ÉPINE.

Vous le prierez très honnêtement, car je veux de l'honnêteté par-tout, moi, de sortir d'ici tout le plus tôt qu'il pourra ; mais à condition qu'il n'y rentrera jamais.

CLÉON.

Le beau compliment !

L'ÉPINE.

Il pourra fort bien arriver qu'il n'en voudra rien faire ; tant mieux.

CLÉON.

Comment ! tant mieux ?

L'ÉPINE.

Oui vraiment : nous en serons plus tôt défaits ; car, sur le refus qu'il fera de passer la porte, nous le ferons sortir par les fenêtres.

CLÉON.

Eh ! tais-toi, maraud ! et laisse-nous en repos consulter...

(Pasquin crie derrière le théâtre, *Taïaut ! Briffaut !*
et l'on entend donner du cor.)

NÉRINE, à part.

J'entends quelqu'un... C'est la voix de Pasquin.

ISABELLE.

Ah ! si c'est lui, mon frère n'est pas loin.

NÉRINE.

Retournez à votre appartement, mademoiselle... (à Cléon et à L'Épine.) Vous, messieurs, allez joindre vos prétendus camarades. Je veux sonder Pasquin, et savoir de lui si Valère n'a point quelque inclination. En ce cas, vos intérêts sont communs, et je veux vous unir tous ensemble pour déranger les projets de monsieur votre père.

ISABELLE.

C'est bien dit... (à Cléon.) Il faut la laisser agir ; ses soins peuvent nous être utiles.

CLÉON, à Nérine.

Tu peux compter sur une récompense proportionnée aux services que tu nous rendras.
(Isabelle rentre dans son appartement, et Cléon et L'Épine sortent.)

SCÈNE X.

PASQUIN, en habit de chasseur, et tenant un cor de chasse ; NÉRINE.

PASQUIN, criant, en entrant, sans voir d'abord Nérine :

Taïaut ! Taïaut ! Briffaut !

NÉRINE.

A te voir dans cet équipage, il n'est pas difficile de deviner d'où tu viens. Que je suis aise de

te revoir, mon cher Pasquin ! T'es-tu bien divertit?... Parle donc.

PASQUIN, *criant encore, sans lui répondre.*

Taïaut ! Taïaut ! Briffaut !

NÉRINE.

Eh ! à quoi bon tout ce bruit de chasse ? As-tu perdu l'esprit, mon enfant ?

PASQUIN.

Non, ma chère ; je suis aussi sage que de coutume... M. Oronte n'est-il pas ici ?

NÉRINE.

Oui.

PASQUIN.

Assurément ?

NÉRINE.

Assurément. Il trouvera fort mauvais que tu fasses un pareil vacarme.

PASQUIN, *courant autour du théâtre, et criant :*

Taïaut ! Taïaut !...

NÉRINE

Eh ! mort de ma vie ! finis donc, et ne m'étourdis pas davantage. Quelle diable de musique est-ce là ?

PASQUIN.

Crois-tu que M. Oronte m'ait entendu ?

NÉRINE.

Sans doute, et tous les voisins aussi... (*On*

donne du cor au-dehors.) Mais qu'entends-je ?
Autre bruit de chasse !... Est-ce que nous sommes
au temps des fées, et m'auroit-on tout d'un coup
transportée dans un bois ?

PASQUIN.

Ah, ma chère ! je voudrais te tenir en fin fond
de forêt !

NÉRINE.

Pourquoi ? pour me couper la gorge ?

PASQUIN.

Non, mon enfant ; tu n'en mourrois pas.

(On donne encore du cor en dehors.)

NÉRINE.

On redouble... Que veut dire tout ceci ?

PASQUIN.

C'est mon maître qui chasse dans l'anticham-
bre de monsieur son père.

NÉRINE.

Explique-moi donc ce que cela signifie.

PASQUIN.

Cela signifie que nous voulons faire du
bruit.

NÉRINE.

Est-ce que ton maître veut insulter son père ?
Rêvez-vous ? êtes-vous possédés ?

PASQUIN.

Oh ! donne-toi patience, et tu sauras tout.

NÉRINE.

Dépêche-toi donc. De quoi s'agit-il?

PASQUIN.

De faire croire à M. Oronte que nous sommes allés à la campagne pour une grande partie de chasse. Nous venons de faire entrer au logis deux mulets tout chargés de gibier.

NÉRINE.

Deux mulets? Quels braconniers! Vous avez donc dépeuplé tout le pays?

PASQUIN.

Vraiment oui; nous n'avons rien laissé à la Vallée, ni chez les rôtisseurs.

NÉRINE.

Que diantre veux-tu dire?

PASQUIN.

Que nous ne venons point du château de Clitandre, comme nous voulons le persuader au père de mon maître. Nous n'avons été qu'à un village à demi-lieue de Paris, et nous n'y avons pas seulement tué un moineau.

NÉRINE.

Qu'avez-vous donc fait là pendant huit jours?

PASQUIN.

La peste! nous avons fait de bonne besogne!... Mais c'est un secret qu'il ne m'est pas permis de te révéler.

NÉRINE.

Pourquoi?

PASQUIN.

Parceque mon maître m'a défendu d'en parler ; et c'est pour cela que je meurs d'envie de te le dire. Oh ! le pesant fardeau qu'un secret ! Voici ce que c'est... Mon maître... Alte là, M. Pasquin ! vous allez faire une sottise.

NÉRINE.

Tu aurois quelque chose de réservé pour moi, pour ta maîtresse ?

PASQUIN.

Je demeure d'accord que cela n'est pas dans les règles ; mais je songe en même temps que ma maîtresse est fille. Qui dit fille suppose une personne incapable de se taire, et forcée à révéler le plus grand secret, ou à crever dans les vingt-quatre heures.

NÉRINE.

N'appréhende rien ; je suis plus forte qu'un homme, moi, sur la discrétion. Parle, ou je romps avec toi.

PASQUIN.

Tu me prends par mon endroit sensible... (*à part.*) Allons, il faut parler.... Les plus grands hommes font des folies pour ces animaux-là... (*à Nérine.*) Personne ne peut-il nous entendre ?

NÉRINE.

Non, si tu ne cries bien fort.

PASQUIN.

Diable, ce ne sont pas ici des jeux d'enfants.

NÉRINE.

Comment donc?

PASQUIN.

Si on découvroit le mystère, mon maître pourroit être déshérité. Cela va là, tout au moins.

NÉRINE.

Diantre!

PASQUIN.

Et moi, tout au contraire, je pourrois hériter d'une centaine de coups de bâton. Je n'aime point ces aubaines-là.

NÉRINE.

Tu ne fais qu'irriter ma curiosité... D'où venez-vous?

PASQUIN.

Nous venons... (*apercevant Oronte.*) Malepeste! voici le bon-homme... Il faut que je le dépayse adroitement sur le sujet... Laisse-nous... J'irai te rejoindre tout-à-l'heure.

(Nérine sort.)

SCÈNE XI.

ORONTE, PASQUIN.

ORONTE, *à part, sans voir d'abord Pasquin.*

Me jouer de la sorte!

PASQUIN, *à part.*

Il paroît en colère.

ORONTE, *à part.*

Me débiter avec effronterie une pareille histoire!

PASQUIN, *à part.*

Serions-nous découverts?

ORONTE, *à part.*

Avoir l'audace de soutenir qu'il vient du château de Clitandre!

PASQUIN, *à part.*

La mine est éventée.

ORONTE, *à part.*

Je voudrais bien savoir si ce maraud de Pasquin aura aussi l'insolence de me soutenir cette imposture.

PASQUIN, *à part.*

Il n'y manquera pas.

ORONTE, *l'apercevant.*

Plaît-il?... Ah! vous voilà! Je suis bien aise de vous trouver ici, monsieur le coquin.

PASQUIN.

Bonjour, monsieur... Comment vous portez-vous ?

ORONTE.

Ce ne sont pas là tes affaires.

PASQUIN.

Pardonnez-moi, monsieur. L'intérêt que je prends à votre chère santé fait que, dans le moment où je suis éloigné de vous, mon cœur, prévenu de sentiments de la plus vive tendresse... se livre à des inquiétudes dont l'excès tendre et passionné... Enfin, vous vous portez bien, et je m'en réjouis.

ORONTE.

Traître ! il n'est pas question de tout ce galimatias, et il faut que tu me dises...

PASQUIN, *l'interrompant.*

Tout ce qu'il vous plaira. De quoi s'agit-il ?

ORONTE.

De me faire savoir où mon fils a passé toute la semaine.

PASQUIN.

Est-ce qu'il ne vous l'a pas dit ?

ORONTE.

Il m'a dit que c'étoit au château de Clitandre.

PASQUIN.

Eh bien, c'est la vérité.

ORONTE, *à part.*

Ne l'avois-je pas prévu qu'il me soutiendrait cela?

PASQUIN.

Oui, je le soutiens, et je le soutiendrai. Quand je dis la vérité, je ne crains personne.

ORONTE, *à part.*

J'admire l'effronterie de ce pendar!

PASQUIN, *voulant s'esquiver.*

Oh! puisque vous vous fâchez...

ORONTE, *l'interrompant et le retenant.*

Demeure, ou je t'assomme.

PASQUIN.

Y a-t-il quelque chose pour votre service? Vous n'avez qu'à parler.

ORONTE.

Et toi, tu n'as qu'à choisir de deux choses que je vais te proposer.

PASQUIN.

Voyons.

ORONTE.

Deux pistoles, ou vingt coups de bâton.

PASQUIN.

Le choix n'est pas difficile. Je prends les deux pistoles.

ORONTE, *tirant sa bourse et lui donnant de l'argent.*

Les voici.

PASQUIN, *prenant l'argent, et voulant s'en aller.*

Grand merci, monsieur... Je vous donne le bonjour.

ORONTE.

Tu t'en vas?

PASQUIN.

Oui vraiment. N'ai-je pas choisi?

ORONTE.

Eh! m'as-tu dit ce que je voulois savoir?

PASQUIN.

Quoi, monsieur?

ORONTE.

Où vous avez passé toute la semaine. Je sais que ce n'est point au château de Clitandre. Sa tante la comtesse de La Ruffardière en arrive. Elle y a demeuré pendant quinze jours, et elle vient de me dire que mon fils n'y avoit point paru.

PASQUIN.

Elle n'oseroit soutenir cela devant moi.

ORONTE.

C'est ce qu'il faut voir : elle est encore ici.

PASQUIN.

Oh! puisqu'elle est encore ici, je n'ai rien à dire. Je n'irai pas démentir en face une personne de sa condition.

ORONTE.

Tu veux me faire prendre le change; mais tu

n'y réussiras pas. Je suis sur mes gardes. Allons, parle-moi naturellement.

PASQUIN.

Oh! volontiers, c'est mon caractère à moi que de parler naturellement.

ORONTE.

Le bon apôtre!

PASQUIN.

Or donc, pour vous dire la vérité...

ORONTE, *l'interrompant.*

Le traître va mentir... Mais compte que cela ne servira de rien; je sais d'où vous venez.

PASQUIN.

Si vous le savez, pourquoi me le demandez-vous?

ORONTE.

C'est que j'ai intérêt de savoir les choses de ta propre bouche.

PASQUIN.

Eh fi! monsieur, où est l'honneur, où est la probité? Je veux de la bonne foi dans le commerce. Avouez-moi que vous ne savez rien; sinon, je ne dirai mot.

ORONTE.

Tu ne diras mot?... Je te rosserai.

PASQUIN.

Ce seront des coups perdus. J'ai des épaules à

l'épreuve de tout. Je suis de race de sergent, et jamais les coups de bâton n'ont fait peur aux illustres de ma famille.

ORONTE, *à part* :

Voilà un insigne maraud !

PASQUIN.

C'est moi qui ai intérêt de vous faire avouer que vous ignorez pleinement où nous avons été.

ORONTE.

Pourquoi ?

PASQUIN.

C'est que je suis sensible à l'honneur. Je veux pouvoir me vanter de vous avoir mis au fait, et d'avoir bien gagné votre argent.

ORONTE.

Eh bien ! je demeure d'accord que tout ce que je sais, c'est que vous ne venez point d'où vous dites.

PASQUIN.

Vous ne savez que cela ?

ORONTE.

Non, en vérité.

PASQUIN.

Tant mieux. Je veux que la peste m'étouffe si je vous en dis davantage.

ORONTE.

Tu ne parleras pas ?

PASQUIN, *lui présentant l'argent qu'il lui a donné, et lui offrant de le lui rendre.*

Voilà votre argent ; je suis en droit de me taire.

ORONTE, *levant sa canne et le menaçant.*

Et moi, en droit de t'assommer.

PASQUIN, *tendant le dos.*

Frappez... Je vous ferai voir que je ne dégénère point de l'intrépidité de mes ancêtres.

ORONTE, *à part.*

Son impudence me rend immobile, et je ne sais plus où j'en suis... (*à Pasquin.*) Je t'ordonne de sortir de ma maison, et de ne paroître jamais devant mes yeux. (*Il s'en va.*)

SCÈNE XII.

PASQUIN.

Ma foi, j'ai soutenu là un rude assaut ; mais je m'en suis tiré galamment. Allons chercher mon maître... il est nécessaire de l'instruire... (*voyant paroître Valère.*) Le voici justement.

SCÈNE XIII.

VALÈRE, PASQUIN.

VALÈRE.

Qu'as-tu, Pasquin?

PASQUIN.

Rien... Ce n'est qu'une volée de coups de bâton que j'ai pensé recevoir pour l'amour de vous.

VALÈRE.

Pour l'amour de moi? Eh! qui est le maraud qui a voulu te traiter de la sorte?

PASQUIN.

C'est monsieur votre père.

VALÈRE.

Je ne comprends rien à ce discours. Est-ce que tu plaisantes?

PASQUIN.

Non vraiment. La tante de Clitandre vient d'assurer M. Oronte que nous n'avons pas approché du château de son neveu.

VALÈRE.

Ah! la vieille folle! elle a juré de me désespérer. Ce n'est pas encore là tout le mal qu'elle me fait.

PASQUIN.

Je sais qu'elle a le diable au corps.

VALÈRE.

Tu n'ignores pas qu'elle m'aime depuis deux ans, et qu'elle veut absolument que je soupire pour elle?

PASQUIN.

Cela est vrai. Je vous ai un peu aidé à la tromper, et vous en avez tiré d'assez bonnes nippes.

VALÈRE, *voyant arriver la comtesse.*

La voici qui va me persécuter encore.

PASQUIN.

Laissez-moi faire, je vais lui donner son congé.

SCÈNE XIV.

LA COMTESSE, VALÈRE, PASQUIN.

LA COMTESSE, *à Valère.*

Eh bien! monsieur, vous avez donc résolu de me désespérer?

VALÈRE.

Moi, madame? Je n'ai nulle intention de vous faire de la peine.

PASQUIN, *à la comtesse.*

Il ne songe pas seulement que vous soyez au monde.

LA COMTESSE.

Je ne le sais que trop... (*à Valère.*) Qu'est-ce

donc que cette partie de chasse que vous venez de faire ?

VALÈRE.

Madame, avec votre permission, je n'ai point de compte à vous rendre.

LA COMTESSE.

Tu n'as point de compte à me rendre, petit scélérat ! Je te ferai bien parler... Il faut que tu me dises tout-à-l'heure où tu as été pendant huit jours. Oseras-tu me soutenir que c'est au château de Clitandre ? Je t'y attendois, infidèle ! et je me flattois que l'amour t'y feroit voler.

PASQUIN.

Madame, il avoit prié l'amour de l'y conduire ; mais, par malheur, ils ont manqué le chemin, et ils se sont égarés tous deux.

LA COMTESSE, à *Valère*.

Et deviez-vous le suivre, ingrat, puisqu'il vous conduisoit en des lieux où je n'étois pas ?

PASQUIN.

Il ne savoit pas les chemins, madame, ni moi non plus. L'amour est aveugle, à ce que j'entends dire ; quand on le prend pour guide, on est sujet à se fourvoyer.

LA COMTESSE.

Tout ce galimatias est inutile ; je veux qu'il réponde lui-même à mes questions.

VALÈRE.

Il vous sied bien, madame, de me faire des reproches, après avoir fait tout ce qu'il falloit pour me brouiller avec mon père ! Si mon absence vous avoit causé de l'inquiétude, il falloit vous expliquer avec moi ; je vous aurois éclaircie de tout : mais, après le tour que vous venez de me faire, je vous déclare que vous ne saurez rien.

LA COMTESSE, *le menaçant.*

Je ne saurai rien ? Tu t'expliqueras, ou je t'étranglerai.

PASQUIN.

Laissez-le là, madame. C'est un petit opiniâtre qui ne parlera point, je vous en répons. Je vais vous dire naïvement ses pensées, moi.

LA COMTESSE.

Eh bien ! parle : je te récompenserai de ta sincérité.

PASQUIN.

Vous avez beaucoup de tendresse pour lui ?

LA COMTESSE.

Cela ne peut pas s'imaginer. J'en perds l'esprit, mon pauvre Pasquin.

PASQUIN.

Cela est visible... Vous voudriez qu'il y répondit par une tendresse égale à la vôtre ?

LA COMTESSE.

N'ai-je pas lieu d'y prétendre ?

PASQUIN.

Il y a du pour et du contre dans cette affaire-là. Il connoît vos sentiments pour lui ; il en est pénétré de reconnoissance : avec cela, madame, je gage cent louis contre vous qu'il ne pourra jamais vous aimer.

LA COMTESSE.

Il ne pourra jamais m'aimer, monsieur le coquin ! Je ne sais qui me tient que je ne t'arrache les yeux.

PASQUIN.

Doucement, s'il vous plaît. Ce n'est pas moi qui suis insensible à vos charmes. Au contraire, je les trouve tout-à-fait piquants, quoiqu'ils ne soient pas de la dernière édition.

LA COMTESSE.

Il ne pourra jamais m'aimer !... (à Valère.)
Me dit-il vrai, perfide ?

VALÈRE, avec embarras.

Madame... en vérité... je suis dans la confusion ; et si mon cœur étoit... (à Pasquin.) Pasquin, explique tout cela à madame la comtesse.

LA COMTESSE, à Pasquin.

Il ne pourra jamais m'aimer ?

PASQUIN.

Non, madame... Mais c'est votre faute, et ce n'est pas la sienne.

LA COMTESSE.

C'est ma faute ! Après tout ce que j'ai fait !

PASQUIN.

Cela est vrai, nous n'en disconvenons pas ; mais il dit que vous avez dans la physionomie tant de noblesse, tant de majesté, je ne sais quoi de si grave et de si imposant, qu'elle ne peut lui inspirer que de l'estime et du respect. L'amour ne se frotte point à des personnes si vénérables.

LA COMTESSE.

Si ma physionomie lui inspire du respect, mes regards ont dû lui inspirer de l'amour.

PASQUIN.

Voilà de quoi nous ne convenons pas.

LA COMTESSE.

Vous n'en convenez pas ?

VALÈRE.

Tenez, madame, je vous ai trop d'obligation et je suis trop galant homme pour ne pas vous parler sincèrement. Souffrez donc que je vous désabuse, et que je vous dise, avec tout le respect que je vous dois...

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

N'achève pas, perfide ! je vois où tend ce discours.

PASQUIN.

Mais aussi vous avez tort, madame.

LA COMTESSE.

J'ai tort ? Moi, j'ai tort ? Et en quoi, s'il vous plaît ?

PASQUIN.

Vous avez tort d'être venue au monde une vingtaine d'années avant lui. Pourquoi diable vous pressiez-vous si fort ? Puisque vous deviez l'aimer avec tant de tendresse, il falloit prendre si bien vos mesures qu'il vînt au monde cinq ou six ans avant vous.

LA COMTESSE.

Cela dépendoit-il de moi ?

VALÈRE.

Non, madame... mais il ne dépend pas plus de moi de vous aimer.

LA COMTESSE.

Il ne falloit donc point me tromper par de fausses protestations.

PASQUIN.

Ce n'est pas à lui qu'il faut vous en prendre.

LA COMTESSE.

Eh ! à qui donc ?

PASQUIN.

C'est à monsieur son père, qui le laisse manquer de tout. Vous vous êtes offerte à le secourir dans ses besoins : l'occasion étoit pressante ; il s'est vu contraint à profiter de votre générosité. Pour récompense vous avez voulu des marques d'amour : le pauvre garçon a fait auprès de vous une dépense incroyable en soupirs et protestations. Vous traitez cela de bagatelle, et il n'a point d'autre monnoie à vous donner.

LA COMTESSE, à Valère.

Vous ne dites mot à tout cela, monsieur ?

VALÈRE.

Ma foi, madame, qui ne dit mot consent.

PASQUIN, à la comtesse.

Voulez-vous que je vous donne un moyen de vous venger de lui ?

LA COMTESSE.

Tu me feras plaisir, car je suis outrée.

PASQUIN.

Et moi qui vous parle, je suis en fureur contre lui... (à demi-voix.) Éloignons-nous un peu.

VALÈRE, à part.

Que diable va-t-il lui dire ?

(Pasquin fait passer la comtesse avec lui du côté opposé à celui où est Valère.)

PASQUIN, *à demi-voix, à la comtesse.*

Ce n'est pas tout-à-fait la qualité que vous cherchez dans un mari ?

LA COMTESSE.

Je ne veux qu'un mari qui m'aime et qui m'adore.

PASQUIN.

Eh bien ! je suis votre homme. Je vous épouserai, si vous voulez.

LA COMTESSE, *le repoussant.*

Retire-toi, malheureux !

PASQUIN.

Je vous vengerai mieux qu'un autre.

LA COMTESSE.

Retire-toi, te dis-je ; je sais un moyen plus sûr pour punir cet infidèle.

PASQUIN.

C'est de quoi je doute bien fort.

VALÈRE, *à la comtesse.*

Eh ! qu'ai-je lieu d'appréhender ?

LA COMTESSE.

Tout. Je vais t'épouser malgré toi.

VALÈRE.

M'épouser?... Ah, madame ! serez-vous assez cruelle pour cela ?

LA COMTESSE.

Oui, perfide ! je viens de te demander à ton

père. Je lui ai offert de te prendre sans un sou. Ma proposition lui convient; il l'accepte. Ainsi je serai vengée, de façon ou d'autre. Si tu lui désobéis, j'aurai la satisfaction de te faire déshériter. Si tu prends le parti de m'épouser, tu en seras au désespoir, aussi bien que la rivale que tu me préfères... Je sais que tu me mépriseras quand je serai ta femme; mais, je me connois, je suis aimable, je le serai toujours, et je trouverai mille gens de bon goût qui seront trop heureux de me consoler... Adieu, monsieur. Faites vos petites réflexions; mais mettez-vous en tête que je vous épouserai. Je l'ai juré; cela sera. C'est moi qui vous le dis, et qui suis votre très humble servante. (*Elle sort.*)

SCÈNE XV.

VALÈRE, PASQUIN.

PASQUIN.

Elle est femme à le faire comme elle le dit, au moins.

VALÈRE.

Dans quel embarras me jette cette vieille folle!

SCÈNE XVI.

ISABELLE, NÉRINE, VALÈRE, PASQUIN.

ISABELLE, à Valère.

Ah, mon frère! que j'ai besoin de votre secours!

VALÈRE.

Ah, ma sœur! que j'ai besoin de vos conseils!

ISABELLE.

Mon père me met au désespoir!

VALÈRE.

Mon père me veut faire mourir de douleur!

ISABELLE.

Il prétend que j'épouse monsieur Michaut.

VALÈRE.

Il veut que je me marie avec la vieille comtesse.

ISABELLE.

Il faut que je périsse, si je lui obéis.

VALÈRE.

Il faut que j'expire, si je ne lui résiste pas.

NÉRINE.

Voilà qui débute bien. Jusqu'ici vos fortunes sont pareilles; ne se ressemblent-elles point encore par d'autres circonstances?

VALÈRE.

Ah, Nérine ! ma sœur est moins à plaindre que moi. Si elle n'a pas la force de résister, elle en sera quitte pour vivre quelque temps malheureuse avec un mari qu'elle sera en droit de haïr ; mais mon sort est si cruel, que je ne saurois suivre les ordres de mon père, ni lui déclarer les raisons qui m'en empêchent.

NÉRINE.

Nous sommes dans le même cas.

VALÈRE.

Comment donc ?

NÉRINE.

Expliquez-vous un peu plus clairement, et nous nous rendrons plus intelligibles.

ISABELLE, à Valère.

Mon frère, ne me déguisez rien, je vous en conjure.

VALÈRE.

Ah, ma sœur ! je n'oserois parler ; la moindre indiscretion me perdrait.

NÉRINE.

C'est tout de même ici ; un mot lâché mal à propos est capable de gâter toutes nos affaires.

ISABELLE, à Valère.

Croyez-vous, mon frère, que je sois capable de vous trahir ?

VALÈRE.

Puisqu'il faut ne rien vous celer, ma sœur...
(à *Pasquin.*) Pasquin, dis-lui ce qui s'est
passé; je n'ai pas la force de l'avouer moi-
même.

PASQUIN.

Moi, monsieur, révéler un secret! vous me
prenez pour un autre.

VALÈRE, à *Isabelle.*

Tout ce que je vous avouerai, en général, c'est
que je ne puis plus me marier désormais.

ISABELLE.

Hélas! mon frère, il ne m'est pas plus permis
qu'à vous de consentir au mariage qu'on me pro-
pose.

VALÈRE.

La dureté de mon père m'a contraint à prendre
de certaines résolutions dont je ne puis ni ne
veux me dédire.

ISABELLE.

La même raison m'a mise dans la nécessité de
consentir à des engagements que rien ne peut
rompre désormais.

VALÈRE.

Je suis marié, ma sœur.

ISABELLE.

Je suis mariée, mon frère.

VALÈRE.

Ah ciel ! Quel est votre époux ?

ISABELLE.

C'est Cléon.

VALÈRE.

Cléon?... Je le connois ; il est de mes amis.

ISABELLE.

Eh ! quelle est la femme que vous avez prise ?

VALÈRE.

C'est Julie.

ISABELLE.

Je la connois aussi : c'est une fort aimable personne.

NÉRINE, *à part.*

Voilà la confidence achevée.

ISABELLE, *à Valère.*

Quel parti prenez-vous , mon frère ?

VALÈRE.

De m'exposer à tout plutôt que de rompre mes engagements. Et vous , ma sœur ?

ISABELLE.

De mourir plutôt que de manquer à ma foi.

NÉRINE.

Voilà monsieur votre père avec la comtesse et monsieur Michaut.

VALÈRE, *à part.*

Je tremble !

ISABELLE, *à part.*

Je n'en puis plus !

SCÈNE XVII.

ORONTE, LA COMTESSE, M. MICHAUT,
ISABELLE, VALÈRE, NÉRINE, PASQUIN.

ORONTE, à demi-voix à la comtesse, en lui montrant Valère et Isabelle.

Les voici l'un et l'autre : je vais les faire consentir aux projets que nous avons formés.

LA COMTESSE, à demi-voix.

C'est ici qu'il faut vous servir de toute votre autorité.

M. MICHAUT, à Oronte.

Pour moi, je ne prétends point à la main d'Isabelle, si elle ne me la donne pas de bon cœur.

ORONTE, à Valère.

Ah ! c'est donc vous ; monsieur le chasseur ?
Quand retournez-vous au château de Clitandre ?

VALÈRE.

Mon père, si vous voulez m'écouter...

ORONTE, l'interrompant.

Je n'ai rien à écouter. Pour réparer la faute que vous avez faite, il faut que vous vous disposiez à m'obéir.

VALÈRE.

Si ce que vous m'ordonnez m'est possible, il n'y a rien que je ne fasse...

SCÈNE XVIII.

JAVOTTE, ORONTE, LA COMTESSE,
M. MICHAUT, ISABELLE, VALÈRE,
NÉRINE, PASQUIN.

JAVOTTE, à *Oronte*.

Mon papa, il y a ici je ne sais combien de masques qui viennent d'entrer, parcequ'ils ont entendu les violons. Ils sont tout-à-fait plaisants : voulez-vous qu'on les fasse venir ici ?

ORONTE.

Ils seront les bien-venus. Dans un jour comme celui-ci, il ne faut songer qu'à ce qui peut donner de la joie.

SCÈNE XIX.

CLÉON, JULIE, CÉLIMÈNE, L'ÉPINE, *masqués* ; TROUPE DE MASQUES, ORONTE, LA COMTESSE, M. MICHAUT, ISABELLE, VALÈRE, NÉRINE, PASQUIN, JAVOTTE.

(Les masques entrent sur une marche en musique.)

LA COMTESSE, à *Oronte*, après que la marche est finie.

L'assemblée n'est pas nombreuse, mais elle est tout-à-fait agréable... (à *Valère*.) Approchez-

vous de moi, Valère. Voici un jour bien heureux pour vous.

ORONTE.

Assurément plus qu'il ne mérite.

LA COMTESSE, à Valère

Vous êtes instruit de mes intentions?

VALÈRE, hésitant.

Madame...

LA COMTESSE.

Enfin je vous épouse. Tous vos rivaux vont crever de jalousie ; mais vous méritez bien de triompher... Au reste, monsieur votre père consent à notre mariage.

M. MICHAUT, à Isabelle.

Et il m'a promis aussi, mademoiselle, que j'aurois le bonheur de vous épouser.

ORONTE, à Valère, en lui montrant la comtesse.

Répondez donc.

LA COMTESSE.

Il est si transporté de joie, qu'il n'a pas la force de me remercier.

M. MICHAUT, montrant Isabelle.

Mademoiselle ne me paroît pas si joyeuse de la nouvelle que je lui apprends.

ORONTE.

Nous parlerons de cela tantôt. (à la comtesse.)
Madame, songeons à notre divertissement.

LA COMTESSE.

Non pas, s'il vous plaît; je veux finir, et on ne dansera que quand on m'aura mise en train de danser, moi.

VALÈRE.

Puisque vous êtes si pressée de finir, madame, je prendrai la liberté de vous dire, avec la permission de mon père, que je ne veux point du tout me marier.

LA COMTESSE.

Tout cela est inutile.

VALÈRE.

J'ai beaucoup de respect pour vous, madame; mais c'est tout ce que votre personne peut m'inspirer.

ORONTE.

Il n'est pas question ici d'amour ni de respect. Les propositions que me fait madame sont si avantageuses pour vous et pour moi, que vous ne sauriez mieux faire que de l'épouser.

VALÈRE.

Quoi! faut-il que l'intérêt vous oblige à me rendre malheureux? Jetez sur moi des yeux de père, (*se jetant aux pieds d'Oronte.*) et ne désespérez pas un fils qui se jette à vos genoux, et qui est résolu de mourir plutôt mille fois que de se laisser sacrifier si impitoyablement!

ORONTE.

Lève-toi, fripon; tu m'attendris.

VALÈRE.

Je ne me lèverai point que vous n'écoutez les raisons...

ORONTE, *l'interrompant.*

Je crois qu'elles ne sont pas mauvaises; mais j'ai donné ma parole à madame... Oh çà! je ne veux point te contraindre à l'épouser, mais je te prie de t'y résoudre pour l'amour de moi. Pourrois-tu refuser à ton père une grace qu'il te demande, lorsqu'il est en droit de te faire obéir?

VALÈRE.

Je prends le ciel à témoin que je vaincrois tout-à-l'heure ma répugnance, pour répondre à un procédé si doux et si obligeant, s'il dépendoit encore de moi de vous complaire en ceci; mais vous me forcez à vous dire, et même devant tout le monde, que je ne suis plus libre, et que ma foi est engagée pour jamais.

ORONTE.

Pour jamais? sans mon consentement?

VALÈRE.

Ne vous prenez qu'à vous-même de la démarche hardie que je viens de faire. Vous n'avez jamais voulu me marier; j'ai pris une femme sans votre aveu. Mon oncle et tous mes parents me

l'ont conseillé, et c'est en leur présence que j'épousai Julie il y a huit jours.

ORONTE.

Je suis bien aise de savoir cela, monsieur le coquin! je sais les mesures que je dois prendre.

VALÈRE.

Toutes vos mesures seront inutiles. Je prie le ciel de me confondre, si je prends jamais une autre femme que Julie. Il n'y a rien à dire à cette alliance : tout le monde connoît Julie pour une personne sage et vertueuse; elle a de la naissance, et plus de bien qu'il n'en faut pour nous faire subsister l'un et l'autre sans vous être à charge. Toute la terre sera pour nous.

ORONTE.

J'enrage d'être contraint d'avouer qu'il a raison, et que je ne puis, sans injustice, désapprouver ce mariage.

LA COMTESSE.

Oh bien! je le ferai casser, moi, puisque vous êtes assez fou pour le confirmer.

VALÈRE.

Et de quel droit, madame, s'il vous plaît?

LA COMTESSE.

De quel droit, scélérat? Ah! tu ne le sais que trop!

M. MICHAUT.

Croyez-moi, madame la comtesse, avalez doucement la pilule.

LA COMTESSE.

Patience, il m'épousera, ou je le ferai enlever.
(*Elle sort.*)

SCÈNE XX.

ORONTE, VALÈRE, ISABELLE, CLÉON,
JULIE, CÉLIMÈNE, JAVOTTE, M. MICHAUT,
NÉRINE, PASQUIN, L'ÉPINE, TROUPE DE
MASQUES.

ORONTE, à *Valère*.

Laissons-la dire ; c'est une femme qui parle...
(à *Nérine*.) Nérine, allez chercher Julie. Il faut faire les choses de bonne grace, quand il n'y a pas moyen de s'en dispenser. Je vais lui dire moi-même que je la reconnois pour ma belle-fille.

JULIE, se démasquant.

Me voici, monsieur ; souffrez que je reçoive ce titre précieux, et que je vous proteste que je ferai tout mon possible pour le mériter.

ORONTE.

Ah, ah ! ma belle-fille étoit de la mascarade ? Soyez la bien-venue, madame. Il n'est pas nécessaire que je vous dise rien de plus, et vous avez entendu tous nos discours.

JULIE.

Je suis pénétrée de vos bontés, monsieur, et vous ne vous repentirez point...

VALÈRE, à Oronte.

Quelles actions de grâces ne vous dois-je point, mon père!

ORONTE.

Laissons là les compliments. Divertissons-nous pour célébrer ce mariage et celui de ma fille avec monsieur Michaut.

NÉRINE, à demi-voix, à Isabelle.

Allons, à vous, mademoiselle; il faut sauter le fossé.

ISABELLE, à Oronte.

Puisque vous êtes en train de pardonner, mon père, et que vous avez tant d'indulgence pour mon frère et pour Julie, souffrez que je vous demande pour moi la même grâce.

ORONTE.

Comment donc?

ISABELLE, montrant M. Michaut.

Je n'aime point monsieur; ne me contraignez pas à l'épouser, si ma vie vous est chère. J'ai pensé la perdre dans une longue maladie, qui n'a été causée que par le refus que vous avez fait de me donner à Cléon... (*se jetant aux pieds d'Oronte*); mais comptez que je vais mourir à vos ge-

noux si vous ne confirmez pas aussi notre mariage.

ORONTE.

Si je ne confirme pas votre mariage ? Est-ce que vous l'auriez aussi épousé secrètement ?

ISABELLE.

C'est avec une extrême confusion que je vous l'avoue. Oui, mon père, Cléon est mon époux : il y a plus de six mois que je suis sa femme ; et ma tante, qui a bien voulu nous unir ensemble...

ORONTE, *l'interrompant.*

Mon oncle, ma tante !... Parbleu ! je suis bien redevable à mon frère et à ma sœur du soin qu'ils prennent de marier mes enfants... (*à M. Michaut.*) Voilà une affaire où il y a encore moins de remède qu'à l'autre, monsieur Michaut, et je ne puis faire rompre ce mariage sans déshonorer ma fille.

M. MICHAUT.

Je n'ai donc qu'à prendre congé de l'honorable compagnie ?

ORONTE.

Allons, allons, je vois bien qu'il en faut passer par là... (*à Nérine.*) Qu'on avertisse Cléon que je le reçois pour mon gendre, mais à condition qu'il n'aura mon bien qu'après ma mort.

CLÉON, *se démasquant.*

J'accepte cette condition du meilleur de mon

cœur, et je suis trop heureux que vous daigniez m'accorder Isabelle, qui m'est cent fois plus précieuse que tous les biens du monde.

ORONTE.

Ah! monsieur le maître à danser, vous montreriez donc à ma fille sans ma permission?... Oh çà! mes enfants, je vous pardonne vos fautes et vos folies, mais à condition que vous me pardonneriez les miennes.

VALÈRE.

Comment donc, mon père?

ORONTE.

Je me suis marié secrètement aussi, moi qui vous parle.

PASQUIN.

Sans notre consentement!

ORONTE.

Je ne voulois point déclarer cette affaire, de peur de vous chagriner; mais voici l'occasion de nous excuser tous mutuellement.

VALÈRE.

Faites-nous voir notre belle-mère, et nous la recevrons avec tout le respect et toute la tendresse que nous vous devons.

ORONTE.

Elle est aussi de la mascarade, et c'est pour elle que j'avois fait la fête... (à Célime.) Dai-

ñez vous montrer, madame, et recevoir ces jeunes époux pour vos enfants.

CÉLIMÈNE.

Je suis trop heureuse d'entrer dans une si aimable famille. J'espère qu'ils seront aussi contents de moi que si j'étois leur propre mère.

PASQUIN, à *Nérine*.

Nérine, donnerons-nous notre consentement à ce dernier mariage-là?

NÉRINE.

On pourroit le critiquer; mais, allons, il faut publier une amnistie générale.

JAVOTTE, à *Oronte*.

Mon papa, j'ai encore une grace à vous demander.

ORONTE.

Comment, morbleu! petite friponne! vous êtes-vous aussi mariée secrètement?

JAVOTTE.

Non, mon papa: je ne veux l'être que de votre main; mais je vous prie que ce soit bientôt.

ORONTE.

Nous verrons... (*à part.*) Parbleu! c'est une rage qui a gagné toute ma famille.

PASQUIN.

L'assemblée s'impatiente; commençons le divertissement.

DIVERTISSEMENT.

PASQUIN, *chantant.*

Chantons, chantons des nœuds secrets
Formés par l'enfant de Cythère.

CHOEUR.

Chantons, chantons des nœuds secrets
Formés par l'enfant de Cythère.

NÉRINE, *chantant.*

Quand on veut des plaisirs parfaits,
Il faut les goûter et se taire.

CHOEUR.

Chantons, etc.

ISABELLE, *chantant.*

Vivez heureux, amants discrets.

Les amants d'aujourd'hui ne vous ressemblent guère.

CHOEUR.

Chantons, etc.

PREMIÈRE ENTRÉE.

UNE FEMME MASQUÉE, *chantant.*

Vous qui, sans rien aimer, cherchez toujours à plaire,
Vous croyez vivre en liberté;
Apprenez qu'un bien si vanté
N'est qu'un bonheur imaginaire.

Mille tyrans nous bravent tour-à-tour;
La fortune, l'amour, le dieu du mariage :

Mais, de quelque côté que notre cœur s'engage ,
 Vivons toujours sous les lois de l'amour ;
 Il adoucit le plus rude esclavage.

DEUXIÈME ENTRÉE.

ORONTE, *chantant.*

J'ai goûté les douceurs d'un assez long veuvage.
 Ma femme étoit un vrai dragon ;
 Et quand elle partit, j'écoutai la raison
 Qui voulut me défendre un second mariage.
 J'avois juré de fuir cet écueil dangereux.
 Malgré tous mes serments, l'hymen encor m'engage ;
 Et, près de deux beaux yeux,
 A soixante ans j'ai fait naufrage.

BRANLE.

Profitez du temps des amours ,
 Tendre et brillante jeunesse ,
 Livrez-vous à la tendresse ;
 Songez que les moments sont courts :
 Bientôt la froide vieillesse
 Succède au printemps de nos jours.

Voulez-vous d'aimables instants ,
 Même après le mariage ,
 Fuyez l'ordinaire usage ;
 Suivez la mode du vieux temps :
 L'amour se plait en ménage ,
 Tant que les maris sont amants.

Où sont-ils ces tendres époux ?

Ils ne sont plus à la mode.

Jamais la vieille méthode

Ne pourra revivre chez nous :

La nouvelle est plus commode ;

On n'est ni tendre ni jaloux.

Autrefois après leur printemps

Les belles faisoient retraite ;

Mais aujourd'hui la coquette

Veut toujours avoir des amants.

Quand elle est vieille, elle achète

Ce qu'elle vendoit à vingt ans.

AU PARTERRE.

Empressés à vous divertir,

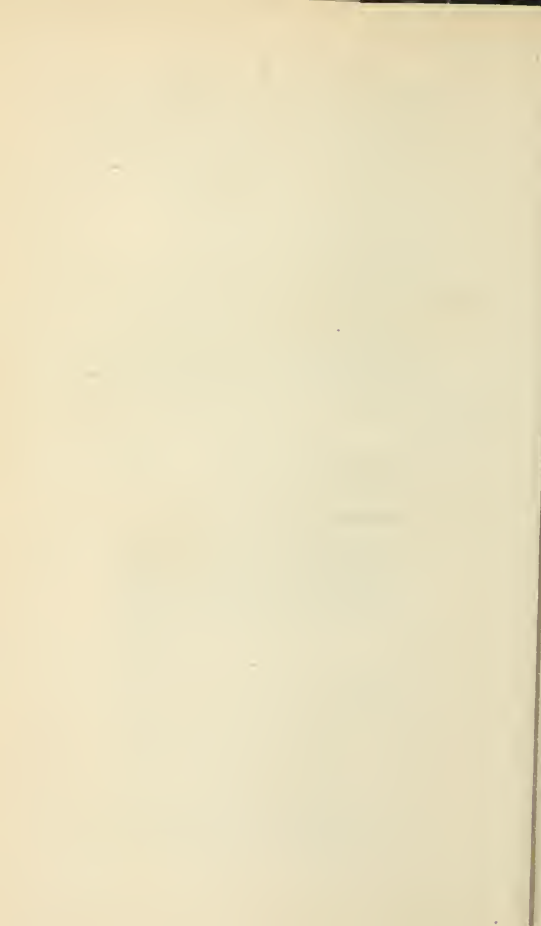
Nous cherchons l'art de vous plaire.

Toujours la critique amère

Craint de nous y voir réussir.

Pour la forcer à se taire,

Messieurs, daignez nous applaudir.



LE
PHILOSOPHE MARIÉ,
OU
LE MARI HONTEUX DE L'ÊTRE,
COMÉDIE EN CINQ ACTES,

Représentée pour la première fois le 15 février
1727.

PERSONNAGES.

ARISTE.

DAMON, ami d'Ariste, et amant de Céliante.

LE MARQUIS DULAURET, autre ami d'Ariste, et
amant de Mélite.

LISIMON, père d'Ariste.

GÉRONTE, oncle d'Ariste.

MÉLITE, femme d'Ariste.

CÉLIANTE, sœur aînée de Mélite.

FINETTE, suivante de Mélite.

UN LAQUAIS.

La scène est à Paris, chez Ariste.

LE
PHILOSOPHE MARIÉ,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un cabinet de livres. Ariste est assis vis-à-vis une table, sur laquelle il y a une écritoire et des plumes, des livres, des instruments de mathématiques, et une sphère.

SCÈNE I.

ARISTE, *en robe de chambre.*

Oui, tout m'attache ici ; j'y goûte avec plaisir
Les charmes peu connus d'un innocent loisir ;
J'y vis tranquille, heureux, à l'abri de l'envie :
La folle ambition n'y trouble point ma vie ;
Content d'une fortune égale à mes souhaits,
J'y sens tous mes desirs pleinement satisfaits.
Je suis seul en ce lieu, sans être solitaire,
Et toujours occupé, sans avoir rien à faire.
D'un travail sérieux veux-je me délasser,
Les muses aussitôt viennent m'y caresser.
Je ne contracte point, grace à leur badinage,
D'un savant orgueilleux l'air farouche et sauvage.

J'ai mille courtisans rangés autour de moi :
 Ma retraite est mon Louvre, et j'y commande en roi.
 Mais je n'use qu'ici de mon pouvoir suprême.
 Hors de mon cabinet je ne suis plus le même.
 Dans l'autre appartement, toujours contrarié :
 Ici je suis garçon , là je suis marié...
 Marié... C'est en vain que l'on se fortifie,
 Par le grave secours de la philosophie,
 Contre un sexe charmant que l'on voudroit braver ;
 Au sein de la sagesse il sait nous captiver :
 J'en ai fait , malgré moi , l'épreuve malheureuse.
 Mais ma femme , après tout , est sage et vertueuse ;
 Plus amant que mari , je possède son cœur ;
 Elle fait son plaisir de faire mon bonheur.
 Pourquoi contre l'hymen est-ce que je déclame ?
 Ma femme est tout aimable ; oui , mais elle est ma femme.
 En elle j'aperçois des défauts chaque jour,
 Qu'elle avoit , avec art , cachés à mon amour.
 Sexe aimable et trompeur ! c'est avec cette adresse
 Que vous savez des cœurs surprendre la tendresse.
 Insensé que j'étois ! ai-je dû présumer
 Que le ciel pour moi seul eût pris soin de former
 Ce qu'on ne vit jamais , une femme accomplie ?
 Je l'ai cru cependant , et j'ai fait la folie .
 C'est à moi , si je puis , d'éviter tous débats ;
 De prendre patience , et d'encrager bien bas.
 (*Il se met à lire , le coude appuyé sur la table , en sorte
 que Damon entre sans être aperçu , et s'appuie sur le
 fauteuil d'Ariste. Ensuite Ariste dit par réflexion , et
 toujours sans le voir :*)

SCÈNE II.

ARISTE, DAMON.

ARISTE.

Me voilà justement. C'est la vive peinture
D'un sage désarmé, dompté par la nature.
C'est toi qui le premier, attaquant ma raison,
Sus me faire à longs traits avaler le poison,
Cruel ami ; c'est toi dont la langue éloquente
Me fit de cet objet une image charmaute :
Tu vantais sa douceur et sa docilité ;
Ma confiance en toi fit ma crédulité.

DAMON.

Vous en repentez-vous ?

ARISTE, *surpris en l'apercevant.*

Ciel ! que viens-je d'entendre ?

Est-ce vous ?

DAMON.

C'est moi-même.

ARISTE.

A quoi bon me surprendre ?

DAMON.

Je ne vous surprends point. Vous me parliez, et moi
Je vous répons.

ARISTE.

Fort bien. Je vous jure ma foi
Que je me croyois seul.

DAMON.

A mon tour, je vous jure

Que je suis fort surpris d'une telle aventure.
Je vois qu'en votre esprit me voilà décrié.
Quel crime ai-je donc fait ?

ARISTE, *se levant brusquement.*

Vous m'avez marié.

DAMON.

Le mal est-il si grand ?

ARISTE.

Il ne devrait pas l'être ;

Je m'en flattois du moins.

DAMON.

N'êtes-vous pas le maître,

Si quelque chose ici vous peut blesser l'esprit,
D'y mettre ordre au plus tôt ?

ARISTE.

Non ; car il est écrit

Qu'un mari doit toujours avoir lieu de se plaindre.
Jusques à ce moment j'avois su me contraindre :
Mais, puisque le hasard a trahi mon secret,
Avec vous désormais je serai moins discret.

DAMON.

Je ne vous comprends point.

ARISTE.

Pourquoi ?

DAMON.

Le mariage,

Quoi qu'on en puisse dire...

ARISTE.

Est un rude esclavage.

DAMON.

Pour les femmes.

ARISTE.

Bientôt vous aurez votre tour ;
Et de ce que je dis vous conviendrez un jour.
Vous verrez qu'un mari qui s'est fait un système
De n'aimer que sa femme, et d'être aimé de même,
Doit, pour se conserver cette félicité,
N'avoir plus de raison, ni plus de volonté.

DAMON.

Pourquoi ? Quand une femme est douce et raisonnable...

ARISTE.

Cent belles qualités rendent la mienne aimable ;
Mais elle ne veut point se contraindre pour moi.

DAMON.

Que lui reprochez-vous ? Parlez de bonne foi.

ARISTE.

Son indiscretion, qui me tient en cervelle,
Et me cause à toute heure une frayeur mortelle.
Il semble que ce soit son plaisir favori
De laisser entrevoir que je suis son mari.
Chaque jour elle fait nouvelle connoissance,
Et chaque jour aussi nouvelle confidence,
A des femmes sur-tout. Jugez si mon secret
N'est pas en bonnes mains.

DAMON.

Je prévois à regret
Que votre intention ne sera pas suivie :
Mais, au fond, pensez-vous que toute votre vie

Vous serez marié sans qu'on en sache rien?

ARISTE.

Plût au ciel!

DAMON.

Et pourquoi?

ARISTE.

C'est qu'un secret lien,
Formé depuis deux ans à l'insu de mon père,
M'expose tôt ou tard à sa juste colère.

DAMON.

Deux mots l'apaiseront. Son amitié pour vous...

ARISTE.

Mais je crains sa douleur bien plus que son courroux.
Vous savez à quel point je l'aime et le respecte :
Ma tendresse pour lui lui deviendra suspecte,
S'il est instruit enfin d'un hymen contracté
Sans son consentement, sans l'avoir consulté.
Ce n'est pas seulement cette délicatesse
Qui m'oblige au secret. Entre nous, ma foiblesse
Est de rougir d'un titre et vénérable et doux,
D'un titre autorisé, du beau titre d'époux,
Qui me fait tr ssailir lorsque je l'article,
Et que les mœurs du temps ont rendu ridicule.
Ce motif, je le sens, n'est pas des plus sensés ;
Mais...

DAMON.

C'est avec raison que vous vous dispensez
A tout autre qu'à moi d'en faire confidence ;
Et ce seroit à vous une grande imprudence,
Si vous n'appuyiez pas sur un autre motif

Dicte par l'intérêt, et bien plus positif,
 Celui de ménager un oncle fort avare,
 Quoique puissamment riche; assez dur et bizarre
 Pour vous déshériter indubitablement,
 S'il vous sait marié sans son consentement.
 Voilà pour votre femme une raison puissante.

ARISTE.

La rage de parler est encor plus pressante.
 Mais ma femme, après tout, n'est pas la seule ici
 Qui m'expose à l'éclat et me met en souci :
 Sa sœur, plus imprudente, et si capricieuse
 Qu'un moment elle est gaie, un moment sérieuse,
 Riant, pleurant, jasant, se taisant tour-à-tour,
 Enfin changeant d'humeur mille fois en un jour;
 Sa sœur, votre future, et qui, par parenthèse,
 Vous donnera tout lieu d'enrager à votre aise,
 Me met au désespoir par de fréquents écarts,
 Et, de plus, nous amène ici de toutes parts
 Un tas d'originaux, d'ennuyeuses commères,
 Qui me font avaler cent pilules amères,
 Lorsque, pour mon malheur, je vais imprudemment
 Pour lui rendre visite à son appartement.
 Dès que j'entre on se tait. On se parle à l'oreille,
 On sourit. Par degrés le caquet se réveille :
 Toutes parlent ensemble; et ce que je comprends
 Par leurs discours confus, leurs gestes différents,
 C'est que ma belle-sœur, fine et dissimulée,
 A mis dans mou secret la discrète assemblée,
 Et que je dois compter que, dans fort peu de jours,
 J'aurai pour confidants la ville et les faubourgs.

DAMON.

Je suis au désespoir d'une telle imprudence :
Et je vais de ce pas quereller d'importance
Madame votre femme et votre belle-sœur.

ARISTE.

Non : je crois qu'il vaut mieux leur parler en douceur.
/ Mais avertissez bien ma prudente compagne
Qu'elle me forcera de fuir à la campagne,
Et de m'y confiner pour n'en sortir jamais,
Si le secret n'est pas mieux gardé désormais.

DAMON, *avec un souris malin.*

Soit. Mais vous, employez votre art, votre science
A vous mettre en état de prendre patience.

ARISTE, *sur le même ton.*

Et vous, pour m'imiter, et par précaution,
D'avance faites-en bonne provision ;
Vous en aurez, ma foi, plus besoin que moi-même :
Je connois Céliante, et je crains...

DAMON.

Moi, je l'aime.

Ses défauts n'auroient rien qui me pût effrayer,
S'il ne s'agissoit plus que de nous marier.
Forcé de lui cacher mon nom et ma naissance,
Je vois, sur mon sujet, que sa lierte balance,
Excite son caprice, et lui fait croire enfin
Qu'elle s'abaisseroit en me donnant la main ;
Mais elle m'aime, au fond. Et si jamais mon frère
Vient à bout d'assoupir la malheureuse affaire
Que je n'ai sur les bras que par un point d'honneur,
Je me ferai conuoître à votre belle-sœur.

ARISTE.

Le plus tôt vaut le mieux, croyez-moi.

DAMON.

Je vous quitte,

Et vais gronder pour vous Céliante et Mélite.

SCÈNE III.

ARISTE.

Je brûle de le voir par l'hymen engagé :

Plus il enragera, mieux je serai vengé.

(Il retourne à sa table, et se remet à lire.)

SCÈNE IV.

ARISTE ; FINETTE, *qui observe quelque temps Ariste avant que de parler.*

FINETTE.

(à part.) *(haut.)*

Toujours lire ! Monsieur, madame votre femme...

ARISTE.

Crie encore plus haut !

FINETTE.

Très volontiers. Madame

Votre...

ARISTE.

J'ai défendu cent fois, depuis deux ans,

Que jamais ce mot-là fût prononcé céans :

Ne t'en souvient-il pas ?

FINETTE.

Oui : mais quand je l'oublie,
 Quel tort vous fait cela , monsieur, je vous supplie ?

ARISTE.

Premièrement , celui de me désobéir.

FINETTE.

Passe.

ARISTE.

Secondement...

FINETTE.

J'enrage. A vous ouïr,
 On s'imagineroit que c'est faire un grand crime
 De donner à madame un titre légitime.

ARISTE.

Finette !

FINETTE.

Quoi , monsieur ?

ARISTE.

Il faudroit m'écouter

Quand je parle.

FINETTE.

Ah ! vraiment , qui voudroit s'arrêter
 A tous vos beaux discours , et les suivre à la lettre ,
 Ne cesseroit jamais...

ARISTE.

Voulez-vous bien permettre

Que je dise deux mots ?

FINETTE.

Quatre si vous voulez.

ARISTE

Vous savez qu'un secret..

FINETTE

Deux ans sont écoulés

Depuis que nous menons une vie équivoque ;
Je n'y puis plus tenir, le secret me suffoque.

ARISTE

Ma patience enfin pourroit bien se lasser.

FINETTE

C'est conscience à vous que de vouloir forcer,
Pendant deux ans entiers, des femmes à se taire.
Pour moi, j'aurois mieux vivre en un monastère,
Jeuner, prier, veiller, et parler tout mon soûl

ARISTE, *se levant.*

Parlez, morbleu ! parlez ; je ne suis pas si fou
Que de vouloir tenir vos langues muettes ;
Sur un point seulement qu'elles soient immobiles ;
Ce n'est que sur ce point que je l'ai prétendu.

FINETTE

Où ; mais ce point, monsieur, c'est le fruit défendu,
Et voila justement ce qui nous affrime
Parmi vingt bons ragouts, la plus grossiere viande
Que l'on me défendrait constamment de goûter
Seroit le seul morceau qui pourroit me tenter.
Jugez, après cela, si je n'ai pas la rage
De parler librement sur votre mariage.

ARISTE

Quel travers ! Quel esprit de contradiction !
Quel fonds d'intemperance et d'indiscretion !
Voila les femmes

FINETTE.

Soit. Mais, telles que nous sommes,
 Avec tous nos défauts, nous gouvernons les hommes,
 Même les plus huppés; et nous sommes l'écueil
 Où viennent échouer la sagesse et l'orgueil.
 Vous ne nous opposez que d'impuissantes armes :
 Vous avez la raison, et nous avons les charmes.
 Le brusque philosophe, en ses sombres humeurs,
 Vainement contre nous élève ses clameurs;
 Ni son air renfrogné, ni ses cris, ni ses rides,
 Ne peuvent le sauver de nos yeux homicides.
 Comptant sur sa science et ses réflexions,
 Il se croit à l'abri de nos séductions.
 Une belle paroît, lui sourit, et l'agace :
 Crac... au premier assaut elle emporte la place.

ARISTE, à part.

Voilà précisément mon histoire en trois mots.

FINETTE.

Je brûle de vous voir trois ou quatre marmots
 Braillant autour de vous; et vous-même, en cachette,
 Jouant à cache-cache, ou bien à climusette.

ARISTE, à part.

La friponne a raison de rire à mes dépens,
 Et ses discours malins sont remplis de bon sens.

(haut.)

Faisons trêve, de grace, à tout ce badinage.
 Je veux encore un temps cacher mon mariage,
 Pour n'être point privé de la succession
 D'un oncle dont le bien fait mon ambition.

FINETTE.

Quoi! vous ambitieux? Je vois qu'un philosophe
 Est fait comme un autre homme, et de la même étoffe.
 Et qu'avez-vous donc fait de ces beaux sentiments
 Que vous nous étaliez, monsieur, à tous moments?
 « Le comble, disiez-vous, de toutes les foiblesses,
 « C'est de ne point guérir de la soif des richesses.
 « Que cette hydropisie a fait de malheureux!
 « Mais pour moi, ma fortune a surpassé mes vœux;
 « Un trésor de vertu est le seul où j'aspire,
 « Et mon cœur, pour l'avoir, céderoit un empire. »
 Et zeste, si quelqu'un vous pouvoit prendre au mot,
 Vous diriez: Serviteur, je ne suis pas si sot.

ARISTE.

Tu te trompes. Je suis dans les mêmes maximes,
 Mais je sais leur donner des bornes légitimes;
 Et je serois maudit un jour par mes enfants,
 Si j'étois philosophe à leurs propres dépens.
 Il ne faut rien ontrer quand on veut être sage:
 Je dois leur ménager un puissant héritage.

FINETTE.

Ce motif est louable, il faut vous y tenir.
 Mais messieurs vos enfants sont encore à venir.
 Peut-être viendront-ils. Cependant...

ARISTE.

Quoi?

FINETTE.

J'augure

Que vous n'aurez jamais grande progéniture.

ARISTE.

Mais je n'ai pas trente ans. A mon âge, je crois...

FINETTE.

On dit qu'on n'a jamais tous les dons à-la-fois,
Et que les grands esprits, d'ailleurs très estimables,
Ont fort peu de talent pour former leurs semblables.

ARISTE.

Finette a de l'esprit, et s'en sert joliment :
Il faut faire réponse à son doux compliment.
On souffre un temps les airs d'une fille suivante,
Que trop de bonté gâte et rend impertinente :
Elle offense, elle aigrit sans s'en embarrasser ;
Un jour elle conclut par se faire chasser.
Je pense que Finette est assez raisonnable
Pour prendre en bonne part cet avis charitable,
Et pour en profiter avec attention ;
Sinon, gare l'instant de la conclusion.

FINETTE.

Ce conseil aigre-doux mérite une réplique.
Je vois qu'un philosophe est mauvais politique,
Puisqu'il n'observe pas que c'est être indiscret
Que de chasser quelqu'un qui sait notre secret ;
Sur-tout si ce quelqu'un est d'un sexe qui penche
Au plaisir de jaser et d'avoir sa revanche.

ARISTE.

Ta réplique est très juste ; et les maîtres prudents
Doivent au poids de l'or payer leurs confidents.

(*Il lui donne de l'argent.*)

Voici pour t'apaiser et t'imposer silence.

(à part.)

Mon lot est de souffrir et d'avoir patience.

FINETTE.

Votre secret, monsieur, grandement me pesoit ;

Mais ceci le rendra plus léger qu'il n'étoit.

Par vos riches leçons je me sens plus discrète :

Répétez-les souvent, et je serai muette.

ARISTE.

S'il ne tient qu'à cela, je puis compter sur toi ?

FINETTE.

Tant que vous paierez bien, je vous répons de moi.

Mais, à propos, vraiment, j'oublois de vous dire

Que votre femme... non, que madame desire...

ARISTE.

Madame ?

FINETTE.

Ma maîtresse. Ah ! j'y suis, Dieu merci !

Que ma maîtresse donc voudroit venir ici,

Pour vous entretenir sur certaines affaires...

ARISTE.

Nos entretiens de jour sont fort peu nécessaires ;

Nous aurons cette nuit le temps de nous parler.

De grace, empêche-la de venir me troubler ;

Pendant une heure ou deux il faut que je médite.

FINETTE.

Cela suffit, je vais vous sauver sa visite.

SCÈNE V.

ARISTE.

La douceur et l'argent sont plus persuasifs
 Que les raisonnements les plus démonstratifs ;
 Et ce sont , à mon gré , deux moyens infailibles
 Pour corriger les gens les plus incorrigibles.
 La maligne Finette à ma bourse sourit :
 Je pourrai gouverner ce dangereux esprit.
 Maintenant que je suis plus calme et plus tranquille ,
 Employons mon loisir à quelque ouvrage utile.

SCÈNE VI.

ARISTE, MÉLITÉ.

ARISTE, *apercevant sa femme.*

Comment ! c'est vous ?

MÉLITÉ.

Mon Dieu ! d'où vient cette frayeur ?

Est-ce donc que ma vue inspire tant d'horreur ?

ARISTE.

Eh non ! Vous m'êtes chère autant qu'on puisse l'être :

Mais dans mon cabinet devriez-vous paroître ?

Je vous ai fait prier de ne pas y venir.

MÉLITÉ.

Oui : mais j'avois dessein de vous entretenir

Sur un fait important, auquel il faut mettre ordre.

ARISTE.

De ce que vous voulez rien ne vous fait démordre.

MÉLITE.

Devez-vous me blâmer si je cherche à vous voir ?
Je contente mon goût, et je fais mon devoir.

ARISTE.

Le devoir d'une femme est d'être complaisante.

MÉLITE.

Tranchez le mot, mon cher, dites obéissante.
Vous n'aimez d'un mari que son autorité :
Je lui dois immoler toute ma liberté.

ARISTE.

Il n'est point question d'un pareil sacrifice.
Me traiter de tyran, c'est me faire injustice ;
J'exige des égards, et non pas des respects :
Cachez notre secret par des soins circonspects ;
C'est tout ce que je veux de votre complaisance,
Et vous obtiendrez tout de ma reconnaissance.

MÉLITE.

Vous distraire un moment, est-ce vous offenser ?

ARISTE.

Si quelqu'un survenoit, que pourroit-il penser ?

MÉLITE.

Eh mais ! il penseroit... Après tout, que m'importe ?

ARISTE.

Ciel ! peut-on de sang froid m'assommer de la sorte ?
Que vous importe ! Eh quoi ! pouvez-vous oublier
Le motif qui m'engage à ne rien publier ?...
Que dis-je, qui me force à tout mettre en usage
Pour ôter tout soupçon de notre mariage ?

MÉLITE.

Cela ne se peut pas.

ARISTE.

Non, si vous en parlez.

MÉLITE.

Pour moi, je m'asservis à ce que vous voulez.

Mais comment empêcher que le monde ne voie ?

ARISTE.

Tout va se découvrir.

MÉLITE.

Que j'en aurois de joie !

ARISTE.

Toujours contrarier !

MÉLITE.

Vous avoir pour époux

Est un bonheur pour moi si touchant et si doux,

Il me flatte à tel point, j'en suis si glorieuse,

Que, s'il étoit connu, je serois trop heureuse.

Si je suis criminelle en marquant ce desir,

Mon crime, je l'avoue, est mon plus grand plaisir.

ARISTE, *à part.*

Me voilà désarmé pour être trop sensible.

L'adresse d'une femme est incompréhensible.

MÉLITE.

Vous me voulez du mal, et je ne sais pourquoi.

ARISTE.

Non ; si je suis fâché, ce n'est que contre moi.

MÉLITE.

La raison, s'il vous plaît ?

ARISTE.

D'avoir eu la foiblesse
De vous croire discrète, et femme de promesse :
Car vous m'aviez promis très solennellement,
Avant que nous prissions aucun engagement,
Que, tant que je voudrois qu'on en fit un mystère,
Votre sœur en seroit seule dépositaire.

MÉLITE.

Il est vrai.

ARISTE.

Toutefois, grace à vos soins prudents,
Nous avons aujourd'hui nombre de confidents.

MÉLITE.

Accusez-en ma sœur, dont la langue indiscrete
Ne peut tenir long-temps une affaire secrète.
Jamais sur ce sujet je ne vous ai trahi.
Je n'ai jusqu'à présent que trop bien obéi.

ARISTE.

Vous en repentez-vous ?

MÉLITE.

Oui.

ARISTE.

Quelle en est la cause ?

MÉLITE.

A d'indignes soupçons votre secret m'expose.
Nous demeurons ensemble ; et j'apprends tous les jours
Que cela fait tenir d'impertinents discours.
Je n'en murmure pas. De ma seule innocence
Je me fais un rempart contre la médisance ;

Et, sacrifiant tout à mon affection,
 Je laisse déchirer ma réputation :
 Mais, puisqu'à cet excès il faut que j'obéisse,
 Je demande le prix d'un si dur sacrifice.

ARISTE.

Eh quoi ?

MÉLITE.

C'est que, du moins, le marquis du Lauret,
 Ou par vous, ou par moi, sache notre secret.

ARISTE.

Le marquis ! Pouvez-vous me tenir ce langage ?
 C'est l'homme à qui je veux me cacher davantage.
 Quoiqu'il soit courtisan, et qu'il ne sache rien,
 C'est un sage, caché sous un joyeux maintien,
 Et qui ne connoît pas de plus grande foiblesse
 Que de prendre une femme, et même une maîtresse,
 Soutenant qu'il n'est point d'autre félicité
 Que d'être, à tous égards, en pleine liberté.
 Faut-il vous dire plus ? cent fois, en sa présence,
 J'ai défendu sa thèse avec tant d'imprudence,
 Que, s'il sait une fois que je suis marié,
 Par ses traits, en tous lieux, je serai décrié.

MÉLITE.

Quoi donc ! doit-on rougir des nœuds du mariage ?

ARISTE.

On doit rougir du moins de changer de langage,
 De principes, d'humeur, ou soutenir l'affront
 D'être tympanisé : je n'en ai pas le front.

MÉLITE.

Cependant il faut bien vaincre cette foiblesse,

Et tout dire au marquis.

ARISTE.

Et quel motif vous presse

De lui déclarer tout ?

MÉLITE.

Un jour vous le saurez ;

Et ce sera pour lors que vous l'approuverez.

ARISTE.

Sachons donc ce motif.

MÉLITE.

Il est très raisonnable ,

Et, pour ne rien celer, il est indispensable

ARISTE.

Pourquoi ? Vous m'étonnez.

MÉLITE.

Je ne dirai plus rien.

ARISTE.

Poursuivez, je le veux.

MÉLITE.

Vous le voulez ? Eh bien ,

Ce sage courtisan, ce railleur si terrible,

Qui croit qu'on n'est point sage à moins qu'être insensible,

Quand il sort de chez vous, ne passe pas un jour

Sans venir me chercher pour me parler d'amour.

ARISTE.

A vous ?

MÉLITE.

A moi.

ARISTE.

Mérite !

MÉLITE.

Eh bien?

ARISTE.

Quelle apparence

Que...

MÉLITE.

J'avois résolu de garder le silence,
 De peur de vous commettre avec lui ; mais enfin
 Sa poursuite me causé un violent chagrin :
 Pour la faire cesser, le moyen le plus sage
 Est de lui faire part de notre mariage.
 Décidez, s'il vous plaît, mais décidez dans peu
 Qui de vous ou de moi lui fera cet aveu.
 Je vous laisse un moment rêver à cette affaire ;
 Mais, ce jour expiré, je ne puis plus me taire.

SCÈNE VII.

ARISTE.

Attendez... Elle fuit. Quel embarras maudit !
 Dois-je donner croyance à ce qu'elle me dit ?
 Cela ne peut pas être ; et le marquis... Je gage
 Qu'elle invente ce trait pour... Non ; elle est trop sage,
 Et je lui ferois tort d'oser la soupçonner.
 Mais enfin que conclure et que déterminer ?
 Le marquis amoureux ! Dans le fond de mon ame
 Je suis ravi... De quoi ? qu'il en conte à ma femme ?
 Cela n'est point plaisant. Mon honneur effrayé...
 Mon honneur !... Qu'on est sot quand on est marié !

Allons voir le marquis. Tâchons, avec adresse,
De lui faire à moi-même avouer sa foiblesse :
Plus elle sera grande, et moins je le craindrai.
Ensuite il faudra voir quel parti je prendrai.

FIN OU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une salle.

SCÈNE I.

CÉLIANTE, FINETTE.

CÉLIANTE.

Le marquis du Lauret va venir?

FINETTE.

Oui, madame.

CÉLIANTE.

Crois-tu qu'il m'aime?

FINETTE.

Non.

CÉLIANTE.

Dans le fond de mon ame

J'en suis au désespoir.

FINETTE.

Oh! je n'en doute pas.

La plus rare beauté n'a pour lui nul appas.

CÉLIANTE.

C'est ce qui me feroit souhaiter sa conquête;
Et j'en viendrois à bout, si je l'avois en tête.
Il est un certain art, que je sais à ravir,
Pour fixer un tel homme et pour se l'asservir.

FINETTE.

Je vous conseille donc de tenter l'aventure.

CÉLIANTE.

Parles-tu tout de bon ?

FINETTE.

Sans doute.

CÉLIANTE.

Je te jure

Que bientôt de mes yeux il sentira les coups.

Je veux dès aujourd'hui le voir à mes genoux.

FINETTE.

S'il vous aime une fois, à quoi tend l'entreprise ?

CÉLIANTE.

A lui dire pour lors que mon cœur le méprise ?

Qu'un grand bien, cent aïeux, un haut rang dans l'état,

Ne peuvent m'imposer à la suite d'un fat.

FINETTE.

Pour fat, il ne l'est point. C'est un homme qui pense

Que le parfait bonheur est dans l'indifférence :

Du reste, auprès du sexe il est respectueux,

Et se feroit aimer, s'il étoit amoureux.

Mais je veux qu'il soit tel que vous le voulez croire ;

Je trouverois pour vous encore plus de gloire

A vous l'assujettir, à l'aimer tout de bon,

Qu'à vous sacrifier à votre beau Damon.

C'est l'ancien confident, c'est l'ami de mon maître ;

Vous l'aimez. Cependant, si je puis m'y connoître,

Vous prétendez en faire un mari complaisant.

En ce cas, le marquis vous conviendrait autant :

Les gens de qualité suivent toujours la mode ;

Et tout homme de cour doit être époux commode.
Voilà l'essentiel. Qu'importe qu'un mari
Soit fat, s'il vous permet d'avoir un favori ?

CÉLIANTE.

Mais, au fond, tu dis vrai.

FINETTE.

Comment ! Je vous étale
Tout ce qu'on peut prêcher de plus fine morale.
Rompez avec Damon : j'insiste sur ce point ;
N'étant pas gentilhomme, il ne vous convient point ;

CÉLIANTE.

Tu te trompes, Finette ; et, malgré l'apparence,
Mon cœur me dit qu'il est d'une illustre naissance,
Et que, par des raisons que nous saurons un jour...

FINETTE.

Ah ! voilà justement de vos romans d'amour.
Pour moi, je le connois. Sa tendresse empressée
N'est que le pur effet d'une ame intéressée.
Une tante, en mourant, vous a laissé des biens
Dont il espère un jour relever ses moyens.
Voilà ce qui le rend si soumis, si facile :
Mais osez l'épouser, il sera moins docile.

CÉLIANTE.

J'entre dans tes raisons, et je les applaudis ;
Je me suis dit cent fois tout ce que tu me dis.
Depuis plus de deux ans, avec un soin extrême,
J'élude mon penchant, et le combats moi-même ;
J'ai maltraité souvent un amant trop aimé ;
Contre lui mon orgueil s'est hautement armé ;
Enfin, pour me guérir, je me suis exilée :

Tout cela vainement ; je suis ensorcelée.
Attends.

FINETTE.

Quoi ?

CÉLIANTE.

Je me sens aujourd'hui d'une humeur

A le désespérer.

FINETTE.

Quelque bonne vapeur

Vous seroit à présent d'un secours admirable.

Quand vous extravaguez, vous êtes raisonnable.

CÉLIANTE.

Je ne me suis jamais trouvé tant de raison.

FINETTE.

Que Damou ne vient-il ! Mais vous ferez l'oison

Sitôt qu'il paroîtra.

CÉLIANTE.

J'excite mon courage

A lui faire au plus tôt quelque sensible outrage.

Prête-moi ton secours pour m'y déterminer ;

Traitons quelque sujet propre à me chagriner :

Parle-moi de ma sœur.

FINETTE.

Eh bien donc, ma maîtresse

De notre philosophe a lassé la tendresse.

Il s'est abandonné, pour la première fois,

A des vivacités qui, comme je prévois,

Pourront dégénérer en aigreur très fâcheuse,

Et rendre, quelque jour, votre sœur moins heureuse.

Cela vous déplaît-il ?

CÉLIANTE.

Non : tu me fais plaisir.

Un doux ravissement est prêt à me saisir.
 Le bonheur de ma sœur excitoit mon envie,
 Et fait depuis deux ans le malheur de ma vie.

FINETTE.

Enragez donc, madame, et pestez bravement;
 Leur querelle a produit un raccommodement
 Si tendre, si touchant, et si rempli de charmes,
 Que notre philosophe en a versé des larmes.
 Et moi qui parle, moi, je ne puis y penser
 Sans sentir que mes yeux sont tout prêts d'en verser.

(Elle pleure.)

CÉLIANTE.

Ils s'aiment donc toujours?

FINETTE.

Plus que jamais, madame.

Mon maître est à présent l'esclave de sa femme.

CÉLIANTE.

Le sot!

FINETTE.

Plus elle prend le ton d'autorité,
 Et plus, depuis une heure, il en est enchanté.

CÉLIANTE.

Je n'y puis plus tenir. Par quel charme Mélite
 Triomphe-t-elle ainsi d'un homme de mérite?
 S'il étoit mon mari, comme je le voudrois,
 Plus il seroit soumis, plus je l'approuverois.
 Mais avoir pour ma sœur une telle foiblesse!
 C'est un aveuglement qui me choque et me blesse;

J'en crève de dépit, et j'en suis en fureur.

FINETTE.

Ferme. Comment Damon est-il dans votre cœur?

CÉLIANTE.

Comme un monstre.

FINETTE.

Fort bien. Le voici, ce me semble :

Il vient fort à propos, et je vous laisse ensemble.

(*Céliante, aussitôt que Finette est sortie, va se placer nonchalamment sur une chaise, et se met à rêver.*)

SCÈNE II.

CÉLIANTE, DAMON.

DAMON, *regardant Céliante quelque temps sans qu'elle fasse semblant de l'apercevoir.*

Vous voulez être seule, à ce que je puis voir?

CÉLIANTE.

Vous auriez dû d'abord vous en apercevoir :

Mais vous ne sentez rien.

DAMON.

Quoique je vous ennuie,

Je ne puis me résoudre...

CÉLIANTE, *d'un air dédaigneux.*

A moins qu'on ne vous fuie,

On ne sauroit jamais se défaire de vous.

DAMON, *à part.*

Elle est dans ses grands airs, il me faut filer doux.

(*Il s'assied dans un coin.*)

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

REPORT OF THE COMMITTEE

1957-58

FOR THE YEAR ENDING 1958

CHICAGO, ILL.

UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

530 NORTH DEARBORN AVENUE, CHICAGO, ILL. 60610

1958

PRINTED AND BOUND AT THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

CHICAGO, ILL.

UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

530 NORTH DEARBORN AVENUE, CHICAGO, ILL. 60610

1958

CHICAGO, ILL.

UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

530 NORTH DEARBORN AVENUE, CHICAGO, ILL. 60610

PRINTED AND BOUND AT THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

CHICAGO, ILL.

UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

530 NORTH DEARBORN AVENUE, CHICAGO, ILL. 60610

1958

UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

530 NORTH DEARBORN AVENUE, CHICAGO, ILL. 60610

PRINTED AND BOUND AT THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

CHICAGO, ILL.

UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

530 NORTH DEARBORN AVENUE, CHICAGO, ILL. 60610

PRINTED AND BOUND AT THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

CHICAGO, ILL.

UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

of the

of the

of the

of the

of the

of the

of the

of the

of the

of the

of the

of the

of the

of the

of the

of the

of the

of the

of the

of the

of the

of the

of the

of the

of the

of the

of the

of the

of the

of the

of the

Madame, je le suis... au même point que vous.

CÉLIANTE, *avec fureur.*

Ah! je ne puis souffrir un tel excès d'outrage.

Vous m'en ferez raison.

DAMON.

C'est à quoi je m'engage.

CÉLIANTE.

Au plus tôt.

DAMON.

A l'instant.

CÉLIANTE.

Et de quelle façon?

DAMON.

Quoique vous m'appeliez pour vous faire raison ,
Je vous laisse le choix du temps , du lieu , des armes :
Mais , comme vous pourriez m'éblouir par vos charmes ,
Pour rendre tout égal , ne conviendrez-vous pas
De choisir une nuit pour vider nos débats ?
Vous riez ?

CÉLIANTE.

Oui , je ris , quoique fort en colère.

Cette saillie est bonne , et ne peut me déplaire.

(Elle rit plus fort.)

DAMON.

Je suis ravi de voir , par votre procédé ,
Que notre différent sera bientôt vidé.

CÉLIANTE, *reprenant un air sérieux.*

Non , monsieur. Je vous jure une haine éternelle.

DAMON, *à part.*

Dans sa bizarrerie elle est toujours nouvelle ;

Mais je sais le moyen de la faire finir.

(à Céliante.)

Je vois que mon pardon ne se peut obtenir,
 Quoiqu'à dire le vrai j'ignore par quel crime
 J'allume votre haine et je perds votre estime.
 Mes soupirs, mes respects, ne font que vous lasser.
 Les inclinations ne se peuvent forcer :
 Je le seus, j'en mourrai ; mais, pour votre supplice,
 Cruelle, après ma mort vous me rendrez justice.
 Vous me regretterez quand vous ne m'aurez plus,
 Et vous serez en proie aux regrets superflus.
 Adieu.

CÉLIANTE, *s'attendrissant.*

Damon, Damon !

DAMON, *la regardant tendrement.*

O trop funestes charmes !

CÉLIANTE.

Le traître m'attendrit, et m'arrache des larmes.
 Écoutez.

DAMON.

Non, je veux que vous me regrettiez,
 Et je vous laisse.

CÉLIANTE.

Et moi, je veux que vous restiez.

DAMON.

Je demeurerai donc ; mais c'est par complaisance.

CÉLIANTE.

Par complaisance ?

DAMON.

Ou bien par pure obéissance ;

Tout comme il vous plaira.

CÉLIANTE.

Je suis au désespoir!

DAMON.

De quoi?

CÉLIANTE.

De ne pouvoir me passer de vous voir.

Je voudrais vous haïr... autant que je vous aime.

DAMON.

Hélas! vous le pourrez sans une peine extrême.

Vous venez de jurer de me haïr toujours.

CÉLIANTE.

Ah! comme je mentois!

DAMON.

Quel étrange discours!

Jurer de me haïr, quand, soigneux de vous plaire,
Je...

CÉLIANTE.

Tenez, je vous jure à présent le contraire.

DAMON.

Auquel des deux serments croirai-je, par hasard?

CÉLIANTE.

Au dernier: c'est le seul où mon cœur ait eu part.

DAMON.

Parlez-vous tout de bon?

CÉLIANTE.

Oui, je vous le proteste,

L'esprit a commencé, le cœur a fait le reste.

Mon esprit vous outrage, et mon cœur s'attendrit.

DAMON.

Croyez donc votre cœur, et jamais votre esprit.
 Mais encor, dites-moi par quel caprice étrange
 Votre esprit contre moi se gendarme.

CÉLIANTE.

Il se venge

De ce qu'il ne peut pas régler mes sentiments :
 Il m'inspire souvent de certains mouvements
 Qui suspendent l'effet du penchant qui m'entraîne,
 Et tiennent du mépris et même de la haine.
 Vous êtes soutenu par l'inclination,
 Mais souvent maltraité par la réflexion.

DAMON.

En voulant m'obliger, vous me faites injure.
 J'ai donc bien des défauts dont votre esprit murmure ?

CÉLIANTE.

Des défauts ! des défauts ! Je ne finirois point,
 Si je voulois à fond examiner ce point.

DAMON.

Cette discussion n'est pas fort nécessaire.

CÉLIANTE.

Premièrement, monsieur, sous un air très sincère,
 Vous êtes faux, rusé, malin comme un démon.

DAMON.

Je pense...

CÉLIANTE.

Écoutez-moi, cela vaut un sermon.
 De plus, vous vous croyez un mérite suprême,
 Et vous n'estimez rien à l'égal de vous-même :

Vous vous raillez sous main de vos meilleurs amis,
 Quoique toujours près d'eux complaisant et soumis :
 Votre intérêt vous guide , et seul vous détermine :
 Chez vous , en grand secret , l'amour-propre domine :
 Quand vous n'êtes point vu , vous courez au miroir ,
 Et vous vous régalez du plaisir de vous voir.
 Ce portrait-là n'est pas fort à votre avantage ;
 Mais , malgré vos défauts , je vous aime à la rage.

DAMON.

Quoique vous m'accusiez ici de fausseté,
 Oserois-je imiter votre sincérité ?

CÉLIANTE.

Fort bien.

DAMON.

Vous êtes belle , aimable , généreuse :
 Mais vous êtes hautaine , inquiète , orgueilleuse :
 Le bonheur du prochain vous cause de l'ennui ,
 Et vous amaigrissez de l'embonpoint d'autrui :
 Vous avez de l'esprit , mais souvent il s'égare ;
 Il vous rend d'une humeur inconstante et bizarre :
 Toute femme qui plaît vous trouve en son chemin ;
 Et vos yeux font la guerre à tout le genre humain :
 Votre sincérité , dont vous faites parade ,
 N'est jamais que l'effet d'une brusque incartade ;
 Sans choix , tout est pour vous matière à discourir ,
 Et le moindre secret vous fatigue à mourir.
 Ce portrait-là n'est pas fort à votre avantage ;
 Mais , malgré vos défauts , je vous aime à la rage

CÉLIANTE.

Vous m'aimez ?

DAMON.

Que le ciel m'écrase en ce moment,
S'il fut jamais, madame, un plus fidèle amant.
Bien que quelques défauts obscurcissent vos charmes,
Mon cœur, trop prévenu, n'en conçoit point d'alarmes.

CÉLIANTE.

Pour moi, j'en suis frappée; ils m'alarment pour vous.
Vous me connoissez trop pour être mon époux :
On ne m'aura jamais sans me croire parfaite.

DAMON.

Eh bien ! vous l'êtes donc. Êtes-vous satisfaite ?

CÉLIANTE.

Non. Ce fade retour ne sauroit me toucher.

DAMON.

J'ai voulu badiner, et non pas vous fâcher.

CÉLIANTE.

Puis-je compter encor sur votre complaisance ?

DAMON.

Sans doute.

CÉLIANTE.

Pour jamais évitez ma présence.

DAMON.

Vous raillez.

CÉLIANTE.

Point du tout. Partez dès ce moment ;
Ou je ne répons pas de mon emportement.

SCÈNE III.

CÉLIANTE.

Traître, de mes vertus tu fais un beau trophée!
S'il dit vrai, je suis folle et coquette fieffée.
Pour folle, je le suis, puisque j'ai pu l'aimer.
Mais quoi! n'est-il pas fait pour plaire et pour charmer?
Cela n'est que trop vrai, c'est ce qui me désole:
si je l'ai tant aimé, je ne suis donc pas folle.
Pour coquette, voyons, le suis-je? Franchement,
Ce qu'il dit là-dessus n'est pas sans fondement.
Je le sens; mais, au fond, est-ce un reproche à faire?
Quoi! peut-on être femme, et ne pas vouloir plaire?
Toute femme est coquette, ou par raffinement,
Ou par ambition, ou par tempérament.
Je suis, ajoute-t-il, inquiète, envieuse.
J'ai grand tort d'enrager de voir ma sœur heureuse,
Et, moins belle que moi, posséder un époux
Qui ne devoit jamais balancer entre nous!
J'ai de l'orgueil? Eh bien! suis-je si criminelle?
Peut-on n'être pas fière, et savoir qu'on est belle?
Je suis indiscreète? Oui, quelque chose à peu près:
Mais mon sexe est-il fait pour garder des secrets?
Enfin, je suis bizarre et d'un caprice extrême?
Rien n'est plus ennuyeux qu'être toujours la même
Ainsi, monsieur Damon, tout pese comme il faut,
Vous êtes un menteur, et je n'ai nul défaut.

SCÈNE IV.

MÉLITE, CÉLIANTE.

MÉLITE.

Nul défaut? Cet éloge est assez magnifique.
 Vous ne faites pas mal votre panégyrique.

CÉLIANTE.

En êtes-vous contente?

MÉLITE.

Assurément.

CÉLIANTE.

Fort bien,

Quand je ferai le vôtre, il n'y manquera rien.

MÉLITE, *en souriant.*

Vous me peignez souvent, mais c'est d'une autre sorte.

CÉLIANTE.

Je dis ce que je crois; la vérité m'emporte.

MÉLITE.

Il n'est rien de si beau que la sincérité :
 Mais souvent ce qu'on croit n'est pas la vérité.

CÉLIANTE.

De semblables erreurs je ne suis point capable ;
 Je ne crois jamais rien qui ne soit véritable.

MÉLITE.

Cependant vous croyez n'avoir aucun défaut.

CÉLIANTE.

C'est ce qu'en un besoin je prouverois bientôt.

MÉLITE.

Comment?

CÉLIANTE.

En faisant voir aisément, ce me semble,
Qu'en tout point, vous et moi, nous différons ensemble.

MÉLITE.

Si votre caractère est différent du mien,
Je crois que contre moi cela ne conclut rien.

CÉLIANTE.

Vous croyez imposer par votre orgueil modeste ;
Mais, malgré vos replis, on vous connoît de reste.

MÉLITE.

Plus je me fais connoître, et plus on est content ;
Bien d'autres que je sais n'y gagneroient pas tant.

CÉLIANTE.

Vous vous targuez beaucoup d'avoir assez d'adresse
Pour mener un mari dont on plaint la foiblesse.

MÉLITE.

Je tâche de lui plaire ; il reconnoît ce soin :
C'est tout mon art. Le vôtre iroit un peu plus loin.

CÉLIANTE.

Vous êtes, je l'avoue, une fine hypocrite.
Vous ne l'avez charmé que par un faux mérite.

MÉLITE.

Le vôtre si solide, et par vous si vanté,
A manqué sa conquête, et s'en étoit flatté.

CÉLIANTE.

Qui? moi? je l'ai manquée? Ah! quelle impertinence!
Il n'a tenu qu'à moi d'avoir la préférence.

MÉLITE.

Vous êtes mon aînée, et vous ne l'eûtes pas.

CÉLIANTE.

C'est que cette conquête eut pour moi peu d'appas.

MÉLITE.

Cependant mon bonheur vous rend un peu jalouse.
Vous m'aimiez comme sœur, vous haïssez l'épouse...

CÉLIANTE.

D'un sot.

MÉLITE.

De votre part rien ne doit m'étonner ;
Mais ce dernier trait-là ne se peut pardonner.
Vous sortirez d'ici, si vous osez poursuivre.

CÉLIANTE.

Volontiers. Avec vous je ne saurois plus vivre.
Vous m'outrerez, m'excéderez ; mais de tous vos mépris
Je me ferai raison, eussiez-vous vingt maris.

SCÈNE V.

ARISTE, *un livre à la main* ; MÉLITE,
CÉLIANTE.

CÉLIANTE *le tire par le bras, et lui fait tomber son livre.*

Ah ! monsieur, vous voilà ? Je m'en vais vous apprendre
Des choses qui devront sans doute vous surprendre.

(*Elle crie haut.*)

Votre femme...

ARISTE.

Eh ! mon Dieu ! laissons ce titre-là.

Nous sommes si souvent convenus de cela.

CÉLIANTE.

Ah ! trêve, s'il vous plaît, à la délicatesse.

MÉLITE.

Si pour moi d'un mari vous avez la tendresse,
Vous devez...

ARISTE.

D'un mari ! C'est fort bien commencé.

De grace, que ce mot ne soit plus prononcé.

Mais de quoi s'agit-il ? Sur quelque bagatelle

Sans doute vous venez d'avoir une querelle ?

MÉLITE.

Bagatelle, monsieur !

CÉLIANTE.

Bagatelle est fort bon !

MÉLITE.

Ariste, puisqu'il faut vous nommer de ce nom,

Vous saurez que ma sœur...

CÉLIANTE.

Apprenez que Mélite...

ARISTE.

Oh ! vous avez raison toutes deux.

MÉLITE.

Il m'irrite

Par son sang froid.

CÉLIANTE.

Raillez un peu plus à propos.

Il s'agit...

ARISTE.

Il s'agit que l'on vive en repos.

Je n'examine point le fond de la querelle :
Un éclaircissement souvent la renouvelle.
Mais, pour l'amour de moi, demandez-vous pardon.

CÉLIANTE.

Moi, qu'elle veut contraindre à quitter la maison ?

ARISTE.

Avez-vous pu, Mélite, avoir cette pensée ?

MÉLITE.

Pouvez-vous m'en blâmer, lorsque j'y suis forcée ?

ARISTE.

Et par qui ?

MÉLITE.

Par ma sœur. Elle ose s'oublier,
Devant moi, jusqu'au point de vous injurier.

ARISTE.

Si ce n'est que cela, remettez-vous, mesdames :
Je ne m'offense point des injures des femmes.

MÉLITE.

Vous nous traitez, monsieur, avec bien du mépris !

CÉLIANTE.

Les femmes valent bien messieurs les beaux-esprits.

MÉLITE.

Rien n'est digne de vous, s'il n'est pris dans un livre.

CÉLIANTE.

Fréquentez notre sexe, et vous saurez mieux vivre.

ARISTE.

Me voilà bien ! C'est moi qu'on querelle à présent.
Quoi ! vous me prenez donc pour un mauvais plaisant ?
Si je passe aisément les injures des femmes,
Je déclare que c'est par respect pour les dames.

Ne vous regardez plus d'un œil si courroucé,
Et dites-moi comment l'affaire a commencé.

MÉLITE, *après avoir un peu rêvé.*

Demandez-le à ma sœur.

CÉLIANTE.

Non ; dites-le vous-même.

MÉLITE.

Je ne m'en souviens pas.

CÉLIANTE.

Ni moi.

ARISTE.

Bon ; ce problème

Ne m'embarrasse plus. Le fait est clair. Je voi
Que vous vous querellez, et ne savez pourquoi.
Ainsi donc je conclus en fort peu de paroles
Qu'il faut faire la paix, ou que vous êtes folles.

MÉLITE.

Vous pourriez nous parler en des termes plus doux.

CÉLIANTE, *vivement.*

La plus folle des deux est plus sage que vous.

ARISTE.

Oh bien ! querellez donc, si cela peut vous plaire.

CÉLIANTE, *gravement.*

Je querelle, monsieur, quand je suis en colère,
Mais de sang froid, jamais.

ARISTE.

Ma foi, vous avez tort ;

Car vos vivacités me divertissoient fort :

L'une et l'autre y mettoit tant d'esprit, tant de graces...

Allons, ranimez-vous ; êtes-vous déjà lasses ?

CÉLIANTE.

Divertissez monsieur!

MÉLITE.

Le joli passe-temps!

CÉLIANTE.

Vous n'aurez pas l'honneur de rire à nos dépens,
Et nous ferons la paix.

MÉLITE.

J'en avois peu d'envie;

Mais je me raccommode, et pour toute ma vie.

CÉLIANTE.

Touchez là.

MÉLITE.

Volontiers.

ARISTE.

Ah! c'est trop vous venger.

CÉLIANTE.

Tant mieux.

ARISTE.

Embrassez-vous pour me faire enrager.

CÉLIANTE.

Oui-da, de tout mon cœur.

MÉLITE.

Moi de même.

ARISTE.

Courage!

Et moi, pour vous montrer à quel point j'en enrage,
Je vais, dans mon transport, vous baiser toutes deux.

CÉLIANTE.

Le traître!

MÉLITE.

Il nous trompoit.

ARISTE.

Oui, vous comblez mes vœux.

(Il les embrasse l'une après l'autre. Gêronte, qui entre dans le moment, s'arrête pour contempler Ariste ; aussitôt qu'il parle, les deux sœurs s'enfuient.)

SCÈNE VI.

ARISTE, GÉRONTE.

GÉRONTE.

Appuyez, mon neveu ; vous faites des merveilles.

ARISTE, *demeurant immobile, sans regarder Gêronte.*

Ah, bon Dieu ! quelle voix a frappé mes oreilles !
C'est mon oncle lui-même : autre surcroît de maux.

GÉRONTE.

Je suis fâché, vraiment, de troubler vos travaux.
Vous philosophez bien. Qui sont ces créatures ?

ARISTE.

Mon oncle, s'il vous plaît, supprimez les injures.
Ce sont...

GÉRONTE.

Quoi ?

ARISTE, *à part.*

Je ne sais que lui dire.

GÉRONTE.

Morbleu !

Achevez donc.

ARISTE.

Et vous, modérez votre feu :
Je vous l'ai dit cent fois, votre bile s'échauffe...

GÉRONTE.

Vous êtes un fripon, monsieur le philosophe,
Vous voulez éluder un éclaircissement :
Mais il faut me répondre, et positivement.

ARISTE.

Oui, je vous répondrai, la chose m'est facile :
Mais je voudrois vous voir d'une humeur plus tranquille

GÉRONTE.

Ventrebleu!

ARISTE.

Doucement, ou je ne dirai mot.

Il faut...

GÉRONTE.

Prétendez-vous me traiter comme un sot?

ARISTE.

Non. Vous avez, mon oncle, un esprit vif et juste ;
Vous jouissez encor d'une santé robuste ;
Vous avez de gros biens.

GÉRONTE.

Ah!

ARISTE.

Vous êtes d'un sang
Qui peut vous égaler aux gens du plus haut rang.

GÉRONTE.

Répondez-moi.

ARISTE.

De plus, vous avez l'avantage

De n'avoir point d'enfants, de goûter le veuvage.

GÉRONTE.

Au fait.

ARISTE.

Et de jouir de cette liberté
Qui des gens de bon sens fait la félicité.

GÉRONTE.

Bourreau!

ARISTE.

Votre neveu vous respecte et vous aime ;
Cependant, au milieu de ce bonheur extrême...

GÉRONTE.

Ce traître de neveu, qui m'aime et me chérit,
Par son maudit caquet me fait tourner l'esprit.

ARISTE.

Mais...

GÉRONTE.

Dis encore un mot, et je te déshérite.

ARISTE.

Je m'en vais, puisque enfin mon discours vous irrite.

GÉRONTE.

Non : il faut m'éclaircir, et m'apprendre à l'instant
Qui sont ces belles.

ARISTE.

Soit ; je vous rendrai content.

Elles sont sœurs.

GÉRONTE.

Ensuite ?

ARISTE, *ayant un peu rêvé.*

Elles sont de Bretagne.

GÉRONTE.

Fort bien.

ARISTE.

Elles partoient pour aller en campagne ;
Et fort innocemment... je leur disois adieu
Quand vous êtes venu nous surprendre en ce lieu.
Voilà tout.

GÉRONTE.

Hom ! je viens pour affaire importante,
Et qui sera pour vous assez réjouissante.

ARISTE.

Le fait, en quatre mots ; j'ose vous en prier,
Mon oncle.

GÉRONTE.

Mou neveu, je viens vous marier.

ARISTE.

Me marier ?

GÉRONTE.

Sans doute. Est-ce vous faire injure ?

ARISTE.

Non pas ; mais...

GÉRONTE.

Qui plus est, j'amène la future.

ARISTE.

Et qui ?

GÉRONTE.

Ma belle-fille.

ARISTE, *à part.*

Ah ! me voilà perdu.

GÉRONTE.

Quoi ! vous êtes fâché, si j'ai bien entendu ?

ARISTE.

Point.

GÉRONTE.

Le parti n'est pas de ceux que l'on méprise...

ARISTE.

Il est vrai ; mais , mon oncle , excusez la surprise ..

GÉRONTE.

J'arrive de ma terre. Entrons un peu chez vous :
Nous parlerons à fond quand j'aurai bu deux coups.

SCÈNE VII.

ARISTE.

Que vais-je devenir ? Je souffre le martyre.

SCÈNE VIII.

ARISTE, FINETTE.

FINETTE.

Le marquis du Lauret tantôt vous a fait dire,
Monsieur, ayant appris à son retour chez lui
Que vous l'aviez cherché, qu'il viendrait aujourd'hui
Dîner avec vous.

ARISTE.

Bon ! Voici nouvelle affaire.

Qu'on aille l'avertir....

FINETTE.

Il n'est pas nécessaire.

ARISTE.

Comment ?

FINETTE.

Il est céans.

ARISTE.

Faites-lui donc savoir

Que mon oncle...

FINETTE.

Attendant que vous puissiez le voir,

Il est venu, monsieur, visiter ma maîtresse.

ARISTE.

Est-il chez elle ?

FINETTE.

Oui, oui. Le bon marquis s'empresse

A lui conter fleurette : il lui fait les yeux doux,

Et même devant elle il s'est mis à genoux ;

Le tout par passe-temps, je n'en fais aucun doute ;

Car vous le connoissez.

ARISTE, *d'un ris forcé.**(à part,) (à Finette.)*

Oui, oui. J'enrage. Écoute.

Va lui dire à l'instant... Non, non, ne lui dis rien ;

Car il faut qu'avec lui j'aie un long entretien,

Et plus tôt que plus tard. Je m'en vais donc me rendre...

FINETTE.

Étant avec madame, il peut bien vous attendre :

Il ne s'ennuiera point.

ARISTE.

Je le crois en effet ;

Mais je veux lui parler.

FINETTE.

Où?

ARISTE.

Dans mon cabinet.

SCÈNE IX.

ARISTE.

Ma situation est-elle assez cruelle?
Si je n'en deviens fou, je l'échapperai belle

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LE MARQUIS.

Oui, cet oncle d'Ariste est un original.
Jamais homme ne fut plus grossier, plus brutal.
Je n'y saurois tenir. Son humeur intraitable,
Avec beaucoup d'esprit, le rend insupportable.
Le flegme du neveu vient de se surpasser,
Et sa philosophie a lieu de s'exercer.
Retournons chez Mélite, en attendant qu'Ariste
Se soit débarrassé d'un entretien si triste.
Mais le voici.

SCÈNE II.

ARISTE, LE MARQUIS.

ARISTE.

Marquis, vous m'excusez, je croi?
Si mon oncle indiscret...

LE MARQUIS.

Vous moquez-vous de moi?
Je n'ai que trop senti votre embarras extrême :
J'entrois dans votre peine aussi bien que vous-même.

ARISTE.

Me venir relancer jusqu'en mon cabinet!
Crier! nous interrompre! et vous brusquer tout net!
Je ne puis y penser sans en mourir de honte.

LE MARQUIS.

Avez-vous conclu?

ARISTE.

Non; nous sommes loin de compte.
Avec sa belle-fille il prétend me lier.

LE MARQUIS.

Vous n'êtes pas si sot que de vous marier.
Que la philosophie est un grand avantage!
Personne mieux que vous n'en a su faire usage.

ARISTE, à part.

Il me raille; auroit-il découvert mon secret?

(au marquis.)

Il est vrai que souvent, d'un ton fort indiscret,
Sur les pauvres maris j'ai lancé la satire.

LE MARQUIS.

Comment! en leur faveur voulez-vous vous dédire?

ARISTE.

Oui; leur état commence à me faire pitié.

LE MARQUIS.

Ah! mon pauvre garçon, seriez-vous marié?
Il court de certains bruits... Mais je ne puis les croire,
Et j'ai querellé ceux qui forgeoient cette histoire.

ARISTE.

Et vous avez bien fait; je vous suis obligé.

LE MARQUIS.

Je ne saurois souffrir de vous voir outragé.

ARISTE.

Outragé, dites-vous? Quelle est votre pensée?
Ma réputation seroit-elle blessée,
Si je...

LE MARQUIS.

Votre sagesse a fait un tel éclat,
Vous avez si souvent loué le célibat,
Vous avez tant raillé, déploré la folie
De tout homme d'esprit qui pour jamais se lie,
Vous avez en public si hautement fait vœu
De vivre philosophe et garçon, que, pour peu
Qu'il vous soupçonne enfin d'avoir fait le contraire,
Avec tout ce public vous aurez une affaire:
Filles, femmes, maris, toutes sortes de gens,
A la ville, à la cour, vont rire à vos dépens.

ARISTE.

(à part.)

Ils auroient bien raison. Je suis mort, s'il découvre
Que je suis marié.

LE MARQUIS.

Vous voyez que je m'ouvre
Librement avec vous.

ARISTE.

Oui, je le vois fort bien.

LE MARQUIS.

Mélite est votre amie, et rien de plus?

ARISTE.

Non, rien.

LE MARQUIS.

Je l'ai toujours bien dit; et je soutiens encore

Qu'on peut vous avouer qu'on l'aime, qu'on l'adore.

ARISTE, *d'un air embarrassé.*

(*à part.*)

Eh! mais... comme on voudra. Quel horrible tourment!

LE MARQUIS.

Je vais donc vous parler tout naturellement.

Je l'aime.

ARISTE.

Vous riez?

LE MARQUIS.

Je l'adore.

ARISTE.

Quel conte!

LE MARQUIS.

Je dis vrai.

ARISTE.

Mais tant pis; et pour vous j'en ai honte.

Nous sommes, vous et moi, dans un cas tout pareil.

Fuyez Méлите.

LE MARQUIS.

Non; d'un si sage conseil,

Cher ami, je ne puis désormais faire usage.

J'aime jusqu'à vouloir... brusquer le mariage.

ARISTE.

On se rira de vous, et moi tout le premier.

LE MARQUIS.

D'un grand bien, d'un grand nom, je suis seul héritier

De choisir un parti ma famille me presse:

Ces prétextes sauront excuser ma faiblesse.

Et d'ailleurs je suis homme à rire effrontément

Avec ceux qui riront de cet événement...
Trêve donc d'arguments. La chose est résolue,
Et, si vous m'appuyez, sera bientôt conclue.

ARISTE.

Qui? moi, vous appuyer?

LE MARQUIS.

Oui; j'ai compté sur vous.

ARISTE, *d'un ton en colère.*

Vous avez très mal fait.

LE MARQUIS.

D'où vous vient ce courroux?

Mélite à vos conseils me paroît si soumise...

ARISTE.

Je ne veux point aider à faire une sottise.

LE MARQUIS.

Voici Mélite. Au moins ne la détournez point
De m'épouser.

ARISTE.

Oh! non; je vous promets ce point.

SCÈNE III.

ARISTE, LE MARQUIS, MÉLITE.

MÉLITE, *à part.*

Je brûle de savoir s'il a fait confidence
Du secret au marquis.

LE MARQUIS, *à Mélite.*

J'ai rompu le silence,
Madame, et j'ai tout dit à cet ami commun.

MÉLITE

Et quoi ?

LE MARQUIS.

Notre secret.

MÉLITE.

Nous n'en avons aucun,

Vous et moi. Vous m'aimez, si je veux vous en croire ;
Je ne vous aime point : voilà toute l'histoire.

ARISTE, à *Mélite*.

Vous ne la chargez pas d'ornements superflus.

MÉLITE, au marquis.

Avez-vous quelque chose à lui dire de plus ?
Parlez.

ARISTE.

Ne cachez rien.

MÉLITE.

Qu'avez-vous à répondre ?

LE MARQUIS.

Bien des choses.

MÉLITE.

Voyons.

LE MARQUIS, à *Mélite*.

Et, pour ne rien confondre,

Je m'en vais commencer par vous parler de lui.
J'ai soupçonné long-temps, même jusque aujourd'hui,
Qu'il vous aimoit, madame, et qu'en secret peut-être
Il prétendoit à vous ; mais il m'a fait connoître
Qu'à la philosophie uniquement soumis
Il n'avoit que l'honneur d'être de vos amis.
Cet aven qu'à moi-même il vient ici de faire

Me rendra désormais un peu plus téméraire...

(*Mélite, pendant que le marquis parle, regarde Ariste en levant les épaules; Ariste lui fait signe de se taire.*)

MÉLITE, *bas, à Ariste.*

Vous l'entendez.

ARISTE, *à Mélite.*

Paix donc.

LE MARQUIS, *bas, à Mélite.*

Si c'est témérité

Que de vous immoler jusqu'à ma liberté,

Que de vous protester que mon cœur ne respire

Que pour vivre à jamais sous votre aimable empire...

(*Mélite veut parler, et Ariste lui fait signe de se taire.*)

MÉLITE, *bas, à Ariste.*

Quoi!...

LE MARQUIS.

Que de vous offrir et ma vie et mes biens,

Et de m'unir à vous par d'éternels liens,

Recevez donc enfin mes vœux et mon hommage.

(*Il se jette aux genoux de Mélite.*)

ARISTE, *à part.*

Je joue ici vraiment un joli personnage!

MÉLITE, *au marquis.*

Levez-vous, finissez, ou je sors à l'instant.

LE MARQUIS.

C'est donc là tout le prix d'un amour si constant?

MÉLITE, *à Ariste.*

Vous pouvez endurer...?

ARISTE, *bas, à Mélite.*

Contraignez-vous, de grace.

(*haut.*)

Madame, j'entrevois, par tout ce qui se passe,
 Qu'il vous aime ardemment, qu'il ne peut vous toucher;
 Que sa poursuite est vaine, et qu'il devoit tâcher
 D'éteindre un feu qui met tant de trouble en son ame,
 A moins que vous n'ayez entretenu sa flamme:
 Auquel cas, entre nous, vous auriez très grand tort.
 Cela n'est-il pas vrai?

MÉLITE.

J'en demeure d'accord.

Si j'ai flatté monsieur de la moindre espérance,
 Qu'il le dise. /

ARISTE.

Je sors. Peut-être ma présence
 L'empêche de parler librement avec vous.

MÉLITE, *le retenant.*

Cette discrétion excite mon courroux.
 Restez. Et vous, marquis, expliquez-vous sans feindre.
 De cet ami commun nous n'avons rien à craindre:
 Il faut qu'il sache tout. Dites la vérité.

LE MARQUIS.

Eh bien! vous allez voir mon ingénuité.

ARISTE, *se mettant entre eux deux.*

Tant mieux. Pour me donner de plus sûres lumières,
 Dites si ses discours, ses regards, ses manières,
 Quand vos empressements l'obligeoient à vous voir,
 Ont pu dans votre cœur exciter quelque espoir.
 Pour bien juger, il faut d'exactes connoissances.
 Ainsi n'oubliez pas les moindres circonstances.

MÉLITE, *d'un air piqué.*

Et sachez, pour ne pas l'éclaircir à demi,
Qu'il n'y prend d'autre part que celle d'un ami,
Tout prêt à me blâmer, tant il est juste et sage,
Pour peu que contre moi vous ayez d'avantage.

ARISTE.

Ah! je vous en réponds. Fiez-vous-en à moi.

LE MARQUIS.

Vous verrez à quel point ira ma bonne foi.

ARISTE.

Dépêchez.

LE MARQUIS.

Je dis donc, sans aucun préambule,
Que lorsque je lui fis un aveu ridicule
De mes feux (car il faut l'avouer franchement,
Je sais que je m'y pris très ridiculement),
Elle me répondit par un éclat de rire,
Qui me déconcerta plus que je ne puis dire.

ARISTE.

Passons. Jusqu'à présent elle n'a point de tort.

LE MARQUIS.

Piqué jusques au vif, je jurai, mais trop fort,
De ne la plus revoir; et quelques jours ensuite,
En sortant de chez vous, je lui rendis visite.
Je crus qu'elle riroit d'un aussi prompt retour;
Mais, d'un grand sérieux accueillant mon amour,
Elle me fit trembler, et près d'elle en silence,
Pour la seconde fois je perdis contenance.

ARISTE.

Avancez.

LE MARQUIS.

Je sortis sans lui dire un seul mot,
Sentant que je m'étois comporté comme un sot.

ARISTE.

Ensuite?

LE MARQUIS.

Je boudai. Trois grands mois se passèrent ;
Mais au bout de ce temps mes feux recommencèrent.
Je revins plein d'ardeur, et je parlai des mieux.
Elle me fit alors un accueil gracieux.

ARISTE, *vivement, à Mélite.*

Gracieux?

MÉLITE, *en souriant.*

Tout des plus.

LE MARQUIS.

Et me dit sans colère

Que, puisque j'aspirois au bonheur de lui plaire,
Elle vouloit aussi m'en donner le moyen.
Elle me fit jurer de m'en servir.

ARISTE, *d'un air consterné.*

Fort bien.

LE MARQUIS.

Je promis, je jurai, sans savoir son idée :
Et quand mille serments l'eurent persuadée...
Ceci va vous surprendre.

ARISTE.

Achevez promptement.

LE MARQUIS.

« Marquis, écoutez-moi, dit-elle gravement :
« Quoique de tous vos soins je me tiens honorée,

« Je ne puis vous aimer, la chose est assurée ;
 « Mais ma sœur, plus aimable et plus belle que moi,
 « Sans doute recevroit vos vœux et votre foi.
 « Si vous voulez me plaire, offrez-lui l'un et l'autre ;
 « Demandez-lui son cœur, et donnez-lui le vôtre :
 « Son mérite éclatant bientôt vous charmera,
 « Et de votre mémoire enfin me bannira.
 « J'exige cet effet de votre complaisance ;
 « Sinon, je vous défends pour jamais ma présence. »

ARISTE.

Mais vraiment ce discours étoit plein de raison.

LE MARQUIS, *vivement*.

Vos applaudissements sont fort peu de saison.

ARISTE.

Enfin que fîtes-vous ?

LE MARQUIS.

Je devins en furie

De voir que l'on m'eût fait cette supercherie.

Ce n'est pas tout encor.

ARISTE.

Quoi ! pas tout, dites-vous ?

Que fait-elle de plus ?

LE MARQUIS.

Elle me rend jaloux.

ARISTE.

Et de qui ?

LE MARQUIS.

Je ne sais. Mais enfin la cruelle

M'a juré qu'elle aimoit ailleurs. Jamais, dit-elle,

Rien ne pourra ravir son estime et son cœur

A celui qu'en secret elle en rend possesseur.

ARISTE, à *Mélite*.

Avez-vous dit cela?

MÉLITE.

Je ne puis m'en défendre :

Oui, j'aime, et j'aimerai.

ARISTE, au *marquis*.

Je ne saurois comprendre

Que vous l'aimiez encore après de tels aveux,
Vous dont mille beautés en vain briguent les vœux.

LE MARQUIS.

D'un cœur rebelle et fier l'ordinaire supplice,
C'est qu'il aime à la fin, et que l'on le laisse.
Mais si d'elle, une fois, je puis me dégager,
Par les plus durs mépris je prétends me venger.

ARISTE.

Hâtez-vous, croyez-moi.

MÉLITE.

J'aime qu'on me méprise.

LE MARQUIS.

Morbleu!... Mais j'ai tout dit : imitez ma franchise.
Ariste, est-ce pour vous que je suis maltraité?

ARISTE.

Je vous laisse avec elle en pleine liberté.
Voyez si vos efforts pourront en mon absence
Attirer plus d'égards et de reconnoissance.
Vous voulez l'épouser. Je vous jure d'honneur
Que, si cela se pent, j'y consens de bon cœur.
Mais je connois Mélite; et si quelqu'un possède

Son estime et son cœur, vous souffrez sans remède,
 A moins que, résolu de n'aimer plus en vain,
 Vous n'offriez ailleurs vos vœux et votre main :
 Vous ne pourriez mieux faire, à vous parler sans feindre :
 Croyez-en un ami qui ne peut que vous plaindre.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

MÉLITE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Il est sûr de son fait, et lit dans votre cœur.

MÉLITE.

Je ne lui cache rien.

LE MARQUIS.

Eh ! faites-moi l'honneur

De me traiter, au moins, de la même manière.

MÉLITE.

Non pas ; il aura seul ma confiance entière.

Un ami me suffit.

LE MARQUIS.

A parler franchement,

Un ami de la sorte a bien l'air d'un amant.

MÉLITE.

Soit amant, soit ami, je l'estime, l'honore,

Et pourrois, sans rougir, aller plus loin encore.

LE MARQUIS.

A ce discours, enfin, j'ai lieu de présumer

Qu'il est l'heureux mortel qui vous a su charmer.

MÉLITE.

Vous l'entendrez ainsi, si vous voulez l'entendre,
Et je ne prendrai pas le soin de m'en défendre.

LE MARQUIS.

Eh bien donc, je m'en tiens à cette opinion ;
Mais je dirai sans faste et sans présomption
Que je crois le valoir de toutes les manières.

MÉLITE.

Vous avez votre goût, et moi j'ai mes lumières :
Et de plus, quand un cœur consent à se donner,
Il n'examine pas, il se laisse entraîner.

LE MARQUIS.

Enfin, vous soupirez pour la philosophie ?

MÉLITE.

Oui.

LE MARQUIS.

D'un si libre aveu mon esprit se défie.

MÉLITE.

Pour armer le dépit qui vous arrache à moi,
Je vous répète ici que mon cœur et ma foi
Ne sont plus à donner ; qu'un prince, qu'un roi même
M'aimeroit vainement ; que j'estime, que j'aime
Celui que je ferai ma gloire, mon plaisir,
D'aimer et d'estimer jusqu'au dernier soupir.

SCÈNE V.

LE MARQUIS.

Je suis moins affligé de son indifférence
 Que je ne suis surpris d'une telle constance.
 Une femme constante est un monstre nouveau
 Que le ciel a produit pour être mon bourreau :
 Cependant à l'aimer mon lâche cœur persiste,
 En dépit de moi-même et des conseils d'Ariste.
 Ne puis-je...? Ah! j'aperçois cette charmante sœur,
 A qui Mélite veut que je donne mon cœur.
 Eh bien! offrons-le-lui, non par obéissance,
 Mais par un mouvement de gloire et de vengeance.

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, CÉLIANTE.

CÉLIANTE, *à part.*

Voici ce fier marquis : je ne puis le souffrir ;
 Mais son cœur me résiste, il faut le conquérir.
 Il y va de ma gloire : et je veux me contraindre,
 Pour donner à Damon un rival très à craindre.

LE MARQUIS.

Voici pour moi, madame, un moment dangereux.

CÉLIANTE, *à part.*

Ce début me promet un succès très heureux.

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, CÉLIANTE; DAMON, *qui se tient dans l'éloignement, et les écoute sans être aperçu.*

LE MARQUIS, *feignant de se retirer.*

Je crains de m'exposer au pouvoir de vos charmes.

CÉLIANTE, *d'un air gracieux.*

Ils sont trop peu brillants pour causer tant d'alarmes.

LE MARQUIS.

Déjà depuis long-temps, je l'avoue à regret,
Mon cœur vous rend, madame, un hommage secret.

CÉLIANTE.

(*à part.*)

(*au marquis.*)

Oh! je m'en doutois bien. Un penchant légitime
Pour vous depuis long-temps m'inspire de l'estime.

LE MARQUIS.

Votre estime, madame, est-elle le seul prix
Qui dût récompenser un cœur vraiment épris?

CÉLIANTE.

Vous vous piquez, marquis, de tant d'indifférence,
Que lorsqu'on vous estime, on fait beaucoup, je pense.

LE MARQUIS.

Mais si je me rendois à vos divins appas,
Si je vous l'avouois?

CÉLIANTE.

Je ne le croirois pas.

LE MARQUIS.

Pourquoi voudriez-vous refuser de me croire?

CÉLIANTE, *se cachant de son éventail.*

C'est que je n'oserois prétendre à tant de gloire.

LE MARQUIS.

Ah! ne rougissez point d'un si charmant aveu,
Et daignez l'achever pour prix du plus beau feu...

CÉLIANTE, *minaudant.*

Eh! de grace, marquis, finissez ce langage;
Vous feignez de m'aimer, et n'êtes qu'un volage.

LE MARQUIS.

Je vous aime, et je veux vous aimer constamment
(*à part.*)

On ne peut pas mentir plus intrépidement.

CÉLIANTE.

Je n'ose vous promettre une égale tendresse;
Mais je sens que pour vous mon cœur parle et s'empresse.
Il me dit...

LE MARQUIS.

Que dit-il?

CÉLIANTE, *à part.*

Il dit que j'ai menti.

LE MARQUIS, *à part.*

Par ma foi, je la tiens.

CÉLIANTE, *à part.*

Le voilà converti.

LE MARQUIS, *à part.*

Qu'une femme coquette est facile et crédule!

CÉLIANTE, *à part.*

Oh! qu'un amant novice est fade et ridicule!

LE MARQUIS.

Vous venez de tomber dans les réflexions?

CÉLIANTE.

Je méditois à part sur vos perfections.

LE MARQUIS.

Et je me récriois en secret sur les vôtres.

DAMON, *se jetant tout d'un coup entre deux.*Je croyois vos deux cœurs plus braves que les autres ;
Mais, dès le premier choc, ils se rendent tous deux.CÉLIANTE, *à part.*

Bon. Le voilà jaloux, et c'est ce que je veux.

(à Damon.)

Vous avez entendu... ?

DAMON.

Tout ce qu'on vient de dire.

LE MARQUIS, *à part.*Mélite le saura, c'est ce que je desire ;
Peut-être le dépit produira son effet.*(à Damon.)*

De votre procédé je suis peu satisfait.

DAMON.

Quoi, monsieur ?

CÉLIANTE, *au marquis.*

Excusez un trait de jalousie.

DAMON.

Non, je ne donne point dans cette frénésie.

CÉLIANTE, *à Damon.*

Vous n'êtes pas jaloux ?

DAMON.

Moi, jaloux ? Et pourquoi ?

CÉLIANTE.

L'impudent !

DAMON.

Je n'ai point compté sur votre foi.

CÉLIANTE, à part.

Ah, le traître!

DAMON.

Et tout homme aura peu de cervelle,
S'il ose se flatter de vous rendre fidèle.

Rien n'est plus naturel que votre changement :

Je le vois sans douleur et sans étonnement.

CÉLIANTE, à part.

Oh ! je l'étrangleroïis.

LE MARQUIS, à Céliante.

Ceci me fait connoître

Que je suis plus heureux que je ne croyois l'être ;

Et que non seulement vous m'avez écouté ,

Mais que je vous fais faire une infidélité.

Je vous laisse. Voyez s'il ne peut point reprendre

Ce cœur qui de mes feux n'avoit pu se défendre :

Et, si vous résistez à ses transports jaloux,

Je sais jusqu'à quel point je dois compter sur vous.

SCÈNE VIII.

DAMON, CÉLIANTE.

DAMON.

Il vous a démêlée.

CÉLIANTE.

Eh bien ! que vous importe ?

De quel droit osez-vous m'épier de la sorte ?

Je vous ai commandé, si je m'en souviens bien,
 D'éviter ma présence, et vous n'en faites rien.
 Même avec le marquis vous osez me surprendre ;
 Et lorsque je m'efforce à lui faire comprendre
 Que c'est le brusque effet d'un amour en courroux,
 Vous vous donnez les airs de n'être point jaloux ?

DAMON.

Non, je ne le suis point, je vous le dis encore.

CÉLIANTE, *en colère.*

Comment !

DAMON.

Quand le marquis jure qu'il vous adore,
 Il vous trompe à coup sûr ; quand vous juriez ici
 De répondre à ses vœux, vous le trompiez aussi :
 Devois-je être jaloux de cette comédie ?

CÉLIANTE.

Et comment savez-vous tout cela, je vous prie ?
 Êtes-vous donc le seul que je puisse charmer ?

DAMON.

Non pas : mais le marquis ne sauroit vous aimer.

CÉLIANTE.

La raison ?

DAMON.

La raison ?

CÉLIANTE.

Oui.

DAMON.

Votre caractère

Ne peut lui convenir : le sien ne peut vous plaire.

CÉLIANTE.

Et moi, je vous soutiens qu'il m'aime à la fureur.

DAMON.

Je vous dirai bien plus; c'est qu'une autre a son cœur.

CÉLIANTE.

Et qui donc, s'il vous plaît?

DAMON.

Votre sœur elle-même.

CÉLIANTE.

Ma sœur? Quel conte!

DAMON.

Non; je vous jure qu'il l'aime.

CÉLIANTE.

Je ne le saurois croire, et vous jurez en vain.

DAMON.

Tout comme il vous plaira; mais le fait est certain.

CÉLIANTE.

Et pourquoi vient-il donc me dire qu'il m'adore?

Me presser de l'aimer?

DAMON.

Pour ce point, je l'ignore :

A moins que le dépit de se voir rebuté,

A vous offrir son cœur ne l'ait enfin porté.

De ce mystère-ci voulez-vous être instruite?

Allez sur ce sujet interroger Mélite;

Elle confirmera ce que je vous ai dit.

CÉLIANTE.

Le marquis m'aimeroit seulement par dépit!

Il m'offrirait un cœur rebuté par une autre!

Est-ce son sentiment, seroit-ce aussi le vôtre,
Qu'on ne puisse m'aimer qu'au refus de ma sœur?

DAMON.

Eh! délibère-t-on, quand on donne son cœur?
Il se donne lui-même, et nous fait violence.
Ai-je fait à vos yeux la moindre résistance?
Ne m'ont-ils pas charmé dès le premier moment?

CÉLIANTE.

Pour vous, si vous m'aimez, c'est inutilement.
Je ne puis vous souffrir.

DAMON.

 Votre bouche l'assure;
Mais votre cœur vous dit que c'est une imposture

CÉLIANTE.

Et ma bouche et mon cœur sont d'accord là-dessus.

DAMON.

Vous l'avez dit cent fois, mais je ne le crois plus.

CÉLIANTE.

Peut-on à cet excès pousser la confiance?

DAMON.

Mais consultez-vous bien. Vous gardez le silence?

CÉLIANTE.

Vous n'avez plus le don de me persuader.

N'avons-nous pas rompu?

DAMON.

 Pour nous raccommoder.

CÉLIANTE.

Pour nous raccommoder? Je n'en ai point d'envie.

DAMON.

Et moi, je crois qu'au fond vous en seriez ravie

Malgré tous vos écarts, vous m'aimez constamment ;
Et le ciel m'a formé pour être votre amant.

Il falloit être moi pour avoir le courage
De dompter votre cœur par un constant hommage,
Pour se donner le temps d'être persuadé
Qu'il n'a jamais de part à votre procédé,
Qu'il est bon, généreux, sans fiel, sans artifice,
Et même très fidèle, en dépit du caprice.

CÉLIANTE.

Je ne sais où j'en suis. Son air et ses discours...

(Damon lui baise la main.)

Ah, traître! malgré moi tu triomphes toujours.

SCÈNE IX.

ARISTE, MÉLITE, CÉLIANTE, DAMON.

ARISTE, à *Mélite*.

Non, ne me faites point une telle demande.
Ayez le procédé que je vous recommande :
Remettez-vous, de grace, et retenez vos pleurs.

MÉLITE.

Quoi! prête d'essuyer le plus grand des malheurs,
Vous voulez que je sois et muette et tranquille?

ARISTE.

Ah! je vais devenir la fable de la ville.

DAMON.

De quoi s'agit-il donc?

MÉLITE.

Son oncle est arrivé.

CÉLIANTE.

Voyez le grand malheur ! Quant à moi, j'ai trouvé
Le moyen le plus prompt pour vous tirer d'affaire
Et cela tout d'un coup.

ARISTE.

Voyons. Que faut-il faire ?

CÉLIANTE.

Lui dire, sans tenir d'inutiles propos,
Qu'il s'aïlle promener, et vous laisse en repos.

J ARISTE.

J'attendois ce conseil d'une aussi bonne tête.

MÉLITE.

Mais vous ne savez pas le tourment qu'il m'apporte
Ma sœur ?

CÉLIANTE.

Et quel tourment ?

MÉLITE.

Il veut le marier.

CÉLIANTE, *riant*.

Tout de bon ? Ce trait-là me paroît singulier.

MÉLITE.

Et de plus...

CÉLIANTE.

Écoutons. Cette histoire est divine.

MÉLITE.

Il est allé chercher celle qu'il lui destine,
Un enfant de treize ans, belle comme le jour.

SCÈNE X.

GÉRONTE, ARISTE, MÉLITE, CÉLIANTE,
DAMON.

GÉRONTE, à *Ariste*.

Oh çà, mon cher neveu, me voilà de retour.

Dépêchons, et venez saluer votre femme.

(à *Céliante*.)

Ah, ah! je vous croyois déjà bien loin, madame.

ARISTE, à *Mélite*.

Dites que le départ est différé.

MÉLITE.

Pourquoi?

ARISTE, à *Mélite*.

Vous le saurez tantôt.

GÉRONTE.

Vous m'avez dit, je croi,
Que ces dames étoient toutes deux de Bretagne,
Et qu'étant sur le point d'aller à la campagne...

DAMON, à *Géronte*.

Un petit accident retarde leur départ;

Mais elles partiront dès demain, au plus tard.

GÉRONTE.

Le plus tôt vaut le mieux. Leur presence me choque.
C'est m'expliquer, je crois, sans aucune équivoque.

CÉLIANTE, à *Géronte*.

Pour répondre, monsieur, à ce doux compliment,
Votre odieux aspect nous choque également.

(à *Ariste.*)

Adieu. Vous, mettez fin à tout ce beau mystère,
Ou je ne répons pas que je puisse me taire.

SCÈNE XI.

GÉRONTE, ARISTE.

GÉRONTE.

Qu'entend-elle par là?

ARISTE.

Rien. C'est que sa raison

Quelquefois...

SCÈNE XII.

GÉRONTE, ARISTE, PICARD

PICARD.

Un monsieur, appelé Lisimon,
Vient d'entrer, et me suit.

ARISTE.

Qu'entends-je? Quoi! mon père?

PICARD.

A ce qu'il dit, au moins.

ARISTE, *à part.*

Ciel!

GÉRONTE.

Mon vieux fou de frère?

Ah! nous voilà fort bien

ARISTE.

Mon oncle, s'il vous plaît,
Ne le maltraitez point.

GÉRONTE.

Comment! Quel intérêt
Y prenez-vous?

ARISTE.

Tout franc, la demande est fort bonne!
Celui de respecter et d'aimer sa personne.

SCÈNE XIII.

LISIMON, GÉRONTE, ARISTE.

LISIMON, *embrassant Ariste.*

Ah, mon fils! quel plaisir je sens de vous revoir!

ARISTE.

Vous m'avez prévenu, j'allois vous recevoir.

GÉRONTE, *à Lisimon.*

Eh bien! que voulez-vous?

LISIMON.

Il m'est permis, je pense,
De venir voir mon fils.

GÉRONTE.

Eh! l'on vous en dispense.

(à Ariste.)

Il ne vient de si loin que pour vous pressurer.

ARISTE, *à Gêronte.*

Sa visite, en tout temps, ne peut que m'honorer.

Pouvez-vous, à ce point, mortifier un frère?

Vous me percez le cœur. Songez qu'il est mon père;

Que, bien qu'il m'ait trouvé bon fils jusque aujourd'hui,
Je ne pourrai jamais m'acquitter envers lui.

LISIMON.

Je reconnois mon frère et mon fils tout ensemble.
Que le ciel vous bénisse; et, puisqu'il nous rassemble,
Mon fils, de ce bonheur je veux me réjouir,
Sans que sa dureté m'empêche d'en jouir.

GÉRONTE, à *Lisimon*.

Vos bénédictions seront son seul partage.

ARISTE, à *Géronte*.

J'en fais bien plus de cas que de votre héritage;
Mon oncle, à son égard soyez plus circonspect,
Ou bien vous me verrez vous manquer de respect.

GÉRONTE.

Philosophe imbécile! Un père, d'ordinaire,
A son fils tout au moins fournit le nécessaire.
Ici, tout au rebours: le fils, depuis dix ans...

LISIMON.

Je suis plus glorieux de vivre à ses dépens
Que s'il vivoit aux miens. Oui, ma vive tendresse
Se complait à le voir l'appui de ma vieillesse;
Sentiments inconnus à votre mauvais cœur.

GÉRONTE.

Mais qui vous a rendu si pauvre?

LISIMON.

Mon honneur.

GÉRONTE.

Jargon qu'on n'entend point, quoiqu'il frappe l'oreille.

LISIMON.

Mais celui de profit vous frappe et vous reveille

Àvant le point du jour. Moi, dans ma pauvreté,
J'ai songé qui j'étois, et me suis respecté.
Des malheurs imprévus ont causé ma ruine,
Sans me faire oublier une noble origine.
Mais vous, vous avez fait, devenu financier,
D'un pauvre gentilhomme un riche roturier.

GÉRONTE.

Ah! vous voilà bien gras avec votre chimère!
Pour vous, le roturier fait l'office de père.
A ce fils bien-aimé vous ne laisserez rien;
Et moi, je le marie et lui laisse un gros bien
Blesserei-je par là votre délicatesse?

LISIMON.

Non. L'action est belle, et vous rend la noblesse
Mais qui lui faites-vous épouser?

GÉRONTE.

Un parti

Avec qui notre sang sera bien assorti :
C'est la fille, en un mot, de ma défunte femme.

LISIMON.

Je ne puis qu'applaudir; car c'étoit une dame
D'un très illustre nom, comme feu son époux.
Pour former ce lien, réconcilions-nous,
Mon frère. Et vous, mon fils, soyez sûr que ma joie
Est égale au bonheur que le ciel vous envoie.

ARISTE.

Un obstacle invincible en empêche l'effet.

LISIMON.

Point d'obstacle, mon fils, je suis trop satisfait

ARISTE.

Mais la fille est si jeune; et vous savez...

GÉRONTE.

J'enrage.

Ventrebleu! mon neveu, craignez-vous qu'à son âge...

LISIMON.

Sottise ! Pour la noce allons tout préparer.

ARISTE.

Il ne manquoit que lui pour me désespérer.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ARISTE.

Dans mes sombres chagrins , quel parti dois-je prendre ?
J'ai mille mouvements : auquel faut-il me rendre ?
Si je forme un projet , un autre le détruit.
La raison m'abandonne , et le trouble me suit.
De tant d'objets divers mon ame est obsédée ,
Qu'à force de penser elle n'a plus d'idée.
Pour calmer mon esprit je fais ce que je puis.
Je ne sais où je vais , je ne sais où je suis.

SCÈNE II.

ARISTE, LISIMON.

LISIMON.

Je vous cherchois , mon fils.

ARISTE.

Quel sujet vous amène ?

LISIMON.

En nous quittant sitôt , vous m'avez mis en peine.

ARISTE.

J'étois indisposé.

LISIMON.

Pendant tout le repas ,

J'ai bien vu qu'avec nous vous ne vous plaisiez pas.

Quelque important sujet vous gêne et vous applique :

Je vous trouve rêveur, sombre, mélancolique ,

Vous que j'ai toujours vu d'une aimable gaieté ,

Qui faisoit rechercher votre société.

Nous n'avons pu tirer un mot de votre bouche ;

Et votre oncle , qu'au fond rien n'afflige et ne touche ,

Quoique souvent pour rien il se mette en courroux ,

Lui-même me paroît fort en peine de vous.

Ouvrez-moi votre cœur. Qu'est-ce qui vous afflige ?

ARISTE.

Rien.

LISIMON.

Vous me trompez.

ARISTE.

Moi ?

LISIMON.

Vous me trompez, vous dis-je.

Si vous êtes fâché de me voir de retour ,

Je suis prêt à partir avant la fin du jour.

ARISTE.

Moi fâché de vous voir ! O ciel ! quelle injustice !

Avoir un tel soupçon , c'est me mettre au supplice.

Que j'expire à vos yeux , s'il est plaisir pour moi

Plus grand que le plaisir que j'ai quand je vous voi.

LISIMON.

Je vous crois. Cependant d'où vient cette tristesse ?

Quelque souci secret vous rouge et vous oppresse.

ARISTE.

Cela se peut.

LISIMON.

Pourquoi me parler à demi?

Suis-je pas votre père, et de plus votre ami?

Oui, votre ami, mon fils, et j'ai bien lieu de l'être
D'un fils dont le bon cœur s'est si bien fait connoître,
D'un fils de qui l'amour, de qui les tendres soins,
Ont depuis si long-temps prévenu mes besoins.

ARISTE.

Vous me rendez confus. Mais si j'ai pu vous plaire,
En ne faisant pour vous que ce que j'ai dû faire,
J'en veux la récompense.

LISIMON.

— Et quoi?

ARISTE.

C'est d'obtenir

Que vous n'en rappeliez jamais le souvenir.

LISIMON.

Soit. Je satisferai votre ame généreuse :
Je m'en fais une loi qui m'est bien onéreuse ;
Mais à condition, je suis ami prudent,
Que vous me choisirez pour votre confident.

ARISTE.

Eh bien ! vous le serez. Votre bonté décide...
Mais quand je veux parler, mon respect m'intimide.

LISIMON.

Est-ce ainsi qu'on en use avec un ami sûr ?
Tout franc, ce procédé me paroît un peu dur.

ARISTE.

Ah! ne me blâmez point, et plaignez-moi.

LISIMON.

Je gage

Que ce trouble est l'effet de votre mariage.

ARISTE.

(à part.)

Quel mariage? O ciel! sauroit-il mon secret?

LISIMON.

Celui qu'on vous propose.

ARISTE.

Il m'alarme en effet.

LISIMON.

Je m'en suis aperçu, sans vouloir vous le dire.

Avançons. Avouez que votre cœur soupire

Pour quelque autre beauté.

ARISTE.

Sans doute.

LISIMON.

Apparemment

Que vous êtes lié par quelque engagement?

ARISTE.

Si jamais on le fut.

LISIMON.

Ce contre-temps m'afflige :

Mais n'importe, achevez.

ARISTE.

Je ne puis.

LISIMON.

Je l'exige.

Vous dévorez des pleurs qui coulent malgré vous !
 Vous pâlissez ! Pourquoi vous mettre à mes genoux ?
 Mon fils , j'approuve tout. L'objet qui vous enflamme
 Est digne de vous ?

ARISTE.

Oui.

LISIMON.

Quel est-il ?

ARISTE.

C'est ma femme.

LISIMON.

Votre femme ! Comment ! vous êtes marié ?

ARISTE.

Par un secret hymen vous me trouvez lié.

LISIMON.

Je reçois cet aveu plus en ami qu'en père :
 Mais pourquoi jusqu'ici m'en avoir fait mystère ?

ARISTE.

J'ai consulté l'amour et non l'ambition,
 Et me suis marié par inclination.
 J'ai fait choix d'une aimable et jeune demoiselle,
 Qui n'avoit d'autre bien que celui d'être belle :
 Vous pouviez m'en blâmer ; ainsi , quoique à regret ,
 A vous , comme au public , j'en ai fait un secret.

LISIMON.

A-t-elle un bon esprit ? est-elle douce , sage ?

ARISTE.

Oui.

LISIMON.

Vous avez donc fait un très bon mariage.

ARISTE.

Ah ! vous me ravissez par ce trait de bonté ;
Et je suis à présent comme ressuscité.

LISIMON.

Où loge-t-elle ?

ARISTE.

Ici, chez une vieille dame,
En qualité de nièce ; et la sœur de ma femme,
Qu'épousera Damon, demeure aussi céans.

LISIMON.

Il s'agit d'inventer quelques expédients
Pour amuser votre oncle : et nous devons tout faire
Afin de lui cacher quelque temps cette affaire ;
Car cet homme, à coup sûr, la désapprouvera,
Et, croyant vous punir, vous déshériterà.

ARISTE.

Il est vrai.

LISIMON.

Feignez donc, et j'appuierai la chose,
De consentir sans peine à l'hymen qu'il propose.
Promettez d'épouser, mais demandez du temps ;
Et pendant ce délai nous tâcherons...

ARISTE.

J'entends.

LISIMON.

Quand les affaires sont prudemment disposées,
On peut concilier les choses opposées.
Mais j'aperçois mon frère, agissons de concert.

SCÈNE III.

LISIMON, GÉRONTE, ARISTE.

GÉRONTE.

Vous moquez-vous de moi? vous lever au dessert,
Et, pour me planter là, sortir l'un après l'autre!

*(à Ariste.)**(à Lisimon.)*

Si vous étiez mon fils... Mais, morbleu! c'est le vôtre;
Il vous ressemble en tout, et j'en suis bien fâché.

LISIMON.

Le terme est un peu rude.

GÉRONTE.

Oh! puisqu'il est lâché,

Je ne m'en dédis point.

LISIMON.

Soit. Nous étions ensemble

Pour voir...

GÉRONTE.

Est-ce ma faute, à moi, s'il vous ressemble?

LISIMON.

Non; c'est la mienne. Il faut...

GÉRONTE.

Il faut qu'il soit poli,

Et qu'il m'imite, moi.

LISIMON.

Sans doute.

GÉRONTE, *à Ariste.*

Est-il joli,

Quand on traite quelqu'un, de s'ennuyer à table,
D'en sortir le premier, et...

ARISTE.

Je suis excusable ;

Car...

GÉRONTE.

Exposer un oncle, un oncle tel que moi,
A s'enivrer tout seul !

LISIMON.

Il a tort.

GÉRONTE.

Quand je boi,
Je veux qu'on me seconde, ou bien je bois de rage.

LISIMON.

Mon frère, nous parlions de notre mariage.

GÉRONTE.

A demain, mon neveu ; sinon déshérité.

ARISTE.

Mais différez du moins...

GÉRONTE.

Le sort en est jete.

LISIMON.

Sommes-nous si pressés ?

GÉRONTE.

Oh ! la lenteur m'assomme.

Vent-on ? ne vent-on pas ?

ARISTE, *à part.*

Quel insupportable homme !

GÉRONTE.

Les parents d'un marquis riche, bien à la cour,

Et même gentilhomme, écrivent chaque jour
 Au frère de ma femme, à toute la famille,
 Pour faire un mariage avec ma belle-fille.
 Je n'ai, jusqu'à présent, voulu rien écouter :
 Mais, morbleu ! gardez-vous de me mécontenter ;
 Sinon, je pourrois bien leur donner audience.

ARISTE.

Eh bien ! mon oncle, il faut faire cette alliance.

LISIMON.

Non. Ariste a dessein de vous complaire en tout :
 Mais lorsque d'une affaire on veut venir à bout. . .

GÉRONTE.

Qu'allez-vous nous chanter, l'homme aux belles maximes ?

LISIMON.

Que vos intentions sont bonnes, légitimes :
 Et sans doute mon fils semble avoir un peu tort
 De ne pas se résoudre à les suivre d'abord ;
 Mais c'est un philosophe.

GÉRONTE.

Oui, morbleu ! dont j'enrage.

Qu'est-ce qu'un philosophe ? Un fou dont le langage
 N'est qu'un tissu confus de faux raisonnements ;
 Un esprit de travers, qui, par ses arguments,
 Prétend, en plein midi, faire voir des étoiles ;
 Toujours après l'erreur courant à pleines voiles,
 Quand il croit follement suivre la vérité ;
 Un bavard, inutile à la société,
 Coiffé d'opinions, et gonflé d'hyperboles,
 Et qui, vide de sens, n'abonde qu'en paroles.

ARISTE.

Modérez, s'il vous plaît, cette injuste fureur :
 Vous êtes, je le vois, dans la commune erreur ;
 Vous peignez un pédant, et non un philosophe.

GÉRONTE.

Mais je les crois tous deux taillés en même étoffe.

ARISTE.

Non. La philosophie est sobre en ses discours,
 Et croit que les meilleurs sont toujours les plus courts,
 Que de la vérité l'on atteint l'excellence
 Par la réflexion et le profond silence.
 Le but d'un philosophe est de si bien agir,
 Que de ses actions il n'ait point à rougir.
 Il ne tend qu'à pouvoir se maîtriser soi-même :
 C'est là qu'il met sa gloire et son bonheur suprême.
 Sans vouloir imposer par ses opinions,
 Il ne parle jamais que par ses actions.
 Loïn qu'en systèmes vains son esprit s'alambique,
 Être vrai, juste, bon, c'est son système unique.
 Humble dans le bonheur, grand dans l'adversité,
 Dans la seule vertu trouvant la volupté,
 Faisant d'un doux loisir ses plus chères délices,
 Plaignant les vicieux, et détestant les vices :
 Voilà le philosophe ; et, s'il n'est ainsi fait,
 Il usurpe un beau titre, et n'en a pas l'effet.

GÉRONTE.

Êtes-vous fait ainsi ?

ARISTE.

Non : mais j'aspire à l'être.

LISIMON.

Mon fils gagne toujours à se faire connoître :
 Il est donc philosophe , ainsi que je disois ;
 Et voilà la raison sur quoi je me fondois
 Pour vous représenter qu'en fait de mariage ,
 Rien ne l'empêcheroit d'agir en homme sage.
 Or le sage...

GÉRONTE.

Or le sage est différent de vous.
 Je soutiens, moi, qu'il faut être le roi des fous
 Pour se faire prier d'épouser une fille
 Jeune, riche héritière, et de noble famille.

LISIMON.

Donnez-lui quelque temps pour se déterminer.

GÉRONTE.

Si le parti convient, à quoi bon lanterner ?

ARISTE.

Votre fille me hait.

LISIMON.

Souffrez qu'avec adresse
 Il cherche les moyens de gagner sa tendresse.

GÉRONTE.

Soit.

LISIMON.

A la fin...

GÉRONTE.

Cela se peut faire en un jour

ARISTE.

Je ne sais pas sitôt inspirer de l'amour ,
 Sur-tout lorsque l'on marque autant de répugnance..

LISIMON.

Ne lui donner qu'un jour! Vous vous moquez, je pense?

GÉRONTE.

Combien lui faut-il donc?

LISIMON.

Au moins, un ou deux mois.

GÉRONTE, *s'en allant.*

Elle sera marquise.

LISIMON.

Attendez.

GÉRONTE.

Une fois,

Deux fois, la voulez-vous?

LISIMON.

Oui, mais sa fantaisie...

GÉRONTE.

Je lui donne huit jours, par pure courtoisie.

ARISTE.

Ah! le terme est trop court.

LISIMON.

Mais il faut l'accepter;

Et, pour vous faire aimer, tâcher d'en profiter.

GÉRONTE, *à Ariste.*

A huit jours donc la noce.

ARISTE.

A huit jours.

GÉRONTE.

Sans remise,

Ou je vous ferai cher payer votre sottise.

Adieu.

SCÈNE IV.

ARISTE, LISIMON.

LISIMON.

Puisqu'au délai notre homme a consenti ,
De ce brutal, enfin, nous tirerons parti.
Mais quel est ce marquis pour lequel on le presse ?
Il faut, pour le savoir, user ici d'adresse :
J'espère y réussir. Pour en venir à bout,
J'attendrai qu'il se calme; alors je saurai tout.
Puis ensuite, appuyant le parti qu'on propose ,
Peut-être je pourrai faciliter la chose.
Si j'amène votre oncle au point où je le veux ,
Rien ne vous manquera pour être très heureux.
Ne craignant plus de perdre un fort gros héritage ,
Vous vous déclarerez sur votre mariage.

ARISTE.

Non vraiment.

LISIMON.

Et pourquoi ?

ARISTE.

Je l'avoue à regret ,
Tout mon bonheur consiste à garder le secret.

LISIMON.

Et quel sujet encor pourra vous y contraindre ?
Si votre oncle se rend, qu'aurez-vous plus à craindre ,
Dites-moi ?

ARISTE.

Ce n'est pas mon oncle que je crains .

C'est le public ; c'est lui pour qui je me contrains.

LISIMON.

Le public ? Pour le coup, votre discours m'étonne.
Avez-vous épousé, mon fils, une personne
Dont le nom, la conduite, ou quelque autre sujet,
Vous forcent à cacher ce que vous avez fait ?

ARISTE.

Elle est d'un sang illustre ; elle est belle, elle est sage ;
Et l'on ne peut rien dire à son désavantage.

LISIMON.

Pourquoi de votre hymen êtes-vous donc honteux ?

ARISTE.

Pourquoi ? C'est qu'il me donne un ridicule affreux :
Tous ceux que j'ai raillés vont railler sur mon compte.
Tôt ou tard je vaincrai cette mauvaise honte :
Aidez-moi maintenant à cacher mon secret.
J'appréhende sur-tout un marquis du Lauret,
Railleur impitoyable, amoureux de ma femme.

LISIMON.

Amoureux ?

ARISTE.

Oui. Jugez de l'état de mon ame.
J'aime mieux le souffrir, le voir à ses genoux,
Que de me déclarer en qualité d'époux.

LISIMON.

Le cas est tout nouveau.

ARISTE.

Dites même bizarre.

Mais permettez du moins que je ne me déclare
Qu'après que ce marquis aura pris femme aussi,

Et que je me serai retiré loin d'ici.

LISIMON.

Pourquoi vous retirer?

ARISTE.

C'est un point nécessaire :

Car, pour vous achever un aveu si sincère,
Je n'oserai jamais, au milieu de Paris,
Figurer à mon tour au nombre des maris.

LISIMON.

Je ne sais si je dois vous blâmer ou vous plaindre ;
Mais, pour l'amour de vous, je veux bien me contraindre
À suivre votre plan : et je vais tout tenter
Pour vous servir, mon fils, sans rien faire éclater.

SCÈNE V.

ARISTE.

Il s'agit maintenant d'y disposer Mélite,
Et ma belle-sœur.

SCÈNE VI.

ARISTE, MÉLITE, CÉLIANTE, FINETTE.

CÉLIANTE.

Oui, son procédé m'irrite :
J'en veux avoir raison.

MÉLITE.

Modérez ce courroux :
Peut-être a-t-il dessein de se donner à vous.

CÉLIANTE.

Qu'il m'adore s'il veut; je le hais, le déteste.
Me croyez-vous donc fille à prendre votre reste?

ARISTE.

De qui parlez-vous là?

MÉLITE.

Nous parlons du marquis.

CÉLIANTE.

M'adorer par dépit! Ah! le trait est exquis.
Je voudrois bien savoir si, sans extravagance,
Quelqu'un vous peut sur moi donner la préférence.
Pour vous offrir ses vœux, ma sœur, plutôt qu'à moi,
Il faut être imbécile ou philosophe.

ARISTE.

Eh quoi!

Toujours désobligeante? Est-elle criminelle,
Si quelqu'un près de vous ose la trouver belle?

MÉLITE.

Me voyez-vous, ma sœur, chercher des soupirants,
Ou, pour vous les ôter, m'offrir à leur encens?
Faut-il même avouer, pour vous rendre contente,
Que mes traits font horreur, que vous êtes charmante?
Je le déclarerai devant qui vous voudrez,
Et tout autant de fois que vous l'exigerez.

CÉLIANTE.

Ce seroit là nous rendre une égale justice;
Mais je n'exige point un pareil sacrifice.
Ne parlez point pour moi; mes traits parleront mieux
A quiconque a du goût, de l'esprit et des yeux.
Quant à notre marquis, c'est chose très constante

Que j'ai dû, plus que vous, lui paroître charmante.
 Étant homme de cour, et parfait connoisseur,
 Il m'offense en osant me préférer ma sœur.
 Pour s'arracher à vous, il m'offre son hommage,
 Me le fait agréer; et c'est un double outrage
 Qui me pique à tel point que je m'en vengerai.

ARISTE.

Et de quelle façon?

CÉLIANTE.

Je lui déclarerai

Qu'il a parfaitement l'honneur de me déplaire.

ARISTE, *riant*.

Il sera fort touché d'un avis si sincère!

CÉLIANTE.

Que si c'est par dépit qu'il s'est offert à moi,
 C'est par dépit aussi que j'ai reçu sa foi.

ARISTE, *riant*.

Bon!

CÉLIANTE.

Que ma sœur, bien loin de répondre à sa flamme,
 Le méprise.

ARISTE.

Fort bien!

CÉLIANTE.

Et qu'elle est votre femme.

ARISTE, *effrayé*.

J'ai des raisons encor pour cacher mon secret,
 Et principalement au marquis du Lauret.

MÉLITE.

Quelle obstination! Votre oncle et votre père

Venlent vous marier, est-il temps de vous taire?

ARISTE.

Sur cet article-là ne vous alarmez pas ;
Je trouverai moyen de sortir d'embarras.

MÉLITE.

Quoi ! sans vous expliquer sur notre mariage ?

ARISTE.

Si vous m'obéissez, c'est à quoi je m'engage.

MÉLITE.

J'obéirai, pourvu que vous juriez aussi
D'empêcher le marquis de revenir ici.

ARISTE.

Moi, l'empêcher ! Comment ? Que pourrai-je lui dire ?

MÉLITE.

Que je suis votre femme.

ARISTE.

Il n'est point de martyr

Que je n'aimasse mieux mille fois endurer,
Que de prendre sur moi de le lui déclarer.

MÉLITE.

Eh bien ! pour ne vous faire aucune violence,
Permettez qu'au marquis j'en fasse confidence.

ARISTE.

N'est-ce pas même chose ? Et, dès qu'il me verra...

CÉLIANTE.

Voyez le grand malheur, quand il vous raillera !
Mon cher beau-frère, autant que je puis m'y connoître,
Vous êtes marié, mais très honteux de l'être.

MÉLITE.

Prenez votre parti, le marquis vient à vous.

CÉLIANTE.

Je sens, à son aspect, redoubler mon courroux.
Ma langue se révolte, et n'est plus retenue.

ARISTE.

C'en est fait, je vois bien que mon heure est venue.

SCÈNE VII.

MÉLITE, CÉLIANTE, ARISTE, LE MARQUIS,
FINETTE.

LE MARQUIS, *après les avoir observés quelque temps.*

Plus je vous considère avec attention,
Plus je vois que je cause ici d'émotion.

(regardant Mélite.)

L'une baisse les yeux, et paroît interdite;

(regardant Céliante.)

L'autre me fait sentir que mon aspect l'irrite;

Finette sous ses doigts sourit malignement;

Ariste consterné rêve profondément.

Chaque attitude est juste, énergique, touchante;

Et vous formez tous quatre un tableau qui m'enchanter.

FINETTE.

Il ne nous manque à tous que la parole.

LE MARQUIS.

Eh bien?

Ne finirons-nous point ce muet entretien?

(à Mélite.)

Pour la dernière fois écoutez-moi, madame;

Je ne veux plus ici vous parler de ma flamme.

J'approuve les mépris dont vous m'avez payé.

ARISTE, *à part.*

Le traître a découvert que je suis marié.

MÉLITE.

Je ne demande point quel motif vous inspire.

Si vous ne m'aimez plus, c'est ce que je desire :

Et si ma sœur a pu causer ce changement,

Vous ne pouviez me faire un aveu plus charmant.

SCÈNE VIII.

ARISTE, LE MARQUIS, CÉLIANTE, FINETTE.

CÉLIANTE.

En tout cas, s'il est vrai, comme je dois le croire,

Que mes charmes aux siens arrachent la victoire,

Mon cher petit marquis, soyez bien averti

Que vous prenez encore un plus mauvais parti.

Pour être un pis-aller je ne fus jamais faite.

Adieu. Vous m'entendez, et je suis satisfaite.

SCÈNE IX.

ARISTE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *riant.*

L'incartade est plaisante, et me réjouit fort.

ARISTE.

On peut trouver moyen de vous mettre d'accord.

LE MARQUIS.

Laissons-lui le plaisir de faire la cruelle.

Si je veux m'engager, ce n'est pas avec elle.

ARISTE.

Quoi donc ! voudriez-vous enfin vous marier ?

LE MARQUIS.

Oui, mon cher ; et de plus je vais le publier,
Afin que les rieurs se dépêchent de rire,
Et que, la noce faite, on n'ait plus rien à dire.
Je ferai sur moi-même un couplet de chanson,
Pour animer leur verve, et leur donner le ton.

ARISTE.

Le projet est hardi, mais il est raisonnable.

LE MARQUIS.

N'est-il pas vrai ? Pour moi, je le tiens préférable
Au parti que prendroit un homme tel que nous
De faire le plongeon pour éviter les coups.
Vous, par exemple, vous, dont la veine comique
Aux dépens du beau sexe a paru si caustique,
Ne conviendrez-vous pas, si, par quelque retour,
Vous vous avisiez... la... de prendre femme un jour,
Et que vous voulussiez cacher ce mariage,
Que vous joueriez alors un fort sot personnage ?

ARISTE.

Ah ! très sot en effet. Mais enfin, dites-moi,
Quel est l'objet qui va recevoir votre foi ?

LE MARQUIS.

Une enfant de treize ans. Cela doit vous surprendre ;
Mais ce n'est encor rien ; et vous allez apprendre
Un fait qui causera votre admiration :
J'épouse cet enfant par procuration
Mon oncle, dont j'attends une fortune immense,

Depuis long-temps sous main traite cette alliance,
 Et veut que , sans tarder, l'hymen soit contracté.
 Il trouve seulement une difficulté,
 Qui ne lui paroît rien cependant.

ARISTE.

Quelle est-elle ?

LE MARQUIS.

Eh ! mais... c'est que celui de qui dépend la belle
 Refuse absolument de me la donner.

ARISTE.

Bon !

LE MARQUIS.

On m'assure pourtant qu'il peut changer de ton,
 Et que son frère aîné, plus doux et plus docile,
 Apprenant ce projet, le rendra plus facile.
 Voilà ce qu'on me vient de dire en ce moment.

ARISTE.

Je ne puis revenir de mon étonnement.
 Ou je me trompe fort, ou mon oncle et mon père
 Sont assurément ceux sur qui roule l'affaire :
 Il s'agit du parti qui m'étoit destiné.

LE MARQUIS.

Ma foi, du premier coup vous l'avez deviné.
 Nous voilà donc rivaux ? L'aventure est cruelle.

ARISTE.

Oh non ! De tout mon cœur je vous cède la belle.

LE MARQUIS, *en souriant.*

J'admire cet excès de générosité !

La fille est-elle aimable ?

ARISTE.

Oh ! c'est une beauté.

LE MARQUIS.

A-t-elle de l'esprit, dites-moi ?

ARISTE.

Comme un ange.

LE MARQUIS.

Et vous la refusez ?

ARISTE.

Oui.

LE MARQUIS.

Vous êtes étrange !

Et si votre oncle va me donner tout son bien ?

ARISTE.

Qu'il me laisse en repos, et je n'y prétends rien.

LE MARQUIS.

Malgré cela, pourtant, je regrette Mélite.

ARISTE.

Vous vous exagérez un peu trop son mérite ;
Pour moi, je n'y vois rien qui soit si merveilleux.

LE MARQUIS.

On vous soupçonne fort d'avoir de meilleurs yeux.

Non, Mélite jamais ne peut être oubliée ;

Mais j'y dois renoncer, puisqu'elle est mariée.

ARISTE.

Mariée ?

LE MARQUIS.

Oui vraiment.

ARISTE.

Vous voulez plaisanter

LE MARQUIS, *lui frappant sur l'épaule.*

Notre ami, c'est un point dont je ne puis douter.

On a su découvrir cette affaire secrète

Par la sœur de Mélite, et même par Finette;

Et ceux qu'elles avoient choisis pour confidens

M'ont confié le fait depuis quelques instans.

On sait même le nom du mari de Mélite;

On vante son esprit, son bon cœur, son mérite:

Grand philosophe, mais bizarre, singulier;

Honteux d'avoir enfin osé se marier,

Et voulant au public cacher cette sottise,

De crainte qu'à son tour on ne le tympanise.

(*Il rit.*)

Ne le pourriez-vous point connoître à ce portrait?

ARISTE.

A peu près.

LE MARQUIS.

Ah! tant mieux, j'en suis fort satisfait.

Eh bien! dites-lui donc qu'on sait son mariage;

Et conseillez-lui fort de s'armer de courage,

Afin de recevoir galamment aujourd'hui

Certains petits brocards qui vont fondre sur lui.

(*Il sort en riant.*)

SCÈNE X.

ARISTE.

Suis-je mort ou vivant ? Après ce coup de foudre,
Que vais-je devenir ? et que puis-je résoudre ?
Voici l'instant fatal que j'ai tant redouté :
Mais ne nous perdons point en cette extrémité.
Ici la diligence est un point nécessaire ;
Et je sais le moyen de me tirer d'affaire.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ARISTE, DAMON.

DAMON.

Mais écoutez-moi.

ARISTE.

Non. Vous me parlez en vain ;
Rien ne peut m'empêcher de suivre mon dessein.

DAMON.

Vous extravaguez donc ?

ARISTE.

Soit folie ou sagesse ,
Je pars , et dans l'instant.

DAMON.

Quelle étrange foiblesse !
Que dira-t-on de vous ?

ARISTE.

Tout ce que l'on voudra.
Pourvu que je sois loin , rien ne me touchera.

DAMON.

Quoi ! cet esprit nourri de la sagesse antique
Se perd quand il s'agit de la mettre en pratique ?

ARISTE.

Je vous l'ai dit souvent : les sages autrefois ,

De la seule vertu reconnoissant les lois,
Loin de fuir la douleur comme un affreux supplice,
Non contents de la vaincre, en faisoient leur délice.
Les plus sanglants affronts, les plus cruels mépris,
Ne pouvoient un instant ébranler leurs esprits :
Immobiles rochers, ils défoient l'orage.
J'admire leur exemple, et n'ai pas leur courage.

DAMON.

Et moi, je vous répons que vous l'égalerez
Dès le même moment que vous vous calmerez.

ARISTE.

Eh ! comment me calmer au fort de ma disgrâce ?
Je voudrois qu'un instant vous fussiez à ma place,
En butte à mille affronts pires que le trépas :
Un front à triple airain ne les soutiendrait pas.
A peine quelques gens savent mon mariage,
Qu'au même instant sur moi je vois fondre un orage.
Un déluge d'écrits, tant en prose qu'en vers,
Qui vont à mes dépens réjouir l'univers.
Et que sera-ce donc quand la cour et la ville... ?

DAMON.

Pour parer tous ces traits, soyez ferme et tranquille ;
C'est le meilleur parti.

ARISTE.

Je le sens comme vous.

Mais pourriez-vous tenir contre de pareils coups ?
Lisez.

(*Il présente plusieurs papiers à Damon.*)

DAMON.

Bon ! jeux d'esprit et pures bagatelles !

ARISTE.

Morbleu! ce sont pour moi des blessures mortelles.
 L'équitable public me rend ce qu'il me doit.
 On va me rire au nez et me montrer au doigt ;
 Je n'y pourrois survivre : une retraite obscure
 Me sauvera du moins cette triste aventure.

DAMON.

Et Mélite?

ARISTE.

Dans peu Mélite me suivra.

DAMON.

Croyez qu'à ce dessein elle s'opposera.

ARISTE.

En dépit d'elle-même il faut qu'elle y consente.
 Ma disgrâce est l'effet de sa langue imprudente :
 A mes cruels chagrins je prétends qu'elle ait part ;
 Et je vais la résoudre à souffrir mon départ.
 Holà ! quelqu'un !

SCÈNE II.

ARISTE, DAMON, PICARD.

PICARD.

Monsieur !

ARISTE.

Va-t'en voir si madame

Est de retour.

PICARD *s'en va et revient.*

De qui parlez-vous ?

ARISTE, *vivement, après avoir un peu rêvé.*

De ma femme.

PICARD *s'en va et revient.*

Laquelle est-ce?

ARISTE.

Mélite.

PICARD, *se grattant l'oreille.*

Oh! je ne suis pas sot :

Je le savois fort bien, sans vous en dire mot,

ARISTE.

Va-t'en.

SCÈNE III.

ARISTE, DAMON.

DAMON.

Où voulez-vous faire votre retraite?

ARISTE.

Pour cette circonstance, elle sera secrète.

DAMON.

Parbleu! je vous suivrai.

ARISTE.

Non, ne me suivez pas:

Et si ma belle-sœur a pour vous des appas,

Gardez-vous de la perdre un seul instant de vue;

Sinon, vous pourriez bien la retrouver pourvue.

DAMON.

Comment puis-je fixer son caprice éternel?

ARISTE.

En l'engageant à vous par un vœu solennel.

Votre nom supposé cause sa répugnance :
Il faut lui déclarer quelle est votre naissance.

DAMON.

Je le puis. Vous savez qu'une affaire d'honneur
M'a fait cacher mon rang, et causoit son erreur ;
Grace à mon frère aîné, cette affaire cruelle
Vient d'être accommodée, et j'en ai la nouvelle
Par un de mes parents arrivé de Lyon.
Je n'ai plus rien à craindre, et je reprends mon nom.
Du moins, jusqu'à demain suspendez votre fuite,
Pour rendre témoignage...

ARISTE.

Ah ! j'aperçois Mélite.

Que je suis agité ! Voici l'occasion
Où je dois recourir à votre affection.
Aidez-moi de vos soins.

DAMON.

Eh bien ! que faut-il faire ?

Me voilà prêt.

ARISTE.

De grace, allez trouver mon père,
Dites-lui mon dessein. Faites si bien aussi,
Qu'il puisse l'approuver et demeurer ici,
Afin de consoler Mélite en mon absence.
Allez : je vous attends avec impatience.

SCÈNE IV.

ARISTE, MÉLITE, CÉLIANTE, FINETTE.

MÉLITE, à *Ariste*.

Ciel ! que dois-je augurer du trouble où je vous vois ?

ARISTE, *agité*.

Ici fort à propos vous venez toutes trois.

(à *Mélite*.)

Ma femme, désormais vous serez satisfaite.

MÉLITE.

En quoi ?

ARISTE.

Notre union cesse d'être secrète ;

Et, graces à vos soins, à votre empressement,
De toutes parts enfin on m'en fait compliment.

MÉLITE.

Quoi ! vous osez me faire une telle injustice ?
Si je vous ai trahi, que le ciel me punisse !

ARISTE.

Vous verrez que c'est moi qui me serai trahi :
Car Finette, à coup sûr, m'a trop bien obéi
Pour avoir laissé même entrevoir le mystère.
Et pour ma belle-sœur, qui sait l'art de se taire,
Que dis-je, qui le porte à sa perfection,
Je n'ai qu'à me louer de sa discrétion.

CÉLIANTE.

Il est pourtant certain, malgré vos railleries,
Que je n'ai dit le fait qu'à six de mes amies.

FINETTE.

Et moi, qu'à deux ou trois de mes meilleurs amis,
 Qui n'en auront rien dit, car ils me l'ont promis.
 En les mettant ainsi de notre confiance,
 Je les engageois tous à garder le silence.

MÉLITE.

Ah! cessez de railler, de grace, et dites-nous...

ARISTE.

Eh bien! sans plaisanter, je prends congé de vous.
 Adieu, ma femme.

MÉLITE.

O ciel! je n'y pourrai survivre.

Ariste, ou demeurez, ou laissez-moi vous suivre.

ARISTE.

Vous me suivrez aussi : soyez prête au départ.
 Dans peu quelqu'un viendra vous trouver de ma part,
 Et nous nous reverrons dans un séjour tranquille,
 Où j'ai fixé le mien. Je renonce à la ville ;
 Voyez si vous pouvez y renoncer aussi,
 Et n'espérez jamais de me revoir ici.

CÉLIANTE.

Eh quoi! pour un mari vous serez complaisante
 Jusqu'à vouloir pour lui vous enterrer vivante?

MÉLITE.

(à Ariste.)

Oui, ma sœur. Je ferai tout ce que vous voudrez.
 Je trouverai Paris par-tout où vous serez.

SCÈNE V.

ARISTE, DAMON, MÉLITE, CÉLIANTE, FINETTE.

DAMON.

Je viens vous informer d'une fâcheuse affaire :
 J'ai trouvé près d'ici votre oncle et votre père,
 Sortant de la maison du marquis du Lauret,
 Où sans doute ils avoient appris votre secret.
 Votre oncle, transporté de colère et de rage,
 Prétend faire, dit-il, casser le mariage,
 Comme ayant été fait à l'insu des parents,
 Et trouve pour cela vingt moyens différents.

MÉLITE.

Ciel! que nous dites-vous?

DAMON.

Ce que je viens d'entendre.

ARISTE.

Et mon père?

DAMON.

Il s'efforce en vain à vous défendre.

Votre oncle, prévenu, refuse d'écouter,
 Et, s'il n'est secondé, veut vous déshériter.
 Une telle menace alarme votre père,
 Qui ne sait de quel biais ajuster cette affaire.
 Ils sont partis ensemble, et vont, je crois, tous deux
 Consulter sur ce point un avocat fameux.

MÉLITE.

Et dans un tel péril Ariste m'abandonne!

ARISTE.

Non. L'éclat que j'ai craint n'a plus rien qui m'étonne.
 Votre péril me rend la noble fermeté
 Qui des cœurs vertueux fait la félicité.
 Je vais, d'un front serein, faire tête à l'orage.
 Que le public surpris fronde mon mariage,
 Que mon oncle irrité me prive de son bien;
 On veut nous séparer, je ne ménage rien.
 Je vais trouver mon oncle, et moi-même lui dire
 Qu'à m'arracher à vous c'est en vain qu'il aspire;
 Et je lui ferai voir, en bravant son courroux,
 Que rien n'est à mon cœur si précieux que vous.

MÉLITE.

Je reconnois Ariste, et n'ai plus rien à craindre.
 Mais au premier abord tâchez de vous contraindre,
 Et souffrez tout le feu du premier mouvement.

ARISTE.

C'est mon dessein. Allez à votre appartement,
 Et ne paroissez plus qu'on ne vous avertisse.

MÉLITE.

O ciel! protège-nous, j'implore ta justice.

SCÈNE VI.

CÉLIANTE, DAMON, FINETTE.

CÉLIANTE.

L'état où je les vois me fait compassion.
 Malgré moi je prends part à leur affliction.
 Il faut que je sois folle. Oh! oui, je suis trop bonne.

Moi, trembler pour ma sœur!

DAMON.

Quoi! cela vous étonne?

CÉLIANTE.

Pourquoi non? Songez-vous aux tours qu'elle m'a faits?

DAMON.

Quels tours?

CÉLIANTE.

Ceux qu'une sœur ne pardonne jamais.

DAMON.

Mais encore, en quoi donc?

CÉLIANTE.

D'avoir eu l'art de plaire

A des gens dont l'hommage eût pu me satisfaire.

DAMON.

Je vous suis obligé de ce doux compliment :

Mais, puisque vous m'aimez, je ne vois pas comment

Vous lui voulez du mal d'avoir su plaire à d'autres.

FINETTE.

C'est que vos sentiments sont différents des nôtres.

CÉLIANTE.

Quoi! vous croyez eucor que je vous aime, moi?

DAMON.

La question me charme! Eh, parbleu! je le croi,

Puisque vous me l'avez cent fois juré vous-même.

CÉLIANTE.

Ah! quelle vision! Moi, Finette, je l'aime?

Est-il vrai?

FINETTE.

Quelquefois, selon le temps qu'il fait.

DAMON.

Du caprice souvent j'ai ressenti l'effet.
 Mais, malgré vous, je lis jusqu'au fond de votre ame;
 Et je vous répons, moi, que vous serez ma femme.

CÉLIANTE.

Moi, je serai sa femme! Ah! je voudrois le voir.

DAMON.

Oui, oui, vous le verrez.

CÉLIANTE.

Quand cela?

DAMON.

Dès ce soir.

CÉLIANTE, à *Finette*.

Ne le croiroit-on pas, de l'air dont il l'assure?

FINETTE.

On croiroit qu'il vous dit votre bonne aventure.

CÉLIANTE.

Ma mauvaise plutôt.

DAMON.

Oui, vos yeux, malgré vous,
 M'annoncent que ce soir je serai votre époux.

CÉLIANTE.

Mes yeux en ont menti. Mais voyez l'impudence!
 Qui? moi! j'épouserois un homme sans naissance!

DAMON.

Et si vous deveniez comtesse en m'épousant?

CÉLIANTE.

Vous, me faire comtesse?

DAMON.

Ariste est mon garant,

Et du sang dont je sors il pourra vous instruire :
L'en croirez-vous ?

CÉLIANTE.

Eh ! mais... je ne sais plus que dire.
Pourquoi donc feigniez-vous ?...

DAMON.

Une forte raison
M'obligeoit à cacher ma naissance et mon nom.

CÉLIANTE.

Je ne croirai cela que sur l'avis d'Ariste.
Le péril de ma sœur m'inquiète et m'attriste.
Nous songerons à nous quand je saurai son sort.
J'entends du bruit.

DAMON.

C'est l'oncle.

FINETTE.

Il querelle, et bien fort.

SCÈNE VII.

LISIMON, GÉRONTE, DAMON, CÉLIANTE,
FINETTE.

GÉRONTE.

O le grand philosophe ! ô le beau mariage !
Où se cache-t-il donc ce raisonneur si sage ,
Qui n'impose jamais par ses opinions ,
Et qui ne veut parler que par ses actions ?
Ah ! vraiment , l'imbécile en a fait une belle !

LISIMON.

Eh ! mon frère !

FINETTE, à Céliante.

Il me fait une frayeur mortelle.

CÉLIANTE.

Je m'en vais lui répondre.

DAMON, la retenant.

Eh ! ne l'irritez pas.

De sang froid laissons-lui faire tout son fracas.

GÉRONTE.

Qu'il s'exhale en douceurs auprès de sa Mélite :
Mais qu'il sache, morbleu ! que je le déshérite.
Avec ma belle-fille on aura tout mon bien.

LISIMON.

Quoi ! ce neveu si cher...

GÉRONTE.

Ce neveu n'aura rien.

LISIMON.

Mais...

GÉRONTE.

Il mourra de faim, j'ai fait son horoscope,
Et je veux qu'il enrage avec sa Pénélope,
A moins qu'il ne la livre à mon ressentiment.

LISIMON.

Ah ! ne vous flattez point de son consentement.

GÉRONTE.

L'affaire est entamée, il faut qu'il me le donne.
Mais je crois que voici justement la personne
Dont la beauté maudite a séduit mon neveu.

FINETTE.

Madame, il vient à vous.

CÉLIANTE.

Vous allez voir beau jeu.

DAMON, à Céliante.

Gardez-vous de l'aigrir.

CÉLIANTE.

Mon Dieu ! laissez-moi faire.

Je m'en vais , en deux mots , accommoder l'affaire.

DAMON.

Ou plutôt la gâter.

GÉRONTE, à Céliante.

Ah ! ma belle , est-ce vous

Dont mon sot de neveu prétend être l'époux ?

CÉLIANTE.

Et quand cela seroit , qu'y trouvez-vous à dire ?

FINETTE, à part.

L'entretien sera vif , et je m'appête à rire.

GÉRONTE.

Mais je n'y trouve , moi , qu'une difficulté :

Le mariage est nul , de toute nullité.

CÉLIANTE.

Je soutiens qu'il est bon , et bon par excellence ,

Et qu'il n'y manque pas la moindre circonstance.

FINETTE.

On n'a rien oublié.

GÉRONTE.

Que mon consentement ,

Et celui de mon frère.

CÉLIANTE.

On s'en passe aisément ,

Comme vous le voyez.

GÉRONTE, à *Lisimon*.

Tableu, quelle commère!

CÉLIANTE, à *Lisimon*.

Apparemment, monsieur, vous êtes le beau-père?

LISIMON.

Je suis père d'Ariste.

CÉLIANTE.

Ayez la fermeté

De vous servir ici de votre autorité.

Si j'en crois votre fils, vous êtes homme sage,

Qui, loin de chicaner sur un bon mariage,

Signerez au contrat sans vous faire prier.

(à *Géronte*.)

Pour vous, il vous sied bien, mon petit financier,

Fier d'un bien mal acquis, de blâmer l'alliance

D'une fille d'honneur, et d'illustre naissance!

Oh bien! tenez de moi pour un fait assuré

Que vous vous en devez croire fort honoré;

Que c'est risquer beaucoup qu'insulter ma famille,

Et qu'on vaut mieux cent fois que votre belle-fille.

GÉRONTE, à *Lisimon*.

C'est donc là cet esprit sage, modeste, doux,

Qui devoit tout d'abord désarmer mon courroux?

LISIMON.

Mon fils me l'avoit dit : mais quelle est ma surprise?

Je crois que notre sage a fait une sottise.

GÉRONTE.

Et vous me retiendrez encore après cela?

LISIMON.

Madame, il vous sied mal de prendre ce ton-là ;
Et l'air dont vous venez de parler à mon frère
Me fait mal augurer de votre caractère.

CÉLIANTE.

Tant pis pour vous, monsieur.

LISIMON.

Dans cette occasion,
Votre unique parti c'est la soumission.

GÉRONTE.

Allons, sortons, mon frère, ou bien je vous renonce.
Ma belle, dans l'instant vous aurez ma réponse.

DAMON, à Céliante.

J'ai prévu ces effets de votre emportement.
Messieurs, vous vous trompez, écoutez un moment.

GÉRONTE.

Je n'écoute plus rien, je suis trop en colère.
J'aurois été peut-être aussi sot que mon frère :
Mais puisqu'on m'ose encor traiter de la façon,
Un bon procès, morbleu ! va m'en faire raison.
Allons. Malgré ce fils que vous croyez si sage,
Je prétends qu'un arrêt casse le mariage.

SCÈNE VIII.

LISIMON, GÉRONTE, ARISTE, DAMON,
CÉLIANTE, FINETTE.

ARISTE.

Casser mon mariage, avoir un tel dessein,
C'est vouloir me plonger un poignard dans le sein.

CÉLIANTE.

Qu'il s'y joue, il verra.

ARISTE, à *Lisimon*.

Même en votre présence,
On m'ose menacer de cette violence!
J'ai peine à retenir un trop juste courroux.
Mon oncle, contre moi, dispose-t-il de vous?
Mais j'ai tort, après tout, de craindre que mon père
Veuille à cet attentat prêter son ministère:
Sa bonté, sa vertu, m'en sont de sûrs garants.
Si vous connoissiez bien celle que je défends,
Loin de vouloir, mon oncle, armer la loi contre elle,
Vous-même vous seriez son défenseur fidèle.
Aussitôt qu'on la voit, tout parle en sa faveur,
Ses traits, sa modestie, et sur-tout sa douceur.

GÉRONTE.

Sa douceur! Oui parbleu! nous en avons des preuves.
De grâce, en faites-vous de fréquentes épreuves?

ARISTE.

Sans cesse.

GÉRONTE, à *Lisimon*.

A quel excès va son aveuglement!

LISIMON, à *Ariste*.

Nous avons tout sujet d'en penser autrement.

ARISTE.

De ma femme?

LISIMON.

Oui, mon fils.

FINETTE, à *part*.

L'équivoque est plaisante.

LISIMON.

Elle est très emportée, encor plus imprudente;

Et devant elle, enfin, je vous déclare net

Que de son procédé je suis mal satisfait.

ARISTE, regardant de tous côtés.

Devant elle?

GÉRONTE.

Pour moi, j'en suis outré de rage.

LISIMON.

Elle a fait à votre oncle un très sensible outrage,

Et vous avez grand tort de vanter sa douceur.

FINETTE, à *part*.

Je ne puis m'empêcher de rire de bon cœur.

DAMON.

Ariste, écoutez-moi.

ARISTE, à *Damon*.

Se peut-il que Mélite...?

CÉLIANTE.

Allez, on l'a traité tout comme il le mérite.

GÉRONTE, à *Ariste*.

Le bien ! vous entendez ?

ARISTE.

Moi ? Non, je n'entends point.

LISIMON.

Puisqu'elle ose pousser l'arrogance à ce point,
Je vais donner les mains au dessein de mon frère.

ARISTE.

Non, *Mélite* n'est point d'un pareil caractère.
Je ne puis croire encor tout ce que l'on m'en dit ;
Et je vais la chercher.

GÉRONTE, à *Lisimon*.

A-t-il perdu l'esprit ?

LISIMON.

Vous allez, dites-vous, la chercher ? Où ?

ARISTE.

Chez elle.

GÉRONTE.

Oh ! la philosophie a brouillé sa cervelle.
Ne la voyez-vous pas ?

ARISTE, apercevant *Mélite*.

En effet, la voici.

Nous allons avec elle éclaircir tout ceci.

SCÈNE IX.

LISIMON, GÉRONTE, DAMON, MÉLITE, ARISTE,
CÉLIANTE, FINETTE.

ARISTE.

Mélite, approchez-vous.

LISIMON.

Que vois-je?

DAMON.

C'est sa femme.

GÉRONTE.

C'est sa femme?

FINETTE.

Elle-même.

ARISTE.

On me soutient, madame,

Que mon oncle et mon père, en ce même moment,
Ont essayé cent traits de votre emportement;
Que, sans aucun respect, excitant leur colère...

MÉLITE.

Moi, j'aurois insulté votre oncle et votre père!
Eh! je n'ai jamais eu l'honneur de leur parler.

ARISTE.

Quel galimatias!

DAMON.

Je vais le démêler,

Si l'on m'écoute enfin. Une pure méprise
Forme l'embrouillement qui fait votre surprise;

Et les vivacités de votre belle-sœur,
Qu'ils prenoient pour Mélite, ont causé leur erreur.

ARISTE.

Vous auriez dû plus tôt le leur faire comprendre.

DAMON.

Et le moyen ? jamais on n'a voulu m'entendre.

CÉLIANTE.

Ce que je leur ai dit, je le répéterai.
On veut nous faire affront, et je le souffrirai !
Ou intente un procès sur votre mariage,
Et je ne serai pas sensible à cet outrage !
Si j'étois votre femme, et qu'on eût ce dessein,
Votre oncle ne mourroit jamais que de ma main.

MÉLITE, à Lisimon et à Géronte.

De quoi suis-je coupable ? Ariste peut vous dire
Qu'à recevoir sa main il n'a pu me réduire
Qu'après m'avoir promis et juré mille fois
Que son père avec joie approuveroit son choix.

(à Lisimon.)

C'est à vous, je le vois, qu'il faut que je m'adresse,
Pour vous entendre ici confirmer sa promesse.
Vous aimez trop ce fils, vous aimez trop l'honneur,
Pour condamner son choix, et causer mon malheur.

LISIMON.

Madame, vos discours ont pénétré mon ame.
Mon fils ne pouvoit prendre une plus digne femme,
Je le vois ; et son choix entraîneroit le mien,
Si ce fils pour vous deux avoit assez de bien.
Sa fortune dépend des bontés de mon frère,
Et votre mariage excite sa colère.

Il veut absolument rompre cette union,
Ou priver votre époux de sa succession.

MÉLITE, *à Géronte.*

Pour vous fléchir, monsieur, je n'ai point d'autres armes
Que ma soumission, mes soupirs et mes larmes.
Confirmez mon bonheur : pour l'obtenir de vous,
Je ne rougirai point d'embrasser vos genoux.
Mais si je presse en vain, si votre aigreur subsiste,
Je ne veux point causer l'infortune d'Ariste.
En brisant nos liens, rendez-lui votre cœur ;
Un couvent cachera ma honte et ma douleur.

GÉRONTE, *attendri.*

Qui pourroit résister à sa voix de sirène ?
Ma nièce, levez-vous. Me voilà fort en peine.
Tantôt, désespéré de votre hymen secret,
J'ai promis aux parents du marquis du Lauret
Qu'il auroit tout mon bien avec ma belle-fille,
En cas que je la fisse entrer dans leur famille.
Si je vous laisse Ariste, elle aura le marquis,
Et ma succession, puisque je l'ai promis.

ARISTE.

Mon oncle, vous pouvez accomplir vos promesses :
Mélite me tient lieu de toutes vos richesses.

SCÈNE X.

LE MARQUIS, LISIMON, GÉRONTE, ARISTE,
DAMON, MÉLITE, CÉLIANTE, FINETTE.

LE MARQUIS.

Vous voyant assemblés, je suppose d'abord
Qu'après un peu de bruit vous voilà tous d'accord :
C'est prendre, croyez-moi, le parti le plus sage.

(à *Ariste.*)

Je vous fais compliment sur votre mariage :
Si vous eussiez daigné me le faire savoir,
J'aurois su m'acquitter plus tôt de ce devoir.

ARISTE.

Épargnez-vous, marquis, ces froides railleries.
Vous perdez tout le fruit de vos plaisanteries,
Car je ne les crains plus. Vous aurez votre tour.

LE MARQUIS.

Si votre oncle y consent, ce sera dès ce jour.

(à *Géronte.*)

Vous destiniez *Ariste* à votre belle-fille,
Cela n'est plus faisable. En ce cas, ma famille,
Vous et moi, nous pourrons conclure en ce moment,
Si vous voulez, monsieur, décider promptement.

GÉRONTE.

Vous êtes bien pressé.

LE MARQUIS, regardant *Ariste.*

Lorsqu'un homme si sage
Se soumet humblement au joug du mariage,

Et qu'il n'en rougit plus, puis-je trop me presser
De suivre le chemin qu'il vient de me tracer?

GÉRONTE.

Eh bien! ma belle-fille est à vous. Sa naissance
Est égale à la vôtre, et tout au moins, je pense.

LE MARQUIS.

D'accord.

GÉRONTE.

Par elle-même elle a beaucoup de bien.

LE MARQUIS.

Tant mieux.

GÉRONTE.

Et j'ai promis que j'y joindrois le mien.

LE MARQUIS.

Retranchez cet article, autrement point d'affaire.

GÉRONTE.

Vous opposer au don que je voulois vous faire?

LE MARQUIS.

Ce n'est point pour trancher ici du généreux.

Un jour, je serai riche au-delà de mes vœux :

Mais quand je serois né sans bien, sans espérance

D'en avoir, je mourrois plutôt dans l'indigence

Que de devenir riche aux dépens d'un ami.

Monsieur, ne soyez point indulgent à demi :

Non content d'approuver qu'il conserve Mélite ,

De deux parfaits époux couronnez le mérite.

Je n'exige de vous d'autre condition

Que de leur assurer votre succession.

ARISTE, *en l'embrassant.*

Ami trop généreux!

LISIMON.

Ce procédé m'enchanté.

GÉRONTE.

La déclaration est nouvelle et touchante.

Ma nièce, mon neveu, je voulois vous punir ;
 Mais tout parle pour vous, je n'y puis plus tenir :
 Vous aurez tout mon bien, en dépit de moi-même.

MÉLITE.

Puisque Ariste est heureux, mon bonheur est extrême.

GÉRONTE.

Mon frère, allons dresser et signer deux contrats.

ARISTE, à *Céliante*.

Nous en signerons trois. N'y consentez-vous pas ?

MÉLITE, à *Céliante*.

Vous résistez en vain : Damon a su vous plaire ;
 Donnez-lui votre main.

ARISTE.

Vous ne pouvez mieux faire.

Il vous cache son rang ; mais je suis caution
 Qu'il est homme d'honneur et de condition.

CÉLIANTE.

Je vous crois : mais enfin...

FINETTE, à *Céliante*.

Allons, un bon caprice.

DAMON.

Je vois que, malgré vous, vous me rendez justice.

CÉLIANTE.

Oui, monstre, il est écrit que je t'épouserai :
 Mon penchant m'y contraint ; mais je m'en vengerai.

FINETTE.

Belle conclusion!

DAMON.

Pestez, sans vous contraindre.

Vous m'aimez, je vous aime, et je n'ai rien à craindre.

ARISTE, à *Mélite*.

Pour vous mettre, *Mélite*, au comble de vos vœux,
En face du public resserrons nos doux nœuds;
Et prouvons aux railleurs que, malgré leurs outrages,
La solide vertu fait d'heureux mariages.

FIN DU PHILOSOPHE MARIÉ.



LE GLORIEUX,
COMÉDIE EN CINQ ACTES,

Représentée pour la première fois le 18 janvier
1732.

PERSONNAGES

LE COMTE DE MONTMORANT, son oncle.
MADAME DE MONTMORANT, sa femme.
LE COMTE DE MONTMORANT, son oncle.
LE COMTE DE MONTMORANT, son oncle.
LE COMTE DE MONTMORANT, son oncle.
LE COMTE DE MONTMORANT, son oncle.
LE COMTE DE MONTMORANT, son oncle.
LE COMTE DE MONTMORANT, son oncle.
LE COMTE DE MONTMORANT, son oncle.
LE COMTE DE MONTMORANT, son oncle.
LE COMTE DE MONTMORANT, son oncle.
LE COMTE DE MONTMORANT, son oncle.

La suite est dans le tome II de ce roman.

LE GLORIEUX,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LE ROI.

Le Roi se tient sur un trône, regardant
à droite et à gauche, avec une expression
de douleur et de colère. Il se lève et
s'approche d'un buste qui se trouve à droite.

SCÈNE II.

LE ROI, LE DUC.

Le Duc entre par la gauche, et se dirige
vers le Roi. Le Roi se lève et se tourne
vers lui. Le Duc salue le Roi et lui
présente un parchemin.

LE ROI. — (Lisant.)

Mérite de ma part un long remerciement,
 Mais pour m'en acquitter je manque d'éloquence :
 Vous vous contenterez de cette révérence.
 Je vous ai fait attendre.

PASQUIN.

A vous parler sans fard ,
 Ma reine, au rendez-vous vous venez un peu tard.

LISETTE.

J'aurois voulu pouvoir un peu plus tôt m'y rendre.

PASQUIN.

Autrefois j'étois vif, et j'enrageois d'attendre ;
 Rien ne pouvoit calmer mes desirs excités :
 Mais l'âge a mis un frein à mes vivacités.

LISETTE.

Si bien que vous voilà devenu raisonnable ?

PASQUIN.

Et j'en suis bien honteux.

LISETTE.

Honteux d'être estimable ?

PASQUIN.

Oui, de l'être avec vous ; et je lis dans vos yeux
 Qu'avec moins de raison je vous plairois bien mieux.

LISETTE.

A moi ? Je vous fuirois, si vous étiez moins sage.

PASQUIN.

Me voilà donc au fait, et j'entends ce langage.
 Vous me trouvez trop vieux pour être un favori ;
 Et de moi vous ferez un honnête mari.
 Je me sens pour ce titre un fonds de patience ,
 Dont vous pourrez bientôt faire l'expérience.

LISETTE.

Vous vous trompez bien fort; car je ne veux, de vous,
Ni faire mon amant, ni faire mon époux.

PASQUIN.

Que me voulez-vous donc? Quel sujet nous assemble?

LISETTE.

Je veux que nous tenions ici conseil ensemble.

PASQUIN.

Sur quoi?

LISETTE.

Sur votre maître et ma maîtresse.

PASQUIN.

Eh bien?

LISETTE.

Traitons cette matière, et ne nous cachons rien.
Tous deux à les servir étant d'intelligence,
Nous leur pourrons tous deux être utiles, je pense.

PASQUIN.

Votre idée est très juste; elle me plaît.

LISETTE.

Tant mieux.

Le comte votre maître est froid et sérieux;
Et depuis trois grands mois qu'avec nous il demeure,
Je n'ai pas encor pu lui parler un quart d'heure.
Quel est son caractère? Entre nous, j'entrevois
Que ma maîtresse l'aime; et cependant je crois
Qu'il ne doit pas long-temps compter sur sa tendresse;
Car avec de l'esprit, du sens, de la sagesse,
Des graces, des attraits, elle n'a pas le don
D'aimer avec constance. Avant qu'aimer, dit-on,

Il faut connoître à fond ; car l'Amour est bien traître.
 Pour Isabelle, elle aime avant que de connoître ;
 Mais son penchant ne peut l'aveugler tellement,
 Qu'il dérobe à ses yeux les défauts d'un amant.
 Les cherchant avec soin , et les trouvant sans peine,
 Après quelques efforts sa victoire est certaine ;
 Honteuse de son choix, elle reprend son cœur,
 Et l'on voit à ses feux succéder la froideur :
 Sur le point d'épouser elle rompt sans mystère.

PASQUIN.

Voilà, sur ma parole, un plaisant caractère.
 Un cœur tendre et volage, un esprit vif, ardent
 Jusqu'à l'étourderie, et toutefois prudent ;
 Coquette au par-dessus.

LISETTE.

Non ; point capricieuse,
 Point coquette, et sur-tout point artificieuse.
 Elle aime tendrement, et de très bonne foi ;
 Mais cela ne tient pas. Maintenant dites-moi
 Toutes les qualités du comte votre maître.
 C'est pour le mieux servir que je veux le connoître.
 Sans deviner pourquoi, j'ai du penchant pour lui ;
 Et vous l'éprouverez même dès aujourd'hui.
 S'il a quelques défauts, empêchons ma maîtresse
 De s'en apercevoir, et fixons sa tendresse :
 Mais découvrez-les-moi, pour me mettre en état
 De faire que l'hymen prévienne cet éclat.

PASQUIN.

Instruit de vos desseins, je parlerai sans craindre,
 Et de la tête aux pieds je vais vous le dépeindre.

Ses bonnes qualités seront mon premier point ;
 Ses défauts, mon second. Je ne vous cache point
 Que je serai très court sur le premier chapitre ;
 Très long sur le dernier. Premièrement, son titre
 De comte de Tuffière est un titre réel :
 Et son air de grandeur est un air naturel,
 Il est certainement d'une haute naissance.

LISETTE.

C'est l'effet du hasard. Passons.

PASQUIN.

Toute la France
 Convient de sa valeur, et, brave confirmé,
 Parmi les geus de guerre il est très estimé.
 Il fera son chemin, à ce que l'on assure.
 Il est homme d'honneur : on vante sa droiture.
 Quoique vif, pétulant, il a le cœur très bon.
 Voilà mon premier point.

LISETTE.

Passons vite au second.

SCÈNE III.

LISETTE, PASQUIN, LAFLEUR.

PASQUIN.

Ah ! te voilà, Lafleur ? Que fait monsieur le comte ?

LAFLEUR.

Il joue ; et, qui plus est, il y fait bien son compte ;
 Car il va mettre à sec un franc provincial,
 Au moins aussi nigaud qu'il me paroît brutal.

Notre maître, tandis qu'il s'ennuie et se désole
 Embourse son argent, sans dire une parole

TASQUIN

Pourquoi viens-tu si tôt ?

LATITEK

Pour un dessin que j'ai

TASQUIN

Quel dessin ?

LATITEK

Je vous en fais demander mon congé

TASQUIN

A moi ?

LATITEK

Sans doute. Autant que je puis m'y commettre,
 Vous êtes factotum de monsieur notre maître.
 On n'ose lui parler sans le mouir en courtois.
 Il faut par conséquent que l'on s'adresse à vous.

TASQUIN

Tu me surprends. La fois je te croyais plus sage.
 Servir monsieur le comte est un grand avantage.
 Pourquoi dans le quartier de la rue de ce point

LATITEK

C'est que vous parlez trop, et qu'il ne parle point.

TASQUIN

Le fait est singulier, et la plainte est nouvelle.

LATITEK

Tel que vous me voyez, est chère demoiselle.
 Vous ne le croirez pas, on me prend pour un sot.
 Et mon maître, en trois mois, ne m'a pas dit un mot.

PASQUIN.

Que l'impératrice cela ?

CARLIN.

Comment donc, que m'impératrice ?
 Peut-il avec ses yeux en user de la sorte !
 Que je sois tout un jour dans son appartement,
 Il ne daignera pas me regarder seulement,
 Et s'en quitte pour lui la meilleure manière
 Qui voudrait qu'on parlât, et qu'il parlât sans cesse.
 On ne s'entrevoit point. Tous les jours tout à tout
 Elle nous chassait pour elle avant le point du jour.
 C'était un vrai plaisir.

LISETTE.

Tu veux donc qu'on te regarde ?

CARLIN.

Je ne hais point cela, pourvu que je réponde
 Répondre, c'est parler. Faut-il voir un Marquis,
 Avec moi-même le crâne on ne dit rien ni non
 Il ne dit par lui-même une pauvre syllabe
 Oh ! j'aimerais autant vivre avec un Arabe.
 Cela me fait réfléchir, cela me pousse à bout,
 Moi qui dis volontiers mon sentiment sur tout
 Le silence me tue, et — Vous rien ?

LISETTE.

Achève.

CARLIN, en pleurant.

Si je reste éternel, il faudra que je réponde.

LISETTE, à Pasquin.

Que j'aime sa franchise et sa modesté !

LAFLEUR.

Foi de garçon d'honneur, je dis la vérité.

PASQUIN.

Notre maître à ses gens fait garder le silence ;
 Mais ils sentent l'effet de sa magnificence :
 Bien nourris, bien vêtus, et payés largement.

LAFLEUR.

Et tout cela pour moi n'est point contentement.

LISETTE.

Enfin, il faut qu'il parle ; et c'est là sa folie.

LAFLEUR.

Autrement je succombe à la mélancolie.
 J'eus un maître autrefois que je regrette fort,
 Et que je ne sers plus, attendu qu'il est mort.
 Il ne me faisoit pas de fort gros avantages ;
 Il me nourrissoit mal, me payoit mal mes gages ;
 Jamais aucuns profits, et souvent en hiver
 Il me laissoit aller presque aussi nu qu'un ver :
 Mais je l'aimois. Pourquoi ? C'est qu'il me faisoit rire,
 Et que de mon côté je pouvois tout lui dire.
 Il m'appeloit son cher, son ami, son mignon ;
 Et nous vivions tous deux de pair à compagnon.
 Mais pour monsieur le comte, au diantre si je l'aime.
 Il est toujours gourmé, renfermé dans lui-même ;
 Toujours portant au vent, fier comme un Écossois.
 Je ne puis le souffrir, à vous parler françois :
 Et, dût-il m'enrichir, que le diable m'emporte
 Si je voulois servir un maître de la sorte.

PASQUIN.

Patience ; à ta face on s'accoutumera,

Et tu verras qu'un jour monsieur te parlera,
 Mais ne t'échappe point. Attends l'heure propice.
 Depuis dix ans au moins je suis à son service,
 Et n'ose lui parler que par occasion.

LISETTE, à Pasquin.

Ce pauvre garçon-là me fait compassion.
 Faites que l'on lui dise au moins quelques paroles.

LAFLEUR.

Tenez, j'aimerois mieux deux mots que deux pistoles.

PASQUIN.

J'y ferai de mon mieux.

LAFLEUR.

Enfin, point de milieu;

Il faut, ou qu'on me parle, ou qu'on me chasse. Adieu.
 Voilà mon dernier mot; c'est moi qui vous l'annonce;
 Et je parlerai, moi, si je n'ai pas réponse.

SCÈNE IV.

LISETTE, PASQUIN.

PASQUIN.

J'ai pitié, comme vous, de ce pauvre Lafleur.

LISETTE.

Le comte de Tuffière est donc un fier seigneur?

PASQUIN.

C'est là mon second point.

LISETTE.

Fort bien.

PASQUIN.

Sa politique

Est d'être toujours grave avec un domestique.
 S'il lui disoit un mot, il croiroit s'abaisser ;
 Et qu'un valet lui parle, il se fera chasser.
 Enfin, pour ébaucher en deux mots sa peinture,
 C'est l'homme le plus vain qu'ait produit la nature.
 Pour ses inférieurs plein d'un mépris choquant,
 Avec ses égaux même il prend l'air important :
 Si fier de ses aïeux, si fier de sa noblesse,
 Qu'il croit être ici-bas le seul de son espèce ;
 Persuadé d'ailleurs de son habileté,
 Et décidant sur tout avec autorité ;
 Se croyant en tout genre un mérite suprême ;
 Dédaignant tout le monde, et s'admirant lui-même ;
 En un mot, des mortels le plus impérieux,
 Et le plus suffisant, et le plus glorieux.

LISETTE.

Ah ! que nous allons rire !

PASQUIN.

Et de quoi donc ?

LISETTE.

Son faste ,

Sa fierté, ses hauteurs, sont un parfait contraste
 Avec les qualités de son humble rival,
 Qui n'oseroit parler, de peur de parler mal,
 Qui par timidité rougit comme une fille,
 Et qui, quoique fort riche, et de noble famille,
 Toujours rampant, craintif, et toujours concerté,
 Prodigue les excès de sa civilité,
 Pour les moindres valets rempli de déférences,
 Et ne parlant jamais que par ses révérences.

PASQUIN.

Oui, ma foi, le contraste est tout des plus parfaits :
Et nous en pourrons voir d'assez plaisants effets.
Ce doucereux rival, c'est Philinte, sans doute?
Mon maître d'un regard doit le mettre en déroute.

LISETTE.

Mais ce comte si fier est donc bien riche aussi?
Du moins il le paroît.

PASQUIN.

Riche? Non, Dieu merci;
Car c'est là quelquefois ce qui rabat sa gloire; —
Et tout son revenu, si j'ai bonne mémoire,
Vient de sa pension, et de son régiment :
Mais il sait tous les jeux, et joue heureusement ;
C'est par là qu'il soutient un train si magnifique.

LISETTE.

Et faites-vous fortune?

PASQUIN.

Oui, par ma politique.
Avec moi quelquefois il prend des libertés.
Je le boude, il sourit. Mes dépits concertés,
Un air froid et rêveur, quelques brusques paroles,
L'amènent où je veux. Par quatre ou cinq pistoles
Il cherche à m'apaiser, à me calmer l'esprit;
Et comme j'ai bon cœur, son argent m'attendrit.

LISETTE.

Vous m'avez mise au fait, et je vais vous instruire.
Le comte va bientôt lui-même se détruire
Dans l'esprit d'Isabelle; oui, soyez-en certain,
S'il ne lui cache pas son naturel hautain.

Elle est d'humeur liante, affable, sociable :
 L'orgueil est à ses yeux un vice insupportable ;
 Et malgré les grands biens qui lui sont assurés,
 Son air et ses discours sont simples, mesurés,
 Honnêtes, prévenants, et pleins de modestie.

PASQUIN.

Si bien qu'avec mon maître elle est mal assortie ?

LISETTE.

Il aura son congé, s'il ne se contraint point.
 Donnez-lui cet avis.

PASQUIN.

Il est haut à tel point...

LISETTE.

J'entends du bruit. Je crois que c'est notre vieux maître
 Ne me laissez pas seule avec lui.

PASQUIN.

Ce vieux reître

Est-il si dangereux ?

LISETTE.

A cinquante-cinq ans,

Il est plus libertin que tous nos jeunes gens ;
 Et ce qui me surprend, c'est que son fils Valère
 A toute la sagesse et la vertu d'un père.

SCÈNE V.

LISIMON, LISETTE, PASQUIN.

LISIMON, *courant à Lisette.*

Bonjour, ma chère enfant; embrasse-moi bien fort.
Comment donc, tu me fuis?

LISETTE.

Réservez ce transport

Pour madame.

LISIMON.

Eh! fi donc! Tu te moques, je pense?
J'arrive de campagne; et, plein d'impatience
De te revoir, j'accours... Quel est ce garçon-là?
Tête à tête tous deux? Je n'aime point cela.
Je gage qu'avec lui tu n'étois pas si fière?

LISETTE.

Nous nous entretenions du comte de Tufière,
Son maître.

LISIMON.

Ce seigneur que l'on m'a proposé
Pour ma fille?

PASQUIN.

Oui, monsieur.

LISIMON.

Je suis très disposé,
Sur ce qu'on m'en écrit, à le choisir pour gendre.
On me le vante fort; et l'on me fait entendre
Qu'il est homme d'honneur, de grande qualité.
Mais est-il vif, alerte, étourdi, bien planté,

Bon vivant ? car je veux tout cela pour ma fille.

PASQUIN.

Vous faites son portrait, et c'est par là qu'il brille.

LISIMON.

Bon. Aime-t-il la table, et boit-il largement ?

PASQUIN.

Diable ! il est le plus fort de tout le régiment.

Il a fait son chef-d'œuvre en Allemagne, en Suisse.

LISIMON.

Voilà mon homme. Il faut que l'autre déguerpisse.

LISETTE.

Qui ? Philinte ?

LISIMON.

Lui-même. Il me cajole en vain.

C'est un homme qui met le tiers d'eau dans son vin.

Ce fade personnage en ses façons discrètes

Me donne la colique à force de courbettes.

Mon gendre buveur d'eau ! Fût-il prince, morblen !

Je le refuserois. Nous allons voir beau jeu ;

Car ma femme, dit-on, le destine à ma fille.

Sait-elle que je suis le chef de ma famille,

Le monarque absolu d'elle et de mes enfants ?

Que j'en veux disposer ? Mais est-elle céans ?

LISETTE.

Oui, monsieur.

LISIMON.

Tu diras à ma chère compagne

Qu'il faut que dès ce soir elle aille à la campagne.

LISETTE.

Et pourquoi donc ?

LISIMON.

Pourquoi? C'est que je suis ici.

Belle demande!

LISETTE.

Mais...

LISIMON.

Dans cette maison-ci

Nous sommes à l'étroit, et trop près l'un de l'autre,
Et l'on travaille à force à rebâtir la nôtre.

Mon hôtel sera vaste, et je prendrai grand soin

Que nos appartements se regardent de loin,

Afin qu'un même toit elle et moi nous assemble

Sans nous apercevoir que nous logions ensemble.

LISETTE.

Je vais voir si madame est visible.

LISIMON.

Non, non;

J'ai deux mots à te dire. Et toi, sors, mon garçon.

Va-t'en chercher ton maître en toute diligence.

Il faut qu'incessamment nous fassions connoissance

LISETTE.

Son maître va rentrer.

PASQUIN.

Et je l'attends ici.

LISIMON.

Va l'attendre dehors, décampe.

SCÈNE VI.

LISIMON, LISETTE.

LISIMON.

Dieu merci,
 Nous sommes tête à tête ; et ma vive tendresse...
 Où vas-tu donc ?

LISETTE.

Je vais rejoindre ma maîtresse :
 Elle m'appelle.

LISIMON.

Non.

LISETTE.

Ne l'entendez-vous pas ?

LISIMON.

Moi ? Point.

LISETTE.

Moi, je l'entends ; et j'y cours de ce pas.

LISIMON.

Qu'elle attende.

LISETTE.

Monsieur, voulez-vous qu'on me gronde ?

LISIMON.

Qui l'oseroit céans ? Je veux que tout le monde
 T'y regarde en maîtresse, et me respecte en toi ;
 Que femme, enfants, valets, tout t'obéisse.

L I S E T T E.

A moi,

Monsieur? Y pensez-vous?

L I S I M O N.

Où, ma petite reine;
De mon cœur, de mes biens, je te rends souveraine.

— L I S E T T E.

Ce langage est obscur, et je ne l'entends pas.

L I S I M O N.

Je m'en vais m'expliquer. Charmé de tes appas,
J'ai conçu le dessein de faire ta fortune.
Pour nous débarrasser d'une foule importune,
Je te veux à l'écart loger superbement.
Les soirs, j'irai chez toi souper secrètement.
Je ferai tous les frais d'un nombreux domestique,
D'un équipage leste autant que magnifique :
Habits, ajustements, rien ne te manquera;
Et sur tous tes desirs mon cœur te prévientra.
M'entends-tu maintenant?

L I S E T T E.

Oui, monsieur, à merveille.

L I S I M O N.

Et ce discours, je crois, te chatouille l'oreille?
Que réponds-tu, ma chère, à ces conditions?

L I S E T T E.

Je ne puis accepter vos propositions,
Monsieur, sans consulter une très bonne dame
Que j'honore.

L I S I M O N.

Et qui donc?

LISETTE.

Madame votre femme.

LISIMON.

Comment diable, ma femme !

LISETTE.

Oui, monsieur, s'il vous plaît :

A ce qui me regarde elle prend intérêt ;
Et je ne doute point qu'elle ne soit ravie
De me voir embrasser ce doux genre de vie.

LISIMON.

Te moques-tu ?

LISETTE.

Je vais aussi prendre l'avis
De ma maîtresse, et puis de monsieur votre fils.
Tous trois, édifiés, à ce que j'imagine,
Du soin que vous prenez d'une pauvre orpheline,
Seront touchés de voir que, lui prêtant la main,
Vous la mettiez vous-même en un si beau chemin,
Et qu'à votre âge enfin votre charité brille
Jusqu'à les ruiner pour placer une fille.

LISIMON.

Tu le prends sur ce ton ?

LISETTE.

Oui, monsieur, je l'y prends

Apprenez, je vous prie, à connoître vos gens :
Un cœur tel que le mien méprise les richesses,
Quand il faut les gagner par de telles bassesses.

LISIMON.

Oh ! puisque mon amour, mes offres, mes discours,
Ne peuvent rien sur toi, je prétends.

LISETTE, *s'enfuyant.*

Au secours!

LISIMON.

Quoi, friponne! me faire une telle incartade!

SCÈNE VII.

LISIMON, VALÈRE, LISETTE.

VALÈRE, *accourant.*

Mon père, qu'avez-vous?

LISIMON.

Rien.

VALÈRE.

Êtes-vous malade?

LISIMON.

Non; je me porte bien. Que voulez-vous?

VALÈRE.

Qui? moi?

On crioit au secours; et, plein d'un juste effroi,
Je suis vite accouru.

LISIMON.

C'est prendre trop de peine.

Lisette me suffit.

VALÈRE.

Mais...

LISIMON.

Votre aspect me gêne.

Sortez.

VALÈRE.

Moi, vous quitter en ce pressant besoin!

Je n'ai garde, à coup sûr. Lisette, j'aurai soin
De monsieur ; sortez vite ; allez dire à ma mère
Qu'elle vienne au plus tôt.

LISIMON.

Eh ! je n'en ai que faire,
Bourreau !

LISETTE.

J'y vais.

LISIMON.

(à Valère.)

Demeure. Et toi, sors à l'instant.

VALÈRE.

S'il ne tient qu'à cela pour vous rendre content,
Lisette restera : mais aussi je vous jure
De ne vous point quitter dans cette conjoncture.
Vous voilà trop ému. Vos yeux sont tout en feu.
Je crains quelque accident. Asseyez-vous un peu.
Vous êtes, je le vois, fatigué du voyage.
Il faut vous ménager un peu plus à votre âge
Enverrai-je chercher le médecin ?

LISIMON.

Tais-toi.

(en sortant.)

Traître, tu le paieras.

SCÈNE VIII.

VALÈRE, LISETTE.

LISETTE.

Vous voyez.

VALÈRE.

Oui, je voi

A quel indigne excès vent se porter mon père.
 Quel exemple pour moi ! quel chagrin pour ma mère !
 Je ne m'étonne plus si sa foible santé
 L'oblige à renoncer à la société,
 Et si, toujours livrée à sa mélancolie,
 Dans son appartement elle passe sa vie.

LISETTE.

Je veux sortir d'ici.

VALÈRE.

Non, non, ne craignez rien.

De mon père, après tout, nous vous défendrons bien.

LISETTE.

Je le sais; mais enfin je veux sortir, vous dis-je.

VALÈRE.

Songez-vous à quel point votre discours m'afflige ?

Oui, si vous nous quittez, je mourrai de douleur.

Vous savez mon dessein.

LISETTE.

Il ferait mon bonheur

S'il pouvoit s'accomplir; mais il est impossible.

Je sens de vous à moi la distance terrible.

Un mariage en forme est ce que je prétends.
 Vous me le promettez; mais en vain je l'attends.
 Chaque jour, chaque instant détruit mon espérance.
 Vos parents sont puissants; une fortune immense
 Doit vous faire aspirer aux plus nobles partis :
 Jugez si vous et moi nous sommes assortis.

VALÈRE.

L'amour assortit tout, et mon ame ravie
 Trouve en vous ce qui fait le bonheur de la vie.

LISETTE.

Songez que je n'ai rien, et ne sais d'où je sors.

VALÈRE.

Esprit, graces, beauté, ce sont là vos trésors,
 Vos titres, vos parents.

LISETTE.

Vous flattez-vous, Valère,
 De faire à notre bymen consentir votre père?

VALÈRE.

Nous nous passerons bien de son consentement.

LISETTE.

Oui, vous; mais non pas moi.

VALÈRE.

Je puis secrètement...

LISETTE.

Non, non, ne croyez pas qu'un vain espoir m'endorme.
 Je vous l'ai dit, je veux un mariage en forme;
 Et me garderai bien de courir le hasard...

VALÈRE.

Vous n'avez rien à craindre; et... Que veut ce vieillard?

L I S E T T E.

Tout pauvre qu'il paroît , sa sagesse est profonde,
 Et c'est le seul ami qui me reste en ce monde.
 Depuis près de deux ans, cet ami vertueux,
 Sensible à mes besoins, empressé, généreux,
 Fait de me secourir sa principale affaire :
 Je trouve en sa personne un guide salutaire.
 Laissez-nous un moment, s'il vous plait.

V A L È R E.

De bon cœur.

Mais revenez bientôt me joindre chez ma sœur.

SCÈNE IX.

L Y C A N D R E , L I S E T T E.

L Y C A N D R E.

Enfin je vous revois : cette rencontre heureuse
 Me comble de plaisir.

L I S E T T E.

Moi, je suis bien honteuse
 Que vous me retrouviez dans l'état où je suis.

L Y C A N D R E.

Que faites-vous ici ?

L I S E T T E.

Je fais ce que je puis
 Pour me le cacher ; mais....

L Y C A N D R E.

Quoi ?

L I S E T T E.

J'y suis en service.

L Y C A N D R E.

Juste ciel! Et c'est donc pour ce vil exercice
Que sans m'en avertir vous sortez du couvent?

L I S E T T E.

Autrefois pour me voir vous y veniez souvent;
Mais depuis quelque temps vous m'avez négligée.
De plus, ma mère est morte. Inquiète, affligée,
N'entendant rien de vous, sans espoir, sans appui,
Quelle ressource avois-je en ce cruel ennui?
La fille de céans, à présent ma maîtresse,
Mon amie au couvent, sensible à ma tristesse,
Sur le point de sortir, m'offrit obligeamment
De me prendre auprès d'elle. Elle me fit serment
Que je serois plutôt compagne que suivante :
Je ne pus résister à son offre pressante.
Ce ne fut pas pourtant sans verser bien des pleurs ;
Mais mon sort le voulut : et voilà mes malheurs.

L Y C A N D R E.

O fortune cruelle! Et vous tient-on parole
Par de justes égards?

L I S E T T E.

Oui.

L Y C A N D R E.

Cela me console

D'un si triste incident, que j'aurois prévenu,
Si mes infirmités ne m'eussent retenu,
Pendant près de six mois, dans la retraite obscure
Où je mène moi-même une vie assez dure.

Si bien que vous voilà plus heureuse aujourd'hui?

L I S E T T E.

Autant qu'on le peut être au service d'autrui.

L Y C A N D R E.

Hélas!

L I S E T T E.

Vous soupirez! Dans ma triste aventure
Je ne sais quel espoir me soutient, me rassure :
Mais je n'ai rien perdu de ma vivacité.

L Y C A N D R E.

Votre espoir est fondé. Le moment souhaité
Peut arriver bientôt. La fortune se lasse
De vous persécuter. Mais dites-moi, de grace,
A qui parliez-vous là, quand je suis survenu?

L I S E T T E.

Au fils de la maison. S'il vous étoit connu,
Vous l'estimeriez fort.

L Y C A N D R E.

Il a donc votre estime?

Vous rougissez!

L I S E T T E.

Qui? moi? Me feriez-vous un crime
De lui rendre justice?

L Y C A N D R E.

Il est jeune, bien fait,
Riche; il vous voit souvent?

L I S E T T E.

Oui, souvent, en effet.

L Y C A N D R E.

Vous êtes jeune, aimable, et sans expérience;

Voilà bien des écueils!

L I S E T T E.

Soyez en assurance.

Mon cœur est au-dessus de ma condition.

J'ai des principes sûrs contre l'occasion.

L Y C A N D R E.

J'y compte. Mais enfin que vous dit ce jeune homme?

L I S E T T E.

Il se nomme Valère.

L Y C A N D R E.

Eh! mon Dieu! qu'il se nomme

Ou Valère, ou Cléon, que m'importe? Il s'agit

De m'informer à fond des choses qu'il vous dit.

L I S E T T E.

Qu'il m'aime.

L Y C A N D R E.

Est-ce là tout?

L I S E T T E.

Oui.

L Y C A N D R E.

C'est tout?

L I S E T T E.

Oui, vous dis-je.

L Y C A N D R E.

Vous me trompez.

L I S E T T E.

Eh! mais... Ce reproche m'afflige.

Eh bien donc, ce jeune homme, à ne rien déguiser,

Si j'y veux consentir, m'offre de m'épouser

En secret.

LYCANDRE.

En secret? Il cherche à vous surprendre.

LISETTE.

Non; je réponds de lui. Mais, bien loin de me rendre
 En acceptant son cœur, je refuse sa main,
 A moins que ses parents n'approuvent son dessein.
 Ils le rejeteront, je n'en suis que trop sûre;
 Et pour fuir un éclat, monsieur, je vous conjure
 De me tirer d'ici dès demain, dès ce soir,
 Pour que Valère et moi nous cessions de nous voir.

LYCANDRE.

D'un sort moins rigoureux ô fille vraiment digne!
 Ce que vous exigez est une preuve insigne
 Et de votre prudence et de votre vertu.
 Il faut vous révéler ce que je vous ai tu.
 Vous pouvez aspirer à la main de Valère,
 Et même l'épouser de l'aveu de son père.

LISETTE.

Moi, monsieur?

LYCANDRE.

Je dis plus; ils se tiendront heureux,
 Dès qu'ils vous connoîtront, de former ces beaux nœuds
 Et, respectant en vous une haute naissance,
 Ils brigueront l'honneur d'une telle alliance.

LISETTE.

Vous vous moquez de moi. Pourquoi, jusqu'à sa mort,
 Ma mère a-t-elle eu soin de me cacher mon sort?
 Mon père est-il vivant?

LYCANDRE.

Il respire, il vous aime,

Et viendra de ce lieu vous retirer lui-même.

LISETTE.

Et pourquoi si long-temps m'abandonner ainsi?

LYCANDRE.

Vous saurez ses raisons. Mais demeurez ici
Jusqu'à ce qu'il se montre, et gardez le silence:
C'est un point capital.

LISETTE.

Moi, d'illustre naissance!

Ah! je ne vous crois point, si vous n'éclaircissez
Tout ce mystère à fond.

LYCANDRE.

Non: j'en ai dit assez.

Pour savoir tout le reste, attendez votre père.
Adieu. Mais dites-moi, le comte de Tufière
Demeure-t-il céans?

LISETTE.

Oui, depuis quelques mois.

LYCANDRE.

Il faut que je lui parle.

LISETTE.

Ah! monsieur, je prévois
Qu'il vous recevra mal en ce triste équipage;
Car on me l'a dépeint d'un orgueil si sauvage...

LYCANDRE.

Je saurai l'abaisser.

LISETTE.

Il vous insultera.

LYCANDRE.

J'imagine un moyen qui le corrigera.

Jusqu'au revoir. Songez qu'une naissance illustre
Des sentiments du cœur reçoit son plus beau lustre :
Pour les faire éclater il est de sûrs moyens ;
Et si le sort cruel vous a ravi vos biens,
D'un plus rare trésor enviant le partage,
Soyez riche en vertus : c'est là votre apanage.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LISETTE.

Dois-je me réjouir? dois-je m'inquiéter?
Ce que m'a dit Lycandre est bien prompt à flatter
Mon petit amour-propre; et pourtant plus j'y pense,
Et moins à son discours je trouve d'apparence.
Le bon-homme, à coup sûr, s'est diverti de moi.
Mais non, il m'aime trop pour me railler. Je croi
Démêler sa finesse : il veut me rendre fière,
Afin que je me croie au-dessus de Valère;
Et le vieillard adroit, usant de ce détour,
Arme la vanité pour combattre l'amour.
Oui, oui, tout bien pesé, m'en voilà convaincue.
De toutes mes grandeurs je suis bientôt déchue :
Je redeviens Lisette; et le sort conjuré..
Pauvre Lisette! Hélas! ton règne a peu duré.
Je me suis endormie, et j'ai fait un beau songe,
Mais dans mon triste état le réveil me replonge.

SCÈNE II.

VALÈRE, LISETTE.

VALÈRE.

J'avois beau vous attendre. Eh quoi ! seule à l'écart !
Qu'y faites-vous ?

LISETTE.

Je rêve.

VALÈRE.

Il faut que ce vieillard

Qui vous est venu voir vous ait dit quelque chose
D'affligeant.

LISETTE.

Au contraire.

VALÈRE.

Et quelle est donc la cause

De votre rêverie ?

LISETTE.

Un fait qui sûrement

Devroit me réjouir ; et c'est précisément
Ce qui m'afflige.

VALÈRE.

Oh, oh ! le trait, sur ma parole,

Est des plus surprenants.

LISETTE.

Vous m'allez croire folle,

Sur ce que je vous dis ; et cependant ce trait
D'un excès de sagesse est peut-être l'effet.

VALÈRE.

Je ne vous comprends point. Expliquez ce mystère.

LISETTE.

Cela m'est défendu ; mais je ne puis me taire,
Et quoique l'on m'ordonne un silence discret,
Je sens bien que pour vous je n'ai point de secret.
Je soutiens avec peine un fardeau qui me lasse.

VALÈRE.

A la tentation succombez donc, de grace.

LISETTE.

C'est le meilleur moyen de m'en guérir, je croi :
Mais si je vais parler, vous vous rirez de moi.

VALÈRE.

Quoi ! vous pouvez...

LISETTE.

Jurez que, quoi que je vous dise,
Vous n'en raillerez point.

VALÈRE.

J'en jure.

LISETTE.

Ma franchise,
Ou, si vous le voulez, mon indiscretion,
Exige de ma part cette précaution.
Au surplus, vous pourrez m'éclaircir sur un doute
Qui me tourmente fort. Or écoutez.

VALÈRE.

J'écoute.

LISETTE.

Ce bon-homme m'a dit. . Vous allez vous moquer?

VALÈRE.

Eh non ! vous dis-je, non.

LISETTE.

Avant de m'expliquer,
Valère, permettez que je vous interroge.
Répondez franchement, et sur-tout point d'éloge.

VALÈRE.

Voyons.

LISETTE.

Me trouvez-vous l'air de condition
Que donne la naissance et l'éducation ?
Et croyez-vous mes traits, mes façons, mon langage,
Propres à soutenir un noble personnage ?

VALÈRE.

Un amant sur ce point est un juge suspect :
Mais vous m'avez d'abord inspiré le respect,
La vénération. Qui les a pu produire ?
Votre rang ? votre bien ? Plût au ciel ! Je soupire
Lorsque je vois l'état où vous réduit le sort :
Mais pour vous abaisser il fait un vain effort ;
Et de quelques parents que vous soyez issue,
Chacun remarque en vous, à la première vue,
Certain air de grandeur qui frappe, qui saisit ;
Et ce que je vous dis, tout le monde le dit.

LISETTE.

Ce discours est flatteur ; mais est-il bien sincère ?

VALÈRE.

Oui, foi de galant homme.

LISETTE.

Apprenez donc, Valère,

Ce qu'on vient de me dire, et ce qui m'est bien doux,
Parceque son effet rejailhra sur vous.

Par de fortes raisons qu'on doit bientôt m'apprendre,
On m'a caché mon rang. J'ai l'honneur de descendre
D'une famille illustre et de condition,
Si l'on n'a point voulu me faire illusion.

VALÈRE.

Non, on vous a dit vrai, c'est moi qui vous l'assure;
Et j'en ferai serment.

LISSETTE, *en riant.*

Fort bien.

VALÈRE.

Je vous conjure,

Charmante Lis... O ciel! je ne sais plus comment
Vous nommer; mais enfin je vous prie instamment,
Si vous m'aimez encor, d'être persuadée
Qu'on vous donne de vous une très juste idée,
Et souffrez que l'amour, jaloux de votre droit,
Vous rende le premier l'hommage qu'on vous doit.

(*Il se met à genoux.*)

LISSETTE.

Valère, levez-vous; vous me rendez confuse.

VALÈRE.

Quoi! vous, servir ma sœur! Ah! déjà je m'accuse
D'avoir été trop lent à la désabuser;
A vous manquer d'égards je pourrois l'exposer.
Mon père m'inquiète, et je sais que ma mère
Quelquefois avec vous prend un ton trop sévère.
Je vais donc avertir ma famille, et je crains...

L I S E T T E.

Ah ! voilà mon secret en de fort bonnes mains !
 On me défend sur-tout de me faire connoître.
 Si vous dites un mot à qui que ce puisse être,
 Bien loin de me servir...

V A L È R E.

Eh bien ! je me tairai.
 Je suis dans une joie... Oh ! je me contraindrai,
 Ne craignez rien.

L I S E T T E.

Paix donc, j'aperçois Isabelle.

SCÈNE III.

I S A B E L L E , V A L È R E , L I S E T T E.

V A L È R E , *courant au-devant d'elle.*

Ma sœur, que je vous dise une grande nouvelle.

L I S E T T E , *le retenant.*

Eh bien ! ne voilà pas mon étourdi ?

V A L È R E.

Mon cœur

Ne peut se contenir. Je sors. Adieu, ma sœur.

I S A B E L L E.

Adieu ! vous moquez-vous ? Dites-moi donc, mon frère,
 Cette grande nouvelle.

V A L È R E.

Oh ! ce n'est rien.

I S A B E L L E.

Valère,

Quoi ! vous me plaisantez ?

VALÈRE.

Non, non, quand vous saurez.

LISETTE, *bas, à Valère.*

Allez-vous-en.

VALÈRE *sort et revient.*

Ma sœur, lorsque vous parlerez

A Lisette...

ISABELLE.

Eh bien donc ?

VALÈRE.

Ayez toujours pour elle

Le respect...

ISABELLE.

Le respect ?

VALÈRE.

Oui ; car mademoiselle,

Je veux dire Lisette, a certainement lieu

De prétendre de vous, et de nous tous... Adieu.

(*Il sort brusquement.*)

SCÈNE IV.

ISABELLE, LISETTE.

ISABELLE.

Je ne sais que penser d'un discours aussi vague.

Qu'en dites-vous ? Je crois que mon frère extravague.

LISETTE.

Quelque chose à peu près.

ISABELLE.

Moi, pour vous du respect !

C'est aller un peu loin. Ce discours m'est suspect.

Oh çà, conviendrez-vous de ce que j'imagine ?

LISETTE.

Quoi ?

ISABELLE.

Mon frère vous aime. Oh ! oui, oui, je devine ;
 Votre air embarrassé confirme mon soupçon.

LISETTE.

Et quand il m'aimerait, seroit-ce un crime ?

ISABELLE.

Non :

Mais....

LISETTE.

Si je l'en veux croire, il me trouve jolie ;
 Mais, bon ! je n'en crois rien.

ISABELLE.

Pourquoi ?

LISETTE.

Pure saillie

De jeune homme, qui sait prodiguer les douceurs,
 Et qui sans rien aimer en veut à tous les cœurs.

ISABELLE.

Non, mon frère n'est point de ces conteurs volages
 Qui d'objet en objet vont offrir leurs hommages.
 Je connois sa droiture et sa sincérité ;
 Et s'il dit qu'il vous aime, il dit la vérité.

LISETTE, *vivement.*

Quoi ! sérieusement ?

ISABELLE.

Oui, la chose est certaine.

Je vois que ce discours ne vous fait point de peine.
Ah, ma bonne !

LISETTE.

Quoi donc ?

ISABELLE.

Je pénètre aisément.

LISETTE.

Quoi ? que pénétrez-vous ?

ISABELLE.

Mon frère est votre amant,
Et mon frère, à coup sûr, n'aime point une ingrate.
Vous avez le cœur haut et l'âme délicate.

LISETTE.

Voici le fait. Il dit que si je n'étois point
Ce que je suis...

ISABELLE.

Eh bien ?

LISETTE.

Il m'estime à tel point,
Qu'il feroit son bonheur de m'obtenir pour femme.

ISABELLE.

Ensuite ? Vous rêvez ! Je vous ouvre mon ame
En toute occasion, Lisette, imitez-moi.
Que lui répondez-vous ? Parlez de bonne foi.

LISETTE.

Eh ! mais je lui réponds.. Vous êtes curieuse
A l'excès.

ISABELLE.

Poursuivez.

LISETTE.

Que je serois heureuse

Si j'étois un parti qui lui pût convenir.

Voilà tout.

ISABELLE.

Je le crois. Mais je crains l'avenir :

Votre amour vous rendra malheureux l'un et l'autre.

LISETTE.

Vous avez votre idée, et nous avons la nôtre.

ISABELLE.

Comment donc ?

LISETTE.

Quelque jour j'éclaircirai ceci.

Sur votre frère enfin n'ayez aucun souci.

Ne vous alarmez point de ce que je hasarde,

Et venons maintenant à ce qui vous regarde.

ISABELLE.

Volontiers.

LISETTE.

De mon cœur vous connoissez l'état ;

Parlons un peu du vôtre. Inquiet, délicat,

Aux révolutions il est souvent en proie.

Comment se porte-il ?

ISABELLE.

Mal.

LISETTE.

J'en ai de la joie.

Il est donc bien épris ?

ISABELLE.

Oui, Lisette; si bien
Qu'il le sera toujours.

LISETTE.

Oh! ne jurons de rien.

ISABELLE.

J'en ferois bien serment.

LISETTE.

Le ciel vous en préserve!

ISABELLE.

Pourquoi donc?

LISETTE.

Votre esprit a toujours en réserve
Quelques si, quelques mais, qui, malgré votre ardeur,
Pénètrent tôt ou tard au fond de votre cœur.
Le comte est sûrement d'une aimable figure;
Son mérite y répond, ou du moins je l'augure :
Mais vous ne le voyez que depuis quelques mois,
Vous le connoissez peu. C'est pourquoi je prévois
Qu'avant qu'il soit huit jours, croyant le mieux connoître,
Quelque défaut en lui vous frappera peut-être.

ISABELLE.

Cela ne se peut pas; c'est un homme accompli.
De ses perfections mon cœur est si rempli,
Qu'il le met à couvert de ma délicatesse.
S'il a quelque défaut, c'est son peu de tendresse.
Il me voit rarement.

LISETTE.

C'est qu'il a du bon sens.

Qui se fait souhaiter se fait aimer long-temps.

Qui nous voit trop souvent voit bientôt qu'il nous lasse.

ISABELLE.

Vous l'excusez toujours; mais dites-moi, de grace,
Ne lui trouvez-vous point quelques défauts?

LISETTE.

Qui? moi?

Pas le moindre.

ISABELLE.

Tant mieux.

LISETTE.

Mais s'il en a, je croi

Qu'ils n'échapperont pas long-temps à votre vue;
Et c'est tant pis pour vous. Êtes-vous résolue
De ne prendre qu'un homme accompli de tout point?
Cet homme est le phénix; il ne se trouve point.
Si le comte à vos yeux est ce rare miracle,
Croyez-en votre cœur; que ce soit votre oracle:
Mettez l'esprit à part, suivez le sentiment.
S'il vous trompe, du moins c'est agréablement.
Il est bon quelquefois de s'aveugler soi-même,
Et bien souvent l'erreur est le bonheur suprême.

ISABELLE.

Me voilà résolue à suivre vos avis.

LISETTE.

Vous me remercierez de les avoir suivis.
Mais que va devenir notre pauvre Philinte?
Son mérite autrefois a porté quelque atteinte
A votre cœur.

ISABELLE.

Je sens qu'il m'ennuie à mourir.

Je l'estime beaucoup, et ne puis le souffrir.
 Le moyen d'y durer? Toutes ses conférences
 Consistent en regards, ou bien en révérences;
 Dès qu'il parle, il s'égare, il se perd; en un mot,
 Quoiqu'il ait de l'esprit, on le prend pour un sot.

L I S E T T E.

Le voici.

I S A B E L L E.

Que veut-il?

L I S E T T E.

A votre esprit critique
 Il vient fournir des traits pour son panégyrique.

SCÈNE V.

I S A B E L L E, P H I L I N T E, L I S E T T E.

P H I L I N T E, *du fond du théâtre, après plusieurs révérences.*

Madame.... je crains bien de vous importuner.

L I S E T T E, *à Isabelle.*

Cet homme a sûrement le don de deviner.

I S A B E L L E.

Un homme tel que vous...

P H I L I N T E, *redoublant ses révérences.*

Ah, madame!... De grace,

Si je suis importun, punissez mon audace.

I S A B E L L E, *lui faisant la révérence.*

Monsieur....

P H I L I N T E.

Et faites-moi l'honneur de me chasser.

ISABELLE.

De ma civilité vous devez mieux penser.

PHILINTE, *lui faisant la révérence.*

Madame, en vérité...

ISABELLE, *la lui rendant.*

J'ai pour votre personne

(à Lisette.)

L'estime et les égards... Aidez-moi donc, ma bonne.

LISETTE, *après avoir fait plusieurs révérences à Philinte,*
lui présente un siège.

Vous plaît-il vous asseoir?

PHILINTE, *vivement.*

Que me proposez-vous?

O ciel! devant madame il faut être à genoux.

LISETTE.

(à Isabelle.)

A vous permis, monsieur. Dites-lui quelque chose.

ISABELLE.

Je ne saurois.

LISETTE.

Fort bien ; l'entretien se dispose
A devenir brillant... Monsieur, je m'aperçoi
Que vous faites façon de parler devant moi.
Je me retire.PHILINTE, *la retenant.*

Non, il n'est pas nécessaire ;

Et je ne veux ici qu'admirer et me taire.

LISETTE, *à Philinte.*

Vous vous contentez donc de lui parler des yeux?

PHILINTE.

Je ne m'en lasse point.

LISETTE.

Parlez de votre mieux,
Rien ne vous interrompt.

ISABELLE, à *Lisette*.

Oh! je perds contenance.

LISETTE, *bas*, à *Isabelle*.

Eh bien! interrogez-le; il répondra, je pense.

ISABELLE, *bas*, à *Lisette*.

Vous même avisez-vous de quelque question.

LISETTE, *bas*, à *Isabelle*.

C'est à vous d'entamer la conversation.

ISABELLE, à *Philinte*, après avoir un peu rêvé.

Quel temps fait-il, monsieur?

LISETTE, à *part*.

Matière intéressante!

PHILINTE.

Madame... en vérité... la journée est charmante.

ISABELLE.

Monsieur, en vérité... j'en suis ravie.

LISETTE.

Et moi,
J'en suis aussi charmée, en vérité. Mais quoi!
La conversation est donc déjà finie?

Çà, pour la relever, employons mon génie.

(à *part*.)

Dit-on quelque nouvelle? Enfin il parlera.

ISABELLE.

N'avez-vous rien appris du nouvel opéra?

PHILINTE.

On en parle assez mal.

LISETTE, *à part.*

Cet homme est laconique.

ISABELLE, *à Philinte.*

Qu'y désapprouvez-vous? Les vers, ou la musique?

PHILINTE.

Je sais peu de musique, et fais de méchants vers:
Ainsi j'en pourrois bien juger tout de travers.
Et d'ailleurs j'avouerais qu'au plus mauvais ouvrage,
Bien souvent, malgré moi, je donne mon suffrage.
Un auteur, quel qu'il soit, me paroît mériter
Qu'aux efforts qu'il a faits on daigne se prêter.

LISETTE.

Mais on dit qu'aux auteurs la critique est utile.

PHILINTE.

La critique est aisée, et l'art est difficile.
C'est là ce qui produit ce peuple de censeurs,
Et ce qui rétrécit les talents des auteurs.

(*à Isabelle.*)

Mais vous êtes distraite, et paroissez en peine.

ISABELLE.

Je n'en puis plus.

PHILINTE.

Bon Dieu! qu'avez-vous?

ISABELLE.

La migraine.

PHILINTE, *s'en allant avec précipitation.*

Je m'enfuis.

ISABELLE, *le retenant.*

Non, restez.

PHILINTE.

Quel excès de faveur!

ISABELLE.

C'est moi qui vais m'enfuir. Je crains que ma douleur
Ne vous afflige trop. Je souffre le martyr.

PHILINTE.

J'en suis au désespoir. Je veux vous reconduire.

(Il met ses gants avec précipitation.)

Madame, vous plaît-il de me donner la main?

ISABELLE.

Je n'en ai pas la force. Adieu, jusqu'à demain.

PHILINTE.

A quelle heure, madame?

ISABELLE.

Ah! monsieur, à toute heure.

Mais ne me suivez point, de grace.

PHILINTE, *à Lisette.*

Je demeure

Pour vous dire deux mots.

LISETTE.

Monsieur... en vérité

J'ai la migraine aussi. Vous aurez la bonté
De ne pas prendre garde à mon impolitesse,
Et mon devoir m'appelle auprès de ma maîtresse.

(Philinte lui donne la main, et la reconduit.)

SCÈNE VI.

PHILINTE.

Cette migraine-là vient bien subitement !
 C'est moi qui l'ai donnée indubitablement.
 C'est ma timidité, que je ne saurois vaincre,
 Qui me rend ridicule. On vient de m'en convaincre.
 Que je suis malheureux ! Des jeunes courtisans
 Que n'ai-je le babil et les airs suffisants !
 Quiconque s'est formé sur de pareils modèles
 Est sûr de ne jamais rencontrer de cruelles.

SCÈNE VII.

PHILINTE; UN LAQUAIS, *mal vêtu.*

LE LAQUAIS.

Cette lettre, monsieur, s'adresse à vous, je croi.

PHILINTE *lit.*

Au comte de Tufière. Elle n'est pas pour moi ;
 Mais il demeure ici.

LE LAQUAIS.

Pardonnez, je vous prie.

PHILINTE, *lui faisant la révérence.**(à part.)*

Ah ! monsieur ! C'est à lui que l'on me sacrifie.
 Madame Lisimon n'y pourra consentir,
 Et je veux lui parler avant que de sortir.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

PASQUIN, LE LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Holà! quelqu'un des gens du comte de Tufière!

PASQUIN, *d'un ton arrogant.*

Que voulez-vous?

LE LAQUAIS.

Cet homme a la parole fière.

PASQUIN.

Parlez donc.

LE LAQUAIS.

Est-ce vous qui vous nommez Pasquin?

PASQUIN.

C'est moi-même en effet. Mais apprenez, faquin,
Que le mot de monsieur n'écorche point la bouche.

LE LAQUAIS.

Monsieur, je suis confus; ce reproche me touche.
J'ignorois qu'il fallût vous appeler monsieur;
Mais vous me l'apprenez, j'y souscris de bon cœur.PASQUIN, *d'un ton important.*

Trêve de compliment.

LE LAQUAIS.

Voudrez-vous bien remettre
Au comte, votre maître, un petit mot de lettre?

PASQUIN.

Donnez. De quelle part?

LE LAQUAIS.

Je me tais sur ce point.

Elle est d'un inconnu qui ne se nomme point.
Adieu, monsieur Pasquin. Quoique mon ignorance
Ait pour monsieur Pasquin manqué de déférence,
Il verra désormais, à mon air circonspect,
Que pour monsieur Pasquin je suis plein de respect.

SCÈNE IX.

PASQUIN.

Ce maroufle me raille, et même je soupçonne
Qu'il n'a pas tort. Au fond, les airs que je me donne
Frisent l'impertinent, le suffisant, le fat,
Et si, tout bien pesé, je ne suis qu'un pied plat.
Sans ce pauvre garçon j'allois me méconnoître,
Et me gonfler d'orgueil aussi bien que mon maître.
Je sens qu'un glorieux est un sot animal!
Mais j'entends du fracas. Ah! c'est l'original
De mes airs de grandeur, qui vient tête levée.
Mon éclat emprunté cesse à son arrivée.

SCÈNE X.

LE COMTE, PASQUIN, LAFLEUR, CINQ
AUTRES LAQUAIS.

LE COMTE *entre marchant à grands pas et la tête levée.*
Ses six laquais se rangent au fond du théâtre d'un air respectueux, Pasquin est un peu plus avancé.

l'impertinent !

PASQUIN, *lui présentant la lettre.*

Monsieur....

LE COMTE, *marchant toujours.*

Le fat !

PASQUIN.

Monsieur....

LE COMTE.

Tais-toi.

Un petit campagnard s'emporter devant moi !
Me manquer de respect pour quatre cents pistoles !

PASQUIN.

Il a tort.

LE COMTE.

Hem ? A qui s'adressent ces paroles ?

PASQUIN.

Au petit campagnard.

LE COMTE.

Soit. Mais d'un ton plus bas,
S'il vous plaît. Vos propos ne m'intéressent pas.
Tenez, serrez cela.

(Il lui donne une grosse bourse.)

PASQUIN.

Peste, qu'elle est dodue!

A ce charmant objet je me sens l'ame émue.

(Il ouvre la bourse , et en tire quelques pièces.)

LE COMTE, le surprenant.

Que fais-tu?

PASQUIN.

Je veux voir si cet or est de poids.

LE COMTE, lui reprenant la bourse.

Vous êtes curieux.

(Il fait plusieurs signes , et , à mesure qu'il les fait , ses laquais le servent. Deux approchent la table , deux autres un fauteuil ; le cinquième apporte une écritoire et des plumes , et le sixième du papier ; ensuite il se met à écrire.)

PASQUIN.

Monsieur, je puis, je crois,

Sans manquer au respect, vous donner cette lettre,
Que pour vous à l'instant on vient de me remettre?

LE COMTE, continuant d'écrire après l'avoir prise.

Ah! c'est du petit duc?

PASQUIN.

Non; un homme est venu.

LE COMTE.

C'est donc de la princesse?...

PASQUIN.

Elle est d'un inconnu

Qui ne se nomme pas.

LE COMTE.

Et qui vous l'a remise?

PASQUIN.

Un laquais mal vêtu...

LE COMTE, *lui jetant la lettre.*

C'est assez; qu'on la lise,

Et qu'on m'en rende compte. Entendez-vous?

PASQUIN.

J'entends

*(Il lit la lettre bas.)*LE COMTE, *toujours écrivant.*

Monsieur Pasquin?

PASQUIN.

Monsieur.

LE COMTE.

Faites sortir mes gens.

PASQUIN, *d'un air suffisant.*

Sortez.

LAFLEUR, *au comte.*

Monsieur....

LE COMTE.

Comment?

LAFLEUR.

Oserois-je vous dire...

LE COMTE.

Il me parle, je crois! Holà! qu'il se retire,
Qu'on lui donne congé.PASQUIN, *à Lafleur.*

Je te l'avois prédit.

Va-t'en, je tâcherai de lui calmer l'esprit.

SCÈNE XI.

LE COMTE, PASQUIN.

*(Le comte relit ce qu'il a écrit , et Pasquin lit la lettre.)*LE COMTE, *après avoir lu ce qu'il écrivoit.*

Tu ne partiras point, et c'est une bassesse,
 Dans les gens de mon rang, d'outrer la politesse.
 Un homme tel que moi se feroit déshonneur,
 Si sa plume à quelqu'un donnoit du monseigneur.
 Non, mon petit seigneur, vous n'aurez pas la gloire
 De gagner sur la mienne une telle victoire.
 Vous pourriez m'assurer un bonheur très complet;
 Mais, si c'est à ce prix, je suis votre valet.

(Il déchire la lettre.)

Ote-moi cette table. Eh bien! que dit l'épître?

PASQUIN.

Elle roule, monsieur, sur un certain chapitre
 Qui ne vous plaira point.

LE COMTE.

Pourquoi donc? Lis toujours.

PASQUIN.

Vous me l'ordonnez; mais...

LE COMTE.

Oh! trêve de discours.

PASQUIN *lit.*

« Celui qui vous écrit...

LE COMTE.

Qui vous écrit! Le style

Est familier.

PASQUIN.

Il va vous échauffer la bile.

(*Il lit.*)

« Celui qui vous écrit s'intéressant à vous,
 « Monsieur, vous avertit, sans crainte et sans scrupule,
 « Que par vos procédés, dont il est en courroux,
 « Vous vous rendez très ridicule.

LE COMTE, *se levant brusquement.*

Si je tenois le fat qui m'ose écrire ainsi...

PASQUIN.

Poursuivrai-je?

LE COMTE.

Oui; voyons la fin de tout ceci.

PASQUIN *lit.*

« Vous ne manquez pas de mérite;

« Mais...

LE COMTE.

Vous ne manquez pas! Ah! vraiment, je le croi.
 Bel éloge, en parlant d'un homme tel que moi!

PASQUIN *lit.*

« Vous ne manquez pas de mérite;
 « Mais, bien loin de vous croire un prodige étonnant,
 « Apprenez que chacun s'irrite
 « De votre orgueil impertinent...

LE COMTE, *donnant un soufflet à Pasquin.*

Comment, maraud?

PASQUIN.

Fort bien; le trait est impayable!
 De ce qu'on vous écrit suis-je donc responsable?

Au diable l'écrivain avec ses vérités.)

(*Il jette la lettre sur la table.*)

LE COMTE.

Ah ! je vous apprendrai...

PASQUIN.

Quoi ! vous me maltraitez

Pour les fautes d'autrui ? Si jamais je m'avise

D'être votre lecteur...

LE COMTE, *lui donnant sa bourse.*

Faut-il que je vous dise

Une seconde fois de serrer cet argent ?

Tenez, voilà ma clef, et soyez diligent.

PASQUIN *va et revient.*

Savez-vous à combien cette somme se monte ?

LE COMTE.

Non pas exactement.

PASQUIN.

Je vous en rendrai compte.

(*à part.*)

Je m'en vais du soufflet me payer par mes mains.

SCÈNE XII.

LE COMTE.

Puissé-je devenir le plus vil des humains,

Si j'épargne celui qui m'a fait cette injure.

Voyons si je pourrais connoître l'écriture.

(*Il lit.*)

« L'ami de qui vous vient cette utile leçon

« Emprunte une main étrangère ;

(*haut.*)

Il fait fort bien.

« Mais il ne vous cache son nom

« Que pour donner le temps à votre ame trop fière

« De se prêter à la seule raison ;

« Et lui-même, ce soir, il viendra, sans façon,

« Vous demander si votre humeur altière

« Aura baissé de quelque ton. »

(*Il jette le billet.*)

Voilà, sur ma parole, un hardi personnage!

S'il vient, il paiera cher un si sensible outrage.

Qui peut m'avoir écrit ce libelle outrageant?

Plus j'y pense...

SCÈNE XIII.

LE COMTE, PASQUIN.

PASQUIN.

Monsieur, j'ai compté cet argent.

LE COMTE.

Il se monte?

PASQUIN.

A trois cent quatre-vingt-dix pistoles.

LE COMTE.

Mais...

PASQUIN.

Si vous y trouvez seulement deux oboles

De plus, je suis un fat.

LE COMTE.

Mais cependant mon gain
Montoit à quatre cents, et j'en suis très certain.

PASQUIN.

C'est vous qui vous trompez, ou c'est moi qui vous trompe ;
Et vous ne pensez pas que l'argent me corrompe ?

LE COMTE.

Monsieur Pasquin !

PASQUIN.

Monsieur.

LE COMTE.

Vous êtes un fripon.

PASQUIN.

Je vous respecte trop pour vous dire que non ;
Mais...

LE COMTE.

Brisons là-dessus.

PASQUIN.

Oui. Parlons d'Isabelle.

Vous vous refroidissez, ce me semble, pour elle.
Elle s'en plaint, du moins.

LE COMTE.

Elle sait mon amour. }

J'ai parlé ; c'est assez.

PASQUIN.

Son père est de retour.

LE COMTE.

C'est à lui de venir, et de m'offrir sa fille. }

PASQUIN.

Ah, monsieur ! vous voulez qu'un père de famille

Fasse les premiers pas?

LE COMTE.

Oui, monsieur, je le veux.

Un homme de mon rang doit tout exiger d'eux.

PASQUIN.

Prenez une manière un peu moins dédaigneuse ;
Car Lisette m'a dit...

LE COMTE.

Petite raisonneuse,

Qui vent parler sur tout, et ne dit jamais rien.

PASQUIN.

Pour une raisonneuse, elle raisonne bien.

LE COMTE.

Et que dit-elle donc?

PASQUIN.

Elle dit qu'Isabelle

A pour les glorieux une haine mortelle,

Et qu'à ses yeux le rang, la haute qualité

Perd beaucoup de son lustre où règne la fierté.

LE COMTE, *se levant.*

Que dites-vous?

PASQUIN.

Moi? Rien. C'est Lisette. J'espère...

LE COMTE.

On vient; voyez qui c'est.

PASQUIN.

Ma foi, c'est le beau-père.

LE COMTE.

J'étois bien assuré qu'il feroit son devoir.

PASQUIN.

Il faudroit vous lever pour l'aller recevoir.

LE COMTE.

Je crois que ce coquin prétend m'apprendre à vivre.
Allez, faites-le entrer ; et moi , je vais vous suivre.

SCÈNE XIV.

LE COMTE, LISIMON, PASQUIN.

LISIMON, à Pasquin.

Le comte de Tufière est-il ici, mon cœur?

PASQUIN.

Oui, monsieur, le voici.

*(Le comte se lève nonchalamment, et fait un pas au-
devant de Lisimon, qui l'embrasse.*

LISIMON.

Cher comte, serviteur.

LE COMTE, à Pasquin.

Cher comte ! Nous voilà grands amis, ce me semble.

LISIMON.

Ma foi, je suis ravi que nous logions ensemble.

LE COMTE, froidement.

J'en suis fort aise aussi.

LISIMON.

Parbleu, nous boirons bien.

Vous buvez sec, dit-on ? Moi, je n'y laisse rien.

Je suis impatient de vous verser rasade,
Et ce sera bientôt. Mais êtes-vous malade ?

A votre froide mine, à votre sombre accueil...

LE COMTE, à Pasquin qui présente un siège.
Faites asseoir monsieur... Non, offrez le fauteuil.
Il ne le prendra pas; mais...

LISIMON.

Je vous fais excuse.

Puisque vous me l'offrez, trouvez bon que j'en use.
Que je m'écale aussi; car je suis sans façon,
Mon cher, et cela doit vous servir de leçon,
Et je veux qu'entre nous, toute cérémonie,
Dès ce même moment, pour jamais soit bannie.
Oh çà, mon cher garçon, veux-tu venir chez moi?
Nous serons tous ravis de dîner avec toi.

LE COMTE.

Me parlez-vous, monsieur?

LISIMON.

A qui donc, je te prie?

A Pasquin?

LE COMTE.

Je l'ai cru.

LISIMON.

Tout de bon? Je parie
Qu'un peu de vanité t'a fait croire cela?

LE COMTE.

Non; mais je suis peu fait à ces manières-là.

LISIMON.

Oh bien, tu t'y feras, mon enfant. Sur les tiennes,
A mon âge, crois-tu que je forme les miennes?

LE COMTE.

Vous aurez la bonté d'y faire vos efforts.

LISIMON.

Tiens, chez moi le dedans gouverne le dehors.
Je suis franc.

LE COMTE.

Quant à moi, j'aime la politesse.

LISIMON.

Moi, je ne l'aime point; car c'est une traîtresse
Qui fait dire souvent ce qu'on ne pense pas.
Je hais, je fuis ces gens qui font les délicats,
Dont la fière grandeur d'un rien se formalise,
Et qui craint qu'avec elle on familiarise;
Et ma maxime, à moi, c'est qu'entre bons amis
Certains petits écarts doivent être permis.

LE COMTE.

D'amis avec amis on fait la différence.

LISIMON.

Pour moi, je n'en fais point.

LE COMTE.

Les gens de ma naissance
Sont un peu délicats sur les distinctions,
Et je ne suis ami qu'à ces conditions.

LISIMON.

Ouais! vous le prenez haut. Écoute, mon cher comte,
Si tu fais tant le fier, ce n'est pas là mon compte.
Ma fille te plaît fort, à ce que l'on m'a dit;
Elle est riche, elle est belle, elle a beaucoup d'esprit;
Tu lui plais; j'y souscris du meilleur de mon ame,
D'autant plus que par là je contredis ma femme,
Qui voudroit m'engendrer d'un grand complimenteur,
Qui ne dit pas un mot sans dire une fadeur.

Mais aussi, si tu veux que je sois ton beau-père,
 Il faut baisser d'un cran, et changer de manière :
 Ou sinon, marché nul.

LE COMTE, à *Pasquin*, se levant brusquement.

Je vais le prendre au mot.

PASQUIN.

Vous en mordrez vos doigts, ou je ne suis qu'un sot.
 Pour un faux point d'honneur perdre votre fortune?

LE COMTE.

Mais si...

LISIMON.

Toute contrainte, en un mot, m'importune.
 L'heure du dîner presse; allons, veux-tu venir?
 Nous aurons le loisir de nous entretenir
 Sur nos arrangements; mais commençons par boire.
 Grand'soif, bon appétit, et sur-tout point de gloire :
 C'est ma devise. On est à son aise chez moi;
 Et vivre comme on veut, c'est notre unique loi.
 Viens, et, sans te gourmer avec moi de la sorte,
 Laisse en entrant chez nous ta grandeur à la porte.

SCÈNE XV.

PASQUIN.

Voilà mon glorieux bien tombé! Sa hauteur
 Avoit, ma foi, besoin d'un pareil précepteur;
 Et si cet homme-là ne le rend pas traitable,
 Il faut que son orgueil soit un mal incurable.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LE COMTE, PASQUIN.

LE COMTE.

Oui, quoique à mes valets je parle rarement,
Je veux bien en secret m'abaisser un moment,
Et descendre avec toi jusqu'à la confidence.
De ton attachement j'ai fait l'expérience;
Je te vois attentif à tous mes intérêts,
Et tu seras charmé d'apprendre mes progrès.

PASQUIN.

Je vois que vous avez empaumé le beau-père.

LE COMTE.

Il m'adore à présent.

PASQUIN.

J'en suis ravi.

LE COMTE.

J'espère

Que me connoissant mieux il me respectera,
Et je te garantis qu'il se corrigera.

PASQUIN.

Du moins pour le gagner vous avez fait merveilles,
Et vous avez vidé presque vos deux bouteilles,

Avec tant de sang froid et d'intrépidité,
Que le futur beau-père en étoit enchanté.

LE COMTE.

Il vient de me jurer que je serois son gendre :
Sa fille étoit ravie, et me faisoit entendre
Combien à ce discours son cœur prenoit de part ;
Et moi j'ai bien voulu, par un tendre regard,
Partager le plaisir qu'elle laissoit paroître.

PASQUIN.

Quel excès de bonté !

LE COMTE.

Si son père est le maître ,
L'affaire ira grand train. Par mon air de grandeur
J'ai frappé le bon-homme ; il contraint son humeur,
Et n'ose presque plus me tutoyer.

PASQUIN.

Cet homme

Sent ce que vous valez ; mais je veux qu'on m'assomme ,
Si vous venez à bout de le rendre poli.

LE COMTE.

D'où vient ?

PASQUIN.

C'est qu'il est vieux, et qu'il a pris son pli.
D'ailleurs, il compte fort que sa richesse immense
Est du moins comparable à la haute naissance.

LE COMTE.

Il veut le faire croire, et pourtant n'en croit rien.
Je vois clair ; je suis sûr que, malgré tout son bien,
Il sent qu'il a besoin de se donner du lustre,
Et d'acheter l'éclat d'une alliance illustre.

De ces hommes nouveaux c'est là l'ambition.
L'avarice est d'abord leur grande passion ;
Mais ils changent d'objet dès qu'elle est satisfaite ,
Et courent les honneurs quand la fortune est faite.
Lisimon , nouveau noble , et fils d'un père heureux ,
Qui le comblant de biens n'a pu combler ses vœux ,
Souhaite de s'enter sur la vieille noblesse ;
Et sa fille , sans doute , a la même foiblesse .
Un homme tel que moi flatte leur vanité :
Et c'est là ce qui doit redoubler ma fierté .
Je veux me prévaloir du droit de ma naissance ;
Et pour les amener à l'humble déférence
Qu'ils doivent à mon sang , je vais dans le discours
Leur donner à penser que mon père est toujours
Dans cet état brillant , superbe et magnifique ,
Qui soutint si long-temps notre noblesse antique ;
Et leur persuader que par rapport au bien ,
Qui fait tout leur orgueil , je ne leur cède en rien .

PASQUIN.

Mais ne pourront-ils point découvrir le contraire ?
Car un vieux serviteur de monsieur votre père
Autrefois m'a conté les cruels accidents
Qui lui sont arrivés , et peut-être...

LE COMTE.

Le temps

Les a fait oublier. D'ailleurs notre province,
Où mon père autrefois tenoit l'état d'un prince ,
Est si loin de Paris , qu'à coup sûr ces gens-ci
De nos adversités n'ont rien su jusqu'ici.
Si ta discrétion . .

PASQUIN.

Croyez...

LE COMTE.

Point de harangue,

Les effets parleront.

PASQUIN.

Disposez de ma langue :

Je la gouvernerai tout comme il vous plaira.

LE COMTE.

Sur l'état de mes biens on t'interrogera.

Sans entrer en détail, réponds en assurance

Que ma fortune au moins égale ma naissance ;

A Lisette sur-tout persuade-le bien.

Pour établir ce fait, c'est le plus sûr moyen ;

Car elle a du crédit sur toute la famille.

PASQUIN.

Ma foi, vous devriez ménager cette fille.

Elle vous veut du bien, à ce qu'elle m'a dit.

LE COMTE.

D'une suivante, moi, ménager le crédit !

J'aurois trop à rougir d'une telle bassesse.

Près d'elle, j'y consens, fais agir ton adresse,

Sans dire que ce soit de concert avec moi ;

J'approuve ce commerce, il convient d'elle à toi.

On vient : sors, et sur-tout fais bien ton personnage.

PASQUIN.

Oh ! quand il faut mentir, nous avons du courage.

SCÈNE II.

ISABELLE, LE COMTE, LISETTE.

ISABELLE.

Je vous trouve à propos, et mon père veut bien
Que nous ayons tous deux un moment d'entretien.
Il me destine à vous; l'affaire est sérieuse.

LE COMTE.

Et j'ose me flatter qu'elle n'est pas douteuse,
Que par vous mon bonheur me sera confirmé;
J'aspire à votre main, mais je veux être aimé.
A ce bonheur parfait oserois-je prétendre?
C'est un charmant aveu que je brûle d'entendre.

LISETTE.

Je sais ce qu'elle pense; et je crois qu'en effet
Vous avez lieu, monsieur, d'en être satisfait.

LE COMTE, à Isabelle, après avoir regardé dédaigneusement Lisette.

Eh! faites-moi l'honneur de répondre vous-même.

LISETTE.

Une fille, monsieur, ne dit point, je vous aime;
Mais garder le silence en cette occasion,
C'est assez bien répondre à votre question.

LE COMTE, à Isabelle.

Ne parlez-vous jamais que par une interprète?

ISABELLE.

Comme elle est mon amie, et qu'elle est très discrète.

LE COMTE.

Votre amie?

ISABELLE.

Oui, monsieur.

LE COMTE.

Cette fille est à vous,

Ce me semble?

ISABELLE.

Il est vrai; mais ne m'est-il pas doux
D'avoir en sa personne une compagne aimable,
Dont la société rend ma vie agréable?

LE COMTE.

Quoi! Lisette avec vous est en société?
Je ne vous croyois pas cet excès de bonté.

ISABELLE.

Et pourquoi non, monsieur?

LE COMTE.

Chacun a sa manière
De penser; mais pour moi...

LISETTE, *à part.*

Le comte de Tufière
Est un franc glorieux; on me l'avoit bien dit.

ISABELLE.

Je lui trouve un bon cœur joint avec de l'esprit,
De la sincérité, de l'amitié, du zèle,
Et je ne puis avoir trop de retour pour elle.
Car enfin...

LE COMTE.

Votre père a-t-il fixé le jour
Où je dois recevoir le prix de mon amour?

ISABELLE.

Vous allez un peu vite, et nous devons peut-être,

Avant le mariage, un peu mieux nous connoître;
Examiner à fond quels sont nos sentiments,
Et ne pas nous fier aux premiers mouvements.
C'est peu qu'à nous unir le penchant nous anime,
Il faut que ce penchant soit fondé sur l'estime.
Et....

LE COMTE.

J'attendois de vous, à parler franchement,
Moins de précaution et plus d'empressement.
Je croyois mériter que d'une ardeur sincère
Votre cœur appuyât l'aveu de votre père,
Et que, sur votre hymen me voyant vous presser,
Vous me fissiez l'honneur de ne pas balancer.

ISABELLE.

Moi, j'ai cru mériter que du moins pour ma gloire
Vous me fissiez l'honneur de ne pas tant vous croire;
Que de votre personne osant moins présumer,
Vous parussiez moins sûr que l'on dût vous aimer;
Et ce doute obligeant, qui ne pourroit vous nuire,
Calmeroit un soupçon que je voudrois détruire.

LE COMTE.

Quel soupçon, s'il vous plaît?

ISABELLE.

Le soupçon d'un défaut
Dont l'effet contre vous n'agiroit que trop tôt.

SCÈNE III.

ISABELLE, LE COMTE, VALÈRE, LISETTE.

VALÈRE.

Dois-je croire, ma sœur, ce qu'on vient de m'apprendre ?

ISABELLE.

Quoi ?

VALÈRE.

Que vous épousez monsieur.

LE COMTE.

J'ose m'attendre,

Monsieur, que son dessein aura votre agrément.

VALÈRE.

Je crois....

LE COMTE.

Et vous pouvez m'en faire compliment.

(Il veut sortir.)

J'en serai très flatté. Je rejoins votre père ,
Pour lui donner parole et conclure l'affaire.

VALÈRE.

Vous pourrez y trouver quelque difficulté.

LE COMTE.

Moi , monsieur ?

VALÈRE.

J'en ai peur.

LE COMTE.

Aurez-vous la bonté

De me faire savoir qui pent la faire naitre ?

Qui me traversera?

VALÈRE.

Mais... ma mère, peut-être.

LE COMTE.

Votre mère!

VALÈRE.

Oui, monsieur.

LE COMTE, *riant*.

Cela seroit plaisant.

ISABELLE, *bas*, à *Lisette*.

Il prend avec mon frère un ton bien suffisant.

LE COMTE.

Elle ne sait donc pas que j'adore Isabelle,

Et qu'un ami commun m'a proposé pour elle?

VALÈRE.

Pardonnez-moi, monsieur.

LE COMTE.

Vous m'étonnez.

VALÈRE.

Pourquoi?

LE COMTE.

C'est que j'avois compté qu'elle seroit pour moi.

J'avois imaginé que mon rang, ma naissance,

Méritoient des égards et de la déférence;

Que bien d'autres raisons, que je pourrois citer

Si j'étois assez vain pour oser me vanter,

Feroient pencher pour moi madame votre mère.

Mais je me suis trompé, je le vois bien. Qu'y faire?

Peut-être en ma faveur suis-je trop prévenu.

Oui, j'ai quelque défaut qui ne m'est pas connu.

Et loin que le mépris et m'offense et m'irrite,
Je ne m'en prends jamais qu'à mon peu de mérite.

VALÈRE.

Qui? nous, vous mépriser? En recherchant ma sœur,
Certainement, monsieur, vous nous faites honneur.

LE COMTE, *avec un souris dédaigneux.*

Ah! mon Dieu! point du tout.

VALÈRE.

Mais, à parler sans feinte,
Depuis assez long-temps ma mère est pour Philinte;
Elle a même avec lui quelques engagements;
Et l'amitié, l'estime, en sout les fondements.

LE COMTE, *d'un ton railleur.*

Oh! je le crois. Philinte est un homme admirable.

VALÈRE.

Non; mais, à dire vrai, c'est un homme estimable:
Quoiqu'il ne soit plus jeune, il peut se faire aimer;
Et riche sans orgueil...

LE COMTE.

Vous allez m'alarmer
Par le portrait brillant que vous en voulez faire.
Je commence à sentir que je suis téméraire
D'entrer en concurrence avec un tel rival,
Quoiqu'il soit, m'a-t-on dit, un franc original.
Oui, oui, j'ouvre les yeux. Ma figure, mon âge,
Tout ce qu'on vante en moi n'est qu'un foible avantage,
Sitôt qu'avec Philinte on veut me comparer;
Et c'est lui faire tort que de délibérer.

LISSETTE, *à Isabelle.*

Quoi! n'admirez-vous pas cette humble repartie?

ISABELLE.

Je n'en suis point la dupe, et cette modeste
N'est, selon mon avis, qu'un orgueil déguisé.

LE COMTE, *à Isabelle.*

Madame, en vain pour vous je m'étois proposé.
Mon ardeur est trop vive et trop peu circonspecte;
On m'oppose un rival qu'il faut que je respecte.

ISABELLE, *en souriant.*

Philinte du respect veut bien vous dispenser

LE COMTE, *faisant la révérence.*

Il me fait trop d'honneur.

VALÈRE.

Mais, sans vous offenser,

Il a cent qualités respectables. Du reste,
Plus on veut l'en convaincre, et plus il est modeste.
Il se tait sur son rang, sur sa condition.

LE COMTE.

Et fait très sagement; car, sans prévention,
Il auroit un peu tort de vanter sa naissance.

VALÈRE.

Il est bon gentilhomme.

LE COMTE.

On a la complaisance

De le croire.

VALÈRE.

Et de plus, il le prouve.

LE COMTE.

Ma foi,

C'est tout ce qu'il peut faire. A des gens tels que moi,
Ce n'est pas là-dessus que l'on en fait accroire,

Et j'ose me vanter, sans me donner de gloire,
 Car je suis ennemi de la présomption,
 Que si Philinte étoit d'une condition
 Et de quelque famille un peu considérable,
 Nous n'aurions pas sur lui de dispute semblable,
 Et que bien sûrement il me seroit connu.
 Mais son nom jusqu'ici ne m'est pas parvenu;
 Preuve que sa noblesse est de nouvelle date.

VALÈRE.

C'est ce qu'on ne dit pas dans le monde.

LE COMTE.

On le flatte.

Par exemple, monsieur, vous connoissiez mon nom
 Avant de m'avoir vu?

VALÈRE.

Je vous jure que non.

LE COMTE.

Tant pis pour vous, monsieur; car le nom de Tufière
 Nous ne le prenons pas d'une gentilhommière,
 Mais d'un château fameux. L'histoire en cent endroits
 Parle de mes aïeux, et vante leurs exploits.
 Daignez la parcourir, vous verrez qui nous sommes,
 Et qu'entre mes vassaux j'ai trois cents gentilshommes,
 Plus nobles que Philinte.

VALÈRE.

Ah! monsieur, je le croi.

LE COMTE.

Les gens de qualité le savent mieux que moi;
 Pour moi, je n'en dis rien; il faut être modeste.

VALÈRE.

C'est très bien fait à vous. L'orgueil...

LE COMTE.

Je le déteste.

Les grands perdent toujours à se glorifier,
Et rien ne leur sied mieux que de s'humilier.
Vous sortez?

VALÈRE.

Oui, monsieur, je quitte la partie,
Et je sors enchanté de votre modestie.

LE COMTE, *lui touchant dans la main.*

Sommes-nous bons amis?

VALÈRE.

Ce m'est bien de l'honneur;

Et je...

LE COMTE.

Parbleu, je suis votre humble serviteur.

Si vous voyez Philinte, engagez-le, de grace,
A ne pas m'obliger à lui céder la place.
Il fera beaucoup mieux, s'il renonce à l'espoir
D'épouser votre sœur, et cesse de la voir.
Dites-lui que je crois qu'il aura la prudence
De ne me pas porter à quelque violence;
Car je vous le déclare en termes très exprès,
S'il l'emportoit sur moi, nous nous verrions de près.

VALÈRE.

A cet égard, monsieur, je ne puis rien vous dire;
Mais j'entends ce discours, et je vais l'en instruire.

SCÈNE IV.

ISABELLE, LE COMTE, LISETTE.

ISABELLE.

Vous traitez vos rivaux avec bien du mépris.

LE COMTE.

Personne, selon moi, n'en doit être surpris.
 Je n'ai pas de fierté; mais, à parler sans feinte,
 Je suis choqué de voir qu'on m'oppose Philinte.
 Un rival comme lui n'est pas fait, que je croi,
 Pour traverser les vœux d'un homme tel que moi.

ISABELLE.

D'un homme tel que moi! Ce terme-là m'étonne.
 Il me paroît bien fort.

LE COMTE.

C'est selon la personne.

Je conviens avec vous qu'il sied à peu de gens;
 Mais je crois que l'on peut me le passer.

ISABELLE.

J'entends.

Le ciel vous a fait naître avec tant d'avantage,
 Que tout le genre humain vous doit un humble hommage.

LE COMTE.

Comment donc? D'un rival prenez-vous le parti?

ISABELLE.

Non pas; mais à présent que mon frère est sorti,
 Souffrez que je vous parle avec moins de contrainte,
 Et blâme vos hauteurs à l'égard de Philinte.

LE COMTE.

J'en attendois de vous un plus juste retour,
Et ma vivacité vous prouve men amour.

ISABELLE.

Dites votre amour-propre. Oui, tout me le fait croire,
Vous avez moins d'amour que vous n'avez de gloire.

LE COMTE.

L'un et l'autre m'anime, et la gloire que j'ai
Soutient les intérêts de l'amour outragé.
Elle n'a pu souffrir l'indigne préférence
Dont j'étois menacé même en votre présence.
Vous dites qu'elle est fière, et parle avec hauteur.
Mais qu'est-ce que ma gloire, après tout? C'est l'honneur.
Cet honneur, il est vrai, veut le respect, l'estime;
Mais il est généreux, sincère, magnanime;
Et pour dire en deux mots quelque chose de plus,
Il est et fut toujours la source des vertus.

ISABELLE.

Des effets de l'honneur je suis persuadée;
Mais a-t-il de soi-même une si haute idée,
Qu'il la laisse éclater en propos fastueux?
Le véritable honneur est moins présomptueux;
Il ne se vante point; il attend qu'on le vante;
Et c'est la vauité qui, lasse de l'attente,
Et qui, fière des droits qu'elle sait s'arroger,
Croit obtenir l'estime en osant l'exiger.
Mais, loin d'y réussir, elle offense, elle irrite,
Et ternit tout l'éclat du plus parfait mérite.

LE COMTE.

De grace, à quel propos cette distinction?

ISABELLE.

Je vous laisse le soin de l'application ;
 Et de la modestie embrassant la défense ,
 Je soutiens que par elle on voit la différence
 Du mérite apparent au mérite parfait.
 L'un veut toujours briller ; l'autre brille en effet ,
 Sans jamais y prétendre , et sans même le croire.
 L'un est superbe et vain , l'autre n'a point de gloire ;
 Le faux aime le bruit , le vrai craint d'éclater ;
 L'un aspire aux égards , l'autre à les mériter.
 Je dirai plus : les gens nés d'un sang respectable
 Doivent se distinguer par un esprit affable ,
 Liant , doux , prévenant ; au lieu que la fierté
 Est l'ordinaire effet d'un éclat emprunté.
 La hauteur est par-tout odieuse , importune.
 Avec la politesse , un homme de fortune
 Est mille fois plus grand qu'un grand toujours gourmé ,
 D'un limon précieux se présument formé ,
 Traitant avec dédain et même avec rudesse
 Tout ce qui lui paroît d'une moins noble espèce ;
 Croyant que l'on est tout quand on est de son sang ,
 Et croyant qu'on n'est rien au-dessous de son rang.

LE COMTE.

Ce discours est fort beau ; mais que voulez-vous dire ?

ISABELLE.

Lisette , mieux que moi , saura vous en instruire.
 Je lui laisse le soin de vous interpréter
 Un discours qui paroît déjà vous irriter.

LE COMTE.

Non , de grace , avec vous souffrez que je m'explique

Cette fille, après tout, est votre domestique;
Ne me commettez pas.

ISABELLE.

Quand vous la connoîtrez,
Des gens de son état vous la distinguerez :
Et vous me ferez voir une preuve fidèle
De vos égards pour moi, dans vos égards pour elle.
Elle connoît à fond mon esprit, mon humeur ;
Écoutez, profitez, et méritez mon cœur.
Adieu.

SCÈNE V.

LE COMTE, LISETTE.

LE COMTE.

Vous restez donc ?

LISETTE.

Excusez mon audace,
Et souffrez une fois que je me satisfasse.
Il faut que je vous parle; on me l'ordonne; et moi,
J'en meurs d'envie aussi, mais je ne sais pourquoi.

LE COMTE.

Votre ton familier m'importune et me blesse.

LISETTE.

Vous n'êtes occupé que de votre noblesse;
Mais en interprétant ce que l'on vous a dit,
Quand on fait trop le grand, on paroît bien petit.

LE COMTE.

Quoi ! vous osez...

LISETTE.

Oui, j'ose ; et votre erreur extrême
 Me force à vous prouver à quel point je vous aime.
 Vous vous perdez, monsieur.

LE COMTE.

Comment donc, je me perds

LISETTE.

Votre orgueil a percé. Vos hauteurs, vos grands airs,
 Vous décèlent d'abord, malgré la politesse
 Dont vous les décorez. La gloire est bien traîtresse.
 Le discours d'Isabelle étoit votre portrait,
 Et son discernement vous a peint trait pour trait.
 Dût la gloire en souffrir, je ne saurois me taire.
 Je ne vous dirai pas, changez de caractère ;
 Car on n'en change point, je ne le sais que trop ;
 Chassez le naturel, il revient au galop :
 Mais du moins je vous dis, songez à vous contraindre,
 Et devant Isabelle efforcez-vous de feindre ;
 Paraissez quelque temps de l'humeur dont elle est,
 Et faites que l'orgueil se prête à l'intérêt.
 Car, après tout, monsieur, l'éclat de la richesse
 Augmente encor celui de la haute noblesse.
 Voilà mon sentiment. Profitez-en, ou non,
 Mon cœur seul m'a dicté cette utile leçon.
 Votre gloire irritée en paroît mécontente,
 Je lui baise les mains, et je suis sa servante.

SCÈNE VI.

LE COMTE.

Il n'est donc plus permis de sentir ce qu'on vaut?
 Savoir tenir son rang passe ici pour défaut?
 Et ces petits bourgeois traiteront d'arrogance
 Les sentiments qu'inspire une haute naissance?
 Si je m'en croyois... Non, je veux prendre sur moi :
 L'amour et l'intérêt m'en imposent la loi.
 Oui, devant Isabelle il faudra me contraindre ;
 Mais l'indigne rival qu'on veut me faire craindre
 Va dès ce même instant me voir tel que je suis ,
 S'il m'ose disputer l'objet que je poursuis.
 Je veux connoître un peu ce petit personnage,
 Et lui parler d'un ton à le rendre plus sage.

SCÈNE VII.

LE COMTE, PHILINTE.

PHILINTE, *faisant plusieurs révérences.*

Je ne viens vous troubler dans vos réflexions
 Que pour vous assurer de mes soumissions,
 Monsieur. Depuis long-temps je vous dois cet hommage,
 Et je ne le saurois différer davantage.

LE COMTE.

Très obligé, monsieur. D'où nous connoissons-nous?

PHILINTE.

Si je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous,

J'aurai bientôt celui de me faire connoître.

Mon nom n'impose pas; mais...

LE COMTE.

Cela peut bien être.

PHILINTE.

Tel qu'il est, puisqu'il faut qu'il vous soit décliné,
(*en faisant une profonde révérence.*)

Je m'appelle Philinte.

LE COMTE.

Oh! j'ai donc deviné.

Je vous ai reconnu d'abord aux révérences.

PHILINTE, *d'un air très humble.*

Je ne puis vous marquer par trop de déférences
Combien je vous honore.

LE COMTE.

Et vous avez raison.

Mais de quoi s'agit-il? Parlez-moi sans façon.

PHILINTE.

Valère est mon ami; vous le savez, je pense.

LE COMTE.

Que m'importe cela?

PHILINTE.

Tantôt en sa présence,

Si j'en crois son rapport, et j'en suis peu surpris,
Vous m'avez honoré... d'un assez grand mépris.

LE COMTE.

Il vous exaltoit fort; moi, j'ai dit ma pensée.
Votre délicatesse en est-elle blessée?

PHILINTE, *faisant la révérence.*

Ah, monsieur! point du tout: je me connois; je croi

Qu'on peut avec raison dire du mal de moi.
 Mais on ajoute encore, à l'égard d'Isabelle,
 Que vous me défendez de revenir chez elle.

LE COMTE.

Voilà précisément ce que j'ai prétendu
 Qu'on vous dit.

PHILINTE.

Je croyois avoir mal entendu.

LE COMTE.

Pourquoi?

PHILINTE.

Vous exigez un cruel sacrifice,
 Et je doute bien fort que je vous obéisse.

LE COMTE, *d'un air railleur.*

Vous en doutez, monsieur?

PHILINTE.

Jamais jusqu'à ce jour
 Je ne me suis senti si plein de mon amour.

LE COMTE.

Je vous en guérirai.

PHILINTE.

Monsieur, j'en désespère,
 Et j'en viens d'assurer Isabelle et sa mère.

LE COMTE, *mettant son chapeau.*

Et vous venez me faire un pareil compliment!

PHILINTE.

Avec confusion, mais très distinctement.
 La nature, envers moi moins mère que marâtre,
 M'a formé très rétif, et très opiniâtre,
 Sur-tout lorsque quelqu'un veut m'imposer la loi.

LE COMTE.

L'opiniâtreté ne tient point contre moi,
Je vous en avertis.

PHILINTE.

La mienne est bien mutine :
Plus on lui fait la guerre, et plus elle s'obstine ;
Et jamais la hauteur ne pourra la dompter.

LE COMTE.

Vous êtes bien hardi de venir m'insulter !
Un petit gentilhomme ose avoir cette audace ?

PHILINTE.

Moi, monsieur ? Je vous viens demander une grace.

LE COMTE.

Et c'est ?

PHILINTE.

De m'accorder le plaisir et l'honneur...
De me couper la gorge avec vous.

LE COMTE.

La faveur

Est bien grande en effet. Vous êtes téméraire ;
Vous vous méconnoissez : mais il faut vous complaire.
L'honneur que vous avez d'être un de mes rivaux
Va vous faire monter au rang de mes égaux.

PHILINTE, *d'un air railleur, mettant ses gants.*

Je suis reconnoissant de cette grace insigne,
Et je vais vous prouver que mon cœur en est digne.

LE COMTE.

Trêve de compliment. Moi, je vais vous prouver
Que l'on court un grand risque en osant me braver.

(*Ils mettent l'épée à la main.*)

SCÈNE VIII.

LE COMTE, PHILINTE, LISIMON.

LISIMON, *accourant.*

Chez moi, morbleu, chez moi, faire un pareil vacarme!
Par la mort, le premier...

PHILINTE.

Le respect me désarme.

LISIMON.

Ah! vous êtes mutin, monsieur le doucereux!

PHILINTE.

Quelquefois.

LE COMTE.

Par bonheur, il n'est pas dangereux.

PHILINTE.

C'est ce qu'il faudra voir. Du moins je vous assure
Que de cette maison si quelqu'un peut m'exclure,
Ce ne sera pas vous.

LISIMON.

Non, mais ce sera moi.

PHILINTE.

Je prends la liberté de vous dire...

LISIMON.

Je croi

Qu'un père de famille, en ce cas, est le maître.

PHILINTE.

J'en conviens.

LISIMON.

Et je prends la liberté de l'être,

En dépit de ma femme et de ses adhérents :
 Si tu ne le sais pas, c'est moi qui te l'apprends.
 Le comte aime ma fille, il a droit d'y prétendre ;
 J'ai pris la liberté de le choisir pour gendre.
 Ma fille en est d'accord, et prend la liberté
 De se soumettre en tout à mon autorité.
 Ainsi, sans te flatter contre toute apparence,
 En prenant ton congé, tire ta révérence.

PHILINTE.

J'aurai l'honneur, monsieur, de répondre à cela
 Que madame n'est pas de ce sentiment-là.

LISIMON.

Madame n'en est pas ? J'ai donné ma parole :
 Si pour me chicaner madame est assez folle,
 Madame, sur-le-champ, par le pouvoir que j'ai,
 En même temps que toi recevra son congé.

PHILINTE.

J'adore votre fille ; et l'aveu de sa mère
 Me permet d'aspirer au bonheur de lui plaire.
 Dès qu'elles m'excluront, je leur obéirai.
 Jusque-là j'ai mes droits, et je les soutiendrai.

(*Il sort*)

SCÈNE IX.

LE COMTE, LISIMON.

LISIMON.

Quelle obstination !

LE COMTE.

Ceci vient de Valère,

Et je m'en vengerois si vous n'étiez son père.

LISIMON.

Je veux le faire, moi, mourir sous le bâton,
 Ou le gueux, dès ce soir, quittera ma maison.
 Il m'a joué d'un tour... Eh ! la, la, patience.

LE COMTE.

C'est un petit monsieur rempli de suffisance.

LISIMON.

Le portrait de sa mère, un sot, un freluquet
 Qui fait le bel-esprit, et n'a que du caquet.
 Oh ! la méchante femme ! avec son air affable,
 Composé, doucereux, c'est un tyran, un diable
 De sang froid. Tout-à-l'heure, en termes éloquents,
 Et tous bien de niveau, mais malins et piquants,
 Devant ma fille même elle m'a fait entendre
 Qu'elle me quittera si je vous prends pour gendre ;
 Et moi j'ai répondu que j'étois résigné
 A souffrir ce malheur dès qu'elle auroit signé ;
 Qu'immédiatement après sa signature,
 Elle pourroit aller à sa bonne aventure.
 Sur cela, force pleurs, évanouissement.

Isabelle et Lisette avec gémissement
 L'ont vite secourue, et par cérémonie
 Toutes trois à présent pleurent de compagnie.
 Car qu'une femme pleure, une autre pleurera,
 Et toutes pleureront tant qu'il en surviendra.

LE COMTE.

Ainsi notre projet souffre de grands obstacles.

LISIMON.

Pour en venir à bout, je ferai des miracles :
 Ce que j'apprends de toi me réchauffe le cœur.
 Je ne te croyois pas un si puissant seigneur.
 Comment diable ! ton père, à ce que l'on m'assure,
 Fait dans sa baronnie une noble figure.

LE COMTE, *lui frappant sur l'épaule*

Allez, mon cher, allez, quand vous me connoîtrez,
 De vos tons familiers vous vous corrigerez ;
 Vous ne tutoierez plus un gendre de ma sorte.

LISIMON.

Ma foi, sans y penser, l'habitude m'emporte.
 Au cérémonial enfin je me sou mets.

LE COMTE.

Me le promettez-vous ?

LISIMON.

Oui, je te le promets.

Va, tu seras content.

LE COMTE.

Fort bien ! Belle manière

De se corriger !

LISIMON.

Oh ! trêve à votre humeur fière ;

Et consultons tous deux comment je m'y prendrai
Pour finir.

LE COMTE.

Le conseil que je vous donnerai,
C'est de ne plus souffrir qu'ici l'on se hasarde
A dire son avis sur ce qui me regarde.
Pour trancher en un mot toute difficulté,
Sachez vous prévaloir de votre autorité.

LISIMON.

Si vous vouliez m'aider...

LE COMTE.

Non, monsieur, je vous jure ;
Quand vous serez d'accord, je suis prêt à conclure.

SCÈNE X.

LISIMON.

Il faut je sois bien possédé du démon
Pour souffrir les hauteurs d'un pareil rodomont ;
Et que l'ambition m'ait bien tourné la tête,
Puisque dans mon dépit son empire m'arrête !
Je vais rompre. Attendons. Si je prends ce parti,
De mon autorité me voilà départi ;
Je ferai triompher et mon fils et ma femme,
Et monsieur désormais dépendra de madame.
Bel honneur que je fais à messieurs les maris !
Non, il n'en sera rien. Le dépit m'a surpris,
Mais l'honneur me réveille ; il m'excite à combattre,
Et je m'en vais, pour lui, faire le diable à quatre.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

LISETTE, PASQUIN, *entrent par deux différens côtés du théâtre; Pasquin le premier, et marchant fort vite.*

LISETTE.

Quoi ! sans me regarder, doubler ainsi le pas ?

PASQUIN.

Ah ! ma reine, pardon ; je ne vous voyois pas.
Auriez-vous par hasard quelque chose à me dire ?

LISETTE.

Oui ; sur de certains faits voudriez-vous m'instruire ?

PASQUIN.

Le puis-je ?

LISETTE.

Assurément.

PASQUIN.

Vous avez donc grand tort

D'en douter.

LISETTE.

Mais sur vous il faut faire un effort.

PASQUIN.

Vous n'avez qu'à parler. Je suis homme à tout faire
Pour vous marquer mon zèle et tâcher de vous plaire.
Quel est ce grand effort que votre autorité

M'impose?

LISETTE.

De me dire ici la vérité.

PASQUIN.

Rien ne me coûte moins.

LISETTE.

Pour entrer en matière,
Avez-vous jamais vu le château de Tufière?

PASQUIN.

(à part.)

Si je l'ai vu? cent fois. C'est mentir hardiment.

LISETTE.

Est-ce un si bel endroit qu'on nous l'a dit?

PASQUIN.

Comment?

C'est le plus beau château qui soit sur la Garonne.
Vous le voyez de loin qui forme un pentagone...

LISETTE.

Pentagone! bon Dieu! Quel grand mot est-ce là?

PASQUIN.

C'est un terme de l'art.

LISETTE.

Je veux croire cela :

Mais expliquez-moi bien ce que ce mot veut dire.

PASQUIN.

Cela m'est très facile, et je vais vous décrire
Ce superbe château, pour que vous en jugiez,
Et même beaucoup mieux que si vous le voyiez.
D'abord, ce sont sept tours entre seize courtines..
Avec deux tenaillons placés sur trois collines...

Qui formant un vallon dont le sommet s'étend
 Jusque sur... un donjon... entouré d'un étang...
 Et ce donjon placé justement... sous la zone...
 Par trois angles saillants forme le pentagone.

L I S E T T E.

Voilà, je vous l'avoue, un merveilleux château !

P A S Q U I N.

Je crois, sans vanité, que vous le trouvez beau.

L I S E T T E.

Et c'est donc en ce lieu que le père du comte
 Tient sa cour ?

P A S Q U I N.

Oui, ma reine; et faites votre compte
 Que dans tout le royaume il n'est point de seigneur
 Qui soutienne son rang avec plus de splendeur.
 Meutes, chevaux, piqueurs, superbes équipages,
 Table ouverte en tout temps, deux écuyers, six pages,
 Domestiques sans nombre et bien entretenus,
 Tout cela ne sauroit manger ses revenus.

L I S E T T E.

Mais c'est donc un seigneur d'une richesse immense ?

P A S Q U I N.

Vous en pouvez juger par sa magnificence.

L I S E T T E.

Je trouve en vos récits quelque petit défaut :
 Vous mentez à présent, ou vous mentiez tantôt.

P A S Q U I N.

Comment donc ?

L I S E T T E.

Un menteur qui n'a pas de mémoire

Se décèle d'abord. Si je veux vous en croire,
Le comte est grand seigneur; dans un autre entretien,
Vous m'avez assuré qu'il n'avoit pas de bien.

PASQUIN.

Tout franc, votre argument me paroît sans réplique.
Naturellement, moi, je suis très véridique.
Mais j'obéis. Au fond les faits sont très constants,
Et nous n'avons menti qu'en alongeant le temps.

LISETTE.

Rendez-moi, s'il vous plaît, cette énigme plus claire.

PASQUIN.

Quinze ans auparavant, ce que j'ai dit du père
Se trouvera très vrai. Depuis, tout a changé.
Dans un piteux état le bon-homme est plongé,
Et le pauvre seigneur traîne une vie obscure.
Mais mon maître, voulant qu'il fasse encor figure,
Par un récit pompeux, fruit de sa vanité,
Vient de le rétablir de son autorité.
Qu'entre nous, s'il vous plaît, la chose soit secrète.

LISETTE.

Allez, ne craignez rien. Si j'étois indiscrete,
Je ferois tort au comte; et si je fais des vœux,
C'est pour pouvoir l'aider à devenir heureux.
Valère à mes efforts sans relâche s'oppose;
Mais à les seconder je veux qu'il se dispose.
Il vient fort à propos.

PASQUIN.

Fort à propos aussi
Je vais me retirer, puisqu'il vous cherche ici.

SCÈNE II.

VALÈRE, LISETTE.

LISETTE, *d'un air dédaigneux.*

Ah! vous voilà, monsieur? vraiment j'en suis ravie.

VALÈRE.

Quoi! vous voulez gronder?

LISETTE.

J'en aurois bien envie.

VALÈRE.

Et sur quoi, s'il vous plaît?

LISETTE.

Mais sur vos beaux exploits.

Mes moindres volontés, dites-vous, sont vos lois?

VALÈRE.

Il est vrai.

LISETTE.

Cependant, devant monsieur le comte,
 Vous m'avez témoigné n'en faire pas grand compte;
 Et, contre mon avis, votre zèle emporté
 A su porter Philinte à toute extrémité.

VALÈRE.

J'ai dit à mon ami qu'on avoit eu l'audace
 De risquer contre lui jusques à la menace.
 Je n'ai rien dit de plus. C'est un homme de cœur,
 Qui n'a dû sur le reste écouter que l'honneur.

LISETTE.

Que l'honneur? Ce discours me fatigue et m'irrite.

VALÈRE.

Mais par quelle raison? Philinte a du mérite.

LISETTE.

Si vous n'employez pas vos soins avec ardeur
 Pour faire que le comte épouse votre sœur,
 Et pour bannir d'ici cet ennuyeux Philinte,
 Je vous déclare, moi, sans mystère et sans feinte,
 Que, demoiselle ou non, comme le ciel voudra,
 Lisette, de ses jours, ne vous épousera.
 J'ai conclu. C'est à vous maintenant de conclure.

VALÈRE.

(voyant Lycandre.)

Par quel motif?... Eh quoi! cette vieille figure
 Viendra-t-elle toujours troubler nos entretiens?

LISETTE.

Il faut que je lui parle.

VALÈRE.

Adieu donc.

SCÈNE III.

LYCANDRE, LISETTE.

LYCANDRE.

Je reviens,

Et je vous trouve encore en même compagnie.

LISETTE.

Oui, mais nous querellions. Valère a la manie
 De vouloir empêcher que ce jeune seigneur
 Qui demeure céans ne prétende à sa sœur.

LYCANDRE.

Et vous, vous soutenez le comte de Tuffière?

LISETTE.

Oui, monsieur, contre tous, et de toute manière.
 Il est vrai que le comte est si présomptueux,
 Qu'on ne peut se prêter à ses airs fastueux :
 Il ne respecte rien, ne ménage personne ;
 Et plus je le connois, plus sa gloire m'étonne.

LYCANDRE.

Ah ! que vous m'affligez !

LISETTE.

Et pourquoi, s'il vous plaît ?

LYCANDRE.

Mais vous-même, pourquoi prenez-vous intérêt
 A ce qui le concerne ? Est-il donc bien possible
 Qu'à votre empressement il se montre sensible
 Jusques à vous marquer des égards, des bontés ?

LISETTE.

Il n'a payé mes soins que par des duretés.
 Je ne puis y penser sans répandre des larmes.
 N'importe ; à le servir je trouve mille charmes.

LYCANDRE.

Qu'entends-je ? Juste ciel ! Quel bon cœur d'un côté !
 De l'autre quel excès d'insensibilité !
 O détestable orgueil ! Non, il n'est point de vice
 Plus funeste aux mortels, plus digne de supplice.
 Voulant tout asservir à ses injustes droits,
 De l'humanité même il étouffe la voix.

LISETTE.

Je l'éprouve.

LYCANDRE.

Pour vous, vous serez, je l'espère,
La consolation d'un trop malheureux père.

LISETTE.

A chaque instant, monsieur, vous me parlez de lui.
Il devoit à mes yeux se montrer aujourd'hui :
Mais il ne paroît point. Vous me trompiez peut-être.

LYCANDRE.

Un peu de patience; il va bientôt paroître.

LISETTE.

Pourquoi diffère-t-il de trop heureux moments?
Que ne vient-il s'offrir à mes embrassements?

LYCANDRE.

Malgré votre bon cœur, il craint que sa présence
Ne vous afflige.

LISETTE.

Moi? Se peut-il qu'il le pense?

LYCANDRE.

Il craint que ses malheurs, trop dignes de pitié,
Ne refroidissent même un peu votre amitié.

LISETTE.

Ah! qu'il me connoît mal!

LYCANDRE.

Enfin, avant qu'il vienne,
Sur sa triste aventure il veut qu'on vous prévienne.
Peut-être espérez-vous le voir dans son éclat,
Et vous le trouverez dans un cruel état.

LISETTE.

Il m'en sera plus cher; et, loin qu'il m'importune,
Il verra que mon cœur, plein de son infortune,

Redoublera pour lui de tendresse et d'amour.
 Tout baigné de mes pleurs, avant la fin du jour
 Il sera possesseur du peu que je possède.
 Mon zèle à ses malheurs servira de remède.
 Je ferai tout pour lui. Si je n'ai point d'argent,
 J'ai de riches habits dont on m'a fait présent ;
 Je garde un diamant que m'a laissé ma mère.
 Je vais tout engager, tout vendre pour mon père.
 Heureuse si je puis, et mille et mille fois,
 Lui prouver que je l'aime autant que je le dois.

LYCANDRE.

Arrêtez. Laissez-moi respirer, je vous prie.
 Donnez quelque relâche à mon ame attendrie.
 Vous aimez votre père, il n'est plus malheureux.

LISETTE.

Ah! puisqu'il est si lent à contenter mes vœux,
 Apprenez-moi quel monstre a causé sa misère.

LYCANDRE.

Quel monstre?

LISETTE.

Qui.

LYCANDRE.

L'orgueil... l'orgueil de votre mère :

Par son faste, les biens se sont évanouis ;
 Son orgueil a causé des malheurs inouis.

LISETTE.

Et comment ?

LYCANDRE.

Une dame assez considérable,
 Lui disputant le pas dans un lieu respectable,

En reçut un affront si sanglant, si cruel,
 Qu'elle en fit éclater un déplaisir mortel.
 L'époux de cette dame, enflammé de colère,
 Pour venger cet affront, attaqua votre père
 Au retour d'une chasse, et prit si bien son temps,
 Qu'ils se trouvèrent seuls pendant quelques instants.
 D'un trop funeste effet sa fureur fut suivie.
 Il vouloit se venger; il y perdit la vie.
 En un mot, votre père, en défendant ses jours,
 Tua son ennemi, mais sans autre secours
 Que celui de son bras armé pour sa défense.
 Les parents du défunt poussèrent la vengeance
 Jusqu'à faire passer ce malheureux combat,
 Pur effet du hasard, pour un assassinat.
 Des témoins subornés soutiennent l'imposture.
 On les croit. Votre père, outré de cette injure,
 Se défend; mais en vain. Il se cache. Aussitôt
 Un arrêt le condamne : et, pour fuir l'échafaud,
 Il passe en Angleterre, où quelques jours ensuite
 Votre mère devient compagne de sa fuite,
 Le rejoint avec vous qui sortiez du berceau;
 Et son orgueil puni la conduit au tombeau.

L I S E T T E.

Ciel! que m'apprenez-vous? Ce n'est donc pas ma mère
 Que j'avois au couvent, et qui m'étoit si chère?

L Y C A N D R E.

C'étoit votre nourrice. Elle vous ramena,
 Suivit exactement l'ordre que lui donna
 Votre père, deux ans après sa décadence,
 De venir dans ces lieux élever votre enfance,

Se disant votre mère, et cachant votre nom.

LISETTE.

Mais pourquoi ce secret? et par quelle raison
Me laisser ignorer de quel sang j'étois née?

LYCANDRE.

Pour vous rendre modeste autant qu'infortunée,
Et pour vous épargner des regrets, des douleurs,
Jusqu'à ce que le ciel adoucît vos malheurs.
C'est ainsi que l'avoit ordonné votre père;
Et sa précaution vous étoit nécessaire.

LISETTE.

Je brûle de le voir, et je tremble pour lui.
Comment osera-t-il se montrer aujourd'hui,
Après l'injuste arrêt?...

LYCANDRE.

Pendant sa longue absence,
De fidèles amis, sûrs de son innocence,
Et puissants à la cour, ont eu tant de succès,
Qu'ils l'ont déterminée à revoir le procès;
Et deux des faux témoins, prêts à perdre la vie,
Ont enfin avoué leur noire calomnie.
Votre père, caché depuis près de deux ans,
Attendoit les effets de ces secours puissants.
On vient de lui donner d'agréables nouvelles,
Il touche au terme heureux de ses peines mortelles.

LISETTE.

Qu'il ne s'expose point. Je crains quelque accident,
Quelque piège caché. N'est-il pas plus prudent
Que nous l'allions chercher? Par notre diligence
Prévenons ses bontés et son impatience.

Sortons, monsieur; je veux embrasser ses genoux,
Et mourir de plaisir dans des transports si doux.

LYCANDRE.

Vous n'irez pas bien loin pour goûter cette joie,
Vous voulez la chercher, et le ciel vous l'envoie.
Oui, ma fille, voici ce père malheureux;
Il vous voit, il vous parle; il est devant vos yeux.

LISETTE, *se jetant à ses pieds.*

Quoi! c'est vous-même? O ciel! que mon ame est ravie!
Je goûte le moment le plus doux de ma vie.

LYCANDRE.

Ma fille, levez-vous. Je connois votre cœur;
Et je vous l'ai prédit, vous ferez mon bonheur.
Mais hélas! que je crains de revoir votre frère!

LISETTE.

Mon frère? Et quel est-il?

LYCANDRE.

Le comte de Tuffière.

LISETTE.

Je ne sais où j'en suis! je ne respire plus!
Daignez me soutenir.

LYCANDRE.

Qu'il doit être confus
Quand il vous connoîtra!

LISETTE.

Moi sa sœur?

LYCANDRE.

Oui, ma fille.

LISETTE.

Sans doute, nous sortons de la même famille;

Oui, le comte est mon frère; et dès que je l'ai vu,
A travers ses mépris, mon cœur l'a reconnu.
De mon foible pour lui je ne suis plus surprise.

LYCANDRE.

Votre cœur le prévient, et l'ingrat vous méprise!
Ah! je veux profiter de cette occasion,
Pour jouir devant vous de sa confusion,
Quand le temps permettra de vous faire connoître.

LISETTE.

Jusque-là devant lui ne dois-je plus paroître?

LYCANDRE.

Non. Je vais le trouver. La conversation
Sera vive, à coup sûr; et sa présomption
Mérite qu'avec lui prenant le ton de père,
Je fasse à ses hauteurs une leçon sévère.

LISETTE.

S'il ne vous connoît pas, vous les éprouverez.

LYCANDRE.

Non. Nous nous sommes vus. Il me connoît. Rentrez,
Ma fille; quelqu'un vient : gardez bien le silence.

LISETTE, *lui baisant la main.*

Mon père, attendez tout de mon obéissance.

SCÈNE IV.

LYCANDRE; PASQUIN, s'arrêtant à considérer
Lycandre.

LYCANDRE.

Le comte de Tuffière est-il chez lui?

PASQUIN, d'un ton brusque

Pourquoi?

LYCANDRE.

Je voudrois lui parler.

PASQUIN, le regardant du haut en bas.

Lui parler? Qui? vous!

LYCANDRE.

Moi

PASQUIN, d'un air méprisant.

Cela ne se peut pas.

LYCANDRE.

La raison, je vous prie?

PASQUIN.

C'est qu'il est en affaire.

LYCANDRE.

Oh! je vous certifie,

Quelque occupé qu'il soit, que dès qu'il apprendra
Que je veux lui parler, il y consentira

PASQUIN, fierement.

Eh! qu'êtes-vous?

LYCANDRE.

Je suis — car je perds patience! /

Un homme très choqué de votre impertinence.

PASQUIN, *à part.*

Il a, ma foi, raison. Je retombe toujours,

(*à Lycandre.*)

Et je veux m'en punir. Je vois que mon discours,

Monsieur, n'a pas le don de vous être agréable.

Mais si je suis si fier, je suis très excusable.

LYCANDRE, *vivement.*

Et par où, s'il vous plaît?

PASQUIN.

Pour le dire en un mot,

Et sans trop me vanter, c'est que je suis un sot.

LYCANDRE.

Allez, on ne l'est point quand on connoît sa faute.

PASQUIN.

Mon maître a très souvent la parole si haute,

Il est si suffisant, que, par occasion,

Je le deviens aussi, mais sans réflexion.

Heureusement pour moi, la raison, la prudence,

Abrégent les accès de mon impertinence.

Vous voyez que d'abord j'ai bien baissé mon ton.

Mais daignez, s'il vous plaît, me dire votre nom.

LYCANDRE.

Mon enfant, dites-lui, s'il veut bien le permettre,

Que je viens demander sa réponse à la lettre

Que l'on vous a pour lui remise de ma part.

L'a-t-il lue?

PASQUIN.

Oui, monsieur. Seriez-vous par hasard

l'inconnu?

LYCANDRE.

Je le suis.

PASQUIN.

Moi, que je vous annonce!

Eh! vite, sauvez-vous. J'ai reçu sa réponse,
Et je la sens encor.

LYCANDRE, *souriant*.

Ne craignez rien pour moi,
Il sera plus honnête en me répondant.

PASQUIN.

Quoi!

Vous vous exposez...?

LYCANDRE.

Oui, j'en veux courir le risque.

PASQUIN.

Pour jouer avec lui, prenez mieux votre bisque.

LYCANDRE.

Dépêchez-vous, de grace.

PASQUIN *va et revient*.

En vérité, je crains...

LYCANDRE, *d'un air impatient*.

Ah!

PASQUIN.

S'il vous en prend mal, je m'en lave les mains.

SCÈNE V.

LYCANDRE.

Par les airs du valet on peut juger du maître.
 Ah! du moins, si mon fils pouvoit se reconnoître,
 Se blâmer quelquefois, comme fait ce garçon,
 Tôt ou tard sa fierté plieroit sous sa raison.
 Mais je n'ose espérer...

SCÈNE VI.

LYCANDRE, LE COMTE, PASQUIN.

LE COMTE *entre en furieux.*

Quel est le téméraire,
 Quel est l'audacieux qui m'ose?... Ah! c'est mon père!

LYCANDRE.

L'accueil est très touchant; j'en suis édifié.

PASQUIN, *à part.*

Comment donc! le voilà comme pétrifié?

LE COMTE, *ôtant son chapeau.*

Un premier mouvement quelquefois nous abuse.
 Excusez-moi, monsieur.

PASQUIN, *à part.*

Il lui demande excuse!

LE COMTE.

(à Pasquin.)

Je croyois... Sors, Pasquin.

LYCANDRE.

Pourquoi le chassez-vous?

Laissez-le ici; je veux...

LE COMTE, *poussant Pasquin.*

Sors, ou crains mon courroux.

LYCANDRE, *retenant Pasquin.*

Reste.

PASQUIN, *s'enfuyant.*

Il y fait trop chaud. Je fais ce qu'on m'ordonne.

LE COMTE.

Si quelqu'un vient me voir, je n'y suis pour personne..

SCÈNE VII.

LYCANDRE, LE COMTE.

LYCANDRE.

Que veut dire ceci?

LE COMTE.

J'ai mes raisons.

LYCANDRE.

Pourquoi

Marquez-vous tant d'ardeur à l'éloigner de moi?

LE COMTE.

Aux regards d'un valet dois-je exposer mon père?

LYCANDRE.

Vous craignez bien plutôt d'exposer ma misère;

Voilà votre motif: et, loin d'être charmé

De me voir près de vous, votre orgueil alarmé

Rougit de ma présence; il se sent au supplice.

De sa confusion votre cœur est complice ;
 Et, tout bouffi de gloire, il n'ose se prêter
 Aux tendres mouvements qui devoient l'agiter
 Ah ! je ne vois que trop en cette conjoncture
 Qu'une mauvaise honte étouffe la nature.
 C'est en vain qu'un billet vous avoit prévenu ;
 Et je me suis trompé, croyaut qu'un inconnu
 Vous corrigeroit mieux qu'un père misérable,
 Qu'à vos yeux la fortune a rendu méprisable.

LE COMTE.

Qui ? moi ! je vous méprise ? Osez-vous le penser ?
 Qu'un soupçon si cruel a droit de m'offenser !
 Croyez que votre fils vous respecte, vous aime.

LYCANDRE.

Vous ? Prouvez-le-moi donc , et dans ce moment même.

LE COMTE.

Vous pouvez disposer de tout ce que je puis.
 Parlez ; qu'exigez-vous ?

LYCANDRE.

Qu'en l'état où je suis
 Vous vous fassiez honneur de bannir tout mystère ,
 Et de me reconnoître en qualité de père
 Dans cette maison-ci. Voyons si vous l'osez.

LE COMTE.

Songez-vous au péril où vous vous exposez ?

LYCANDRE.

Dois-je me défier d'une honnête famille ?
 Allons voir Lisimon. Menez-moi chez sa fille.

LE COMTE.

De grace, à vous montrer ne soyez pas si prompt :

Vous les exposerez à vous faire un affront.
 Vous ne savez donc pas jusqu'où va l'arrogance
 D'un bourgeois anobli, fier de son opulence?
 Si le faste et l'éclat ne soutiennent le rang,
 Il traite avec dédain le plus illustre sang.
 Mesurant ses égards aux dons de la fortune,
 Le mérite indigent le choque, l'importune,
 Et ne peut l'aborder qu'en faisant mille efforts,
 Pour cacher ses besoins sous un brillant dehors.
 Depuis votre malheur, mon nom et mon courage
 Font toute ma richesse; et ce seul avantage,
 Réchauffé par l'éclat de quelques actions,
 M'a tenu lieu de biens et de protections.
 J'ai monté par degrés, et, riche en apparence,
 Je fais une figure égale à ma naissance;
 Et sans ce faux relief, ni mon rang ni mon nom
 N'auroient pu m'introduire auprès de Lisimon.

LYCANDRE.

On me l'a peint tout autre; et j'ai peine à vous croire.
 Tout ce discours ne tend qu'à cacher votre gloire.
 Mais pour moi qui ne suis ni superbe ni vain,
 Je prétends me montrer, et j'irai mon chemin.

(*Il veut sortir.*)

LE COMTE, *le retenant.*

Différez quelques jours; la faveur n'est pas grande:

(*Il se jette aux pieds de Lycandre.*)

Je me jette à vos pieds, et je vous la demande.

LYCANDRE.

J'entends. La vanité me déclare à genoux
 Qu'un père infortuné n'est pas digne de vous

Oui, oui, j'ai tout perdu par l'orgueil de ta mère,
Et tu n'as hérité que de son caractère.

LE COMTE.

Eh! compatissez donc à la noble fierté
Dont mon cœur, il est vrai, n'a que trop hérité.
Du reste, soyez sûr que ma plus forte envie
Seroit de vous servir aux dépens de ma vie.
Mais du moins ménagez un honneur délicat;
Pour mon intérêt même évitons un éclat.

LYCANDRE.

Vous me faites pitié! Je vois votre foiblesse,
Et veux, en m'y prêtant, vous prouver ma tendresse;
Mais à condition que si votre hauteur
Éclate devant moi, dès l'instant...

SCÈNE VIII.

LYCANDRE, LE COMTE, LISIMON.

LISIMON, *au comte.*

Serviteur.

Je vous cherchois, mon cher; votre froideur m'étonne,
Car il est temps d'agir. Je crois, Dieu me pardonne,
Que ma femme devient raisonnable.

LE COMTE.

Comment?

LISIMON.

Elle n'a plus pour vous ce grand éloignement
Qu'elle a marqué d'abord. La bonne dame est sage;
Car j'allois sans cela faire un joli tapage.

Je vais vous procurer un moment d'entretien
Avec ma digne épouse; et puis tout ira bien,
Pourvu que vous vouliez lui faire politesse.
N'y manquez pas, au moins; car c'est une princesse
Aussi fière que vous, et dont les préjugés...

LE COMTE.

Je suis ravi de voir que vous vous corrigez. }

LISIMON, *se couvrant.*

Tu le vois, mon enfant, je cherche à te complaire.

LE COMTE.

Fort bien !

LISIMON, *se découvrant.*

Enfin, monsieur, le succès de l'affaire

Est en votre pouvoir. Ainsi donc, croyez-moi,
De ce que je vous dis faites-vous une loi.

LYCANDRE.

Monsieur vous parle juste, et pour votre avantage :
Que votre unique objet soit votre mariage ;
Et mettez à profit cet heureux incident.

LISIMON, *au comte.*

Quel est cet homme-là ?

LE COMTE, *tirant Lisimon à part.*

C'est... c'est mon intendant.

LISIMON.

Il a l'air bien grêlé. Selon toute apparence,
Cet homme n'a pas fait fortune à l'intendance.

LE COMTE, *à Lisimon.*

C'est un homme d'honneur.

LISIMON.

Il y paroit.

LYCANDRE, *à part.*

Je voi

Qu'il trompe Lisimon en lui parlant de moi.
Sa gloire est alarmée à l'aspect de son père.

LE COMTE, *à Lisimon.*

Sachez encore...

LISIMON.

Eh bien?

LYCANDRE, *à part.*

Je retiens ma colère

Espérant que bientôt il me sera permis
De me faire connoître, et de punir mon fils ;
Et mon juste dépit lui prépare une scène
Où je veux mettre enfin son orgueil à la gêne.

LE COMTE, *à demi-voix, à Lycandre.*

Contraignez-vous, de grace ; et ne lui dites rien
Qui lui fasse augurer qui vous êtes.

LYCANDRE.

Fort bien.

LE COMTE, *retournant à Lisimon.*

C'est un homme économe autant qu'il est fidèle.

LISIMON, *haut.*

Oh çà, je vous ai dit une bonne nouvelle :
Ne la négligeons pas. Ma femme veut vous voir ;
Pour gagner son esprit, faites votre devoir.

LE COMTE, *en souriant.*

Mon devoir !

LISIMON.

Oui vraiment.

LE COMTE.

L'expression est forte.

LYCANDRE, *au comte.*

Quoi? faut-il pour un mot vous cabrer de la sorte?

LISIMON, *au comte.*

Il parle de bon sens.

LYCANDRE.

Il est bien question

De chicaner ici sur une expression.

LE COMTE, *d'un air un peu fier, à Lycandre.*

Mais, monsieur...

LYCANDRE, *d'un air impérier.*

Mais, monsieur, je dis ce qu'il faut dire :

Faites ce qu'il faut faire au plus tôt.

LE COMTE, *à part.*

Quel martyr!

Il va se découvrir.

LISIMON, *au comte.*

Ce vieillard est bien vert,

Ce me semble.

LE COMTE.

(à Lisimon.) (à Lycandre.)

Il est vrai. Votre discours me perd.

Devant cet homme, au moins, tâchez de vous contraindre.

LYCANDRE, *au comte.*

Faites ce qu'il desire, ou je cesse de feindre.

LISIMON.

Ma femme vous attend : venez, d'un air soumis,

Prévenant, la prier d'être de vos amis.

LYCANDRE, *au comte.*

Soumis; vous entendez?

LE COMTE, *d'un air piqué.*

Oui, j'entends à merveille.

(*à part.*)

Ciel!

LISIMON.

Vous approuvez donc ce que je lui conseille?

Bon-homme, expliquez-vous.

LYCANDRE.

Oui, je l'approuve fort;

Et s'il ne s'y rend pas, il aura très grand tort.

Vous lui donnez, monsieur, une leçon très sage.

Il en avoit besoin. Je le connois.

LE COMTE, *à part.*

J'enrage.

LISIMON, *à Lycandre.*

Vous êtes donc à lui depuis long-temps?

LE COMTE, *à Lisimon.*

Sortons.

Je regrette, monsieur, le temps que nous perdons.

LISIMON.

(*au comte.*) (*à Lycandre.*)

Un moment. A quoi vont les revenus du comte?

LYCANDRE.

Je ne saurois vous dire à quoi cela se monte.

LISIMON.

Mais encor?

LE COMTE, *à Lycandre*

Dites-lui..

LYCANDRE, *au comte, bas.*

Je ne veux point mentir. |

(à Lisimon.)

Une affaire, monsieur, m'oblige de sortir :
 Mais avant qu'il soit peu je veux vous satisfaire.
 Vous pouvez cependant conclure votre affaire ;
 Et j'ose me flatter qu'avec un peu de temps
 Vous aurez lieu tous deux d'en être fort contents.
 Adieu.

SCÈNE IX.

LISIMON, LE COMTE.

LISIMON.

Votre intendant avec vous fait le maître.
 Que veut dire cela ? Hem ?

LE COMTE.

Comme il m'a vu naître,
 Avec moi bien souvent il prend ces libertés.

LISIMON.

Allons trouver ma femme, et trêve de fiertés.

LE COMTE.

J'irai, si vous voulez : mais que faut-il lui dire ?

LISIMON.

Plaisante question ! Quoi ! faut-il vous instruire ?

LE COMTE.

Mais je suis assez neuf sur ces démarches-là. |

Prier ! solliciter ! je n'entends point cela.

Je souhaite de faire avec vous alliance ;

Mais songez aux égards qu'exige ma naissance.
Parlez pour moi vous-même, et faites bien ma cour
Cela suffit, je crois?

LISIMON.

Est-ce là le retour
Dont vous payez mes soins? Suivi de ma famille,
Dois-je venir ici vous présenter ma fille,
Vous priaut à genoux de vouloir l'accepter?
Si tu te l'es promis, tu n'as qu'à décompter.
Ma fille vaut bien peu, si l'on ne la demande.
Je te baise les mains, et je me recommande
A ta grandeur. Adieu.

SCÈNE X.

LE COMTE.

Que ces gens inconnus
Sont fiers! Voilà l'orgueil de tous nos parvenus.
C'est peu qu'à leurs grands biens notre gloire s'immole,
Il faut, pour les avoir, fléchir devant l'idole.
Ah! maudite fortune, à quoi me réduis-tu?
Si tes coups redoublés ne m'ont point abattu,
Veux-tu m'humilier par l'appât des richesses?
Et n'a-t-on tes faveurs qu'à force de bassesses?

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

Oh çà, mademoiselle, expliquons-nous un peu ;
Nous pouvons librement nous parler en ce lieu.

ISABELLE.

Et sur quoi, s'il vous plaît ?

LISETTE.

Votre mère apaisée

A vos tendres desirs paroît moins opposée ;
Vous pouvez espérer d'épouser votre amant :
Mais, loin de témoigner ce doux ravissement
Que vous devez sentir sur le point d'être heureuse,
Je ne vous vis jamais si triste et si rêveuse.

ISABELLE.

Il est vrai.

LISETTE.

Vous vouliez le comte pour époux ;
Son amour à vos yeux s'est signalé pour vous ;
Il vous a demandée, et cette ame si fière
Vient de plier enfin.

ISABELLE.

Mais de quelle manière ?

De ses soumissions la choquante froideur,
 Son souris dedaigneux, son air fier et moqueur,
 Son silence affecté, tout me faisoit comprendre
 Que son cœur jusqu'à nous avoit peine à descendre
 Mon père, avec ardeur, sollicitoit pour lui;
 A peine de deux mots lui prêtoit-il l'appui;
 Et sans votre crédit sur l'esprit de mon frère,
 Qui s'est servi du sien pour ramener ma mère,
 Le comte a si bien fait que tout étoit rompu.
 Pour cacher mon dépit, j'ai fait ce que j'ai pu;
 Mais plus de cet instant j'occupe ma pensée,
 Plus je sens que j'en suis vivement offensée.
 Pour un cœur délicat quel triste événement?

L I S E T T E.

Si bien que votre amour est mort subitement?

I S A B E L L E.

Il est bien refroidi.

L I S E T T E.

Parlez en conscience,
 N'entre-t-il point ici quelque peu d'inconstance?

I S A B E L L E.

Vous me connoissez mal.

L I S E T T E.

Oh! que pardonnez-moi;
 Et s'il faut s'expliquer ici de bonne foi...

I S A B E L L E.

Eh bien?

L I S E T T E.

D'aucun roman, à ce que j'imagine,
 Vous ne pourrez jamais devenir l'héroïne.

ISABELLE.

Croyez-vous m'amuser quand vous me plaisantez ?

LISETTE.

Je ne plaisante point, je dis vos vérités.
 Le soupçon d'un défaut vous trouble et vous alarme.
 Dès qu'il est confirmé, votre cœur se gendarme.
 Trop de délicatesse est un autre défaut,
 Dont vous serez punie, et peut-être trop tôt.

ISABELLE.

Le conte me desole à chaque occasion.

LISETTE.

Quoi ! pour un peu de gloire et de présomption ?
 C'est là ce qui fait voir la grandeur de son ame.
 Il est fier à présent, mais devenez sa femme,
 L'amant fier deviendra mari tendre et soumis.

ISABELLE.

L'espoir si flatteur peut-il m'être permis ?

SCÈNE II.

ISABELLE, VALÈRE, LISETTE.

LISETTE, à Valère.

Vous voilà bien rêveur ?

VALÈRE.

Et j'ai sujet de l'être.
 Aux yeux de mon ami je n'ose plus paroître.
 J'ai servi son rival. Je ne puis m'empêcher,
 Même devant vous deux, de me le reprocher.
 C'est une trahison dont j'étois incapable,
 Si l'amour n'eût voulu que j'en fusse coupable.

L I S E T T E.

Vous vous en repentez?

V A L È R E.

Je m'en repentirois,
Si je vous aimois moins. Mais enfin je voudrois
Que vous déclarassiez le motif qui vous porte
A marquer pour le comte une amitié si forte.

L I S E T T E.

Ce motif est très juste; et quand vous l'apprendrez,
Bien loin de m'en blâmer, vous m'en applaudirez.

V A L È R E.

Je le veux croire ainsi; mais daignez m'en instruire.

L I S E T T E.

Je l'ignorois tantôt, et ne pouvois le dire.
Je le sais à présent, et ne le dirai point.

V A L È R E.

Pourquoi vous obstiner à me cacher ce point?
Quoi! faut-il qu'un amant vous trouve si discrète?

I S A B E L L E, à Valère.

Mais c'est donc tout de bon que vous aimez Lisette?

V A L È R E.

Je l'aime, et m'en fais gloire.

I S A B E L L E.

Un tel attachement
Prouve mieux que jamais votre discernement.
Mais quel en est l'objet? quelle est votre espérance?

L I S E T T E.

Souffrez que là-dessus nous gardions le silence.

I S A B E L L E.

J'y veux bien consentir, et me fais cet effort

Jusqu'à ce que l'on ait décidé de mon sort.

VALÈRE.

Il est tout décidé.

ISABELLE.

Juste ciel!

VALÈRE.

Et mon père,

Pour dicter le contrat, est chez notre notaire.

ISABELLE.

Ma mère n'y met plus aucun empêchement?

VALÈRE.

Non; et vous me devez un si prompt changement.

SCÈNE III.

LISIMON, VALÈRE, ISABELLE, LISETTE.

LISIMON, à Isabelle.

Çà, réjouissons-nous. Enfin, vaille que vaille,
L'ennemi se soumet; j'ai gagné la bataille;
Le champ m'est demeuré. Je craignois un éclat;
Mais votre mère enfin va signer le contrat.
Elle a banni Philinte; et j'attends le notaire
Pour terminer enfin cette importante affaire.
Excepté quelques points dont il faut convenir,
Je ne prévois plus rien qui pût nous retenir.
Tu seras dès ce soir madame la comtesse,
Ma fille.

ISABELLE.

Dès ce soir?

LISIMON.

Sans délai.

ISABELLE.

Rien ne presse.

Cette affaire mérite un peu d'attention ;
Et j'ai fait sur cela quelque réflexion.

LISIMON.

Quelque réflexion ? Comment, mademoiselle,
Allez-vous nous donner une scène nouvelle,
Et vous dédire ici, comme vous avez fait
Sur cinq ou six projets qui n'ont point eu d'effet ?
Pensez-vous que le comte entende raillerie,
Et soit homme à souffrir votre bizarrerie ?

VALÈRE.

Mais, mon père, après tout...

LISIMON.

Mais, après tout, mon fils,

Croyez-vous que d'un fat j'écoute les avis ?
Quoi donc ! j'aurai su faire un miracle incroyable,
En rendant aujourd'hui ma femme raisonnable
(Chose qu'on n'a point vue, et qu'on ne verra plus),
Et mes enfants rendront mes travaux superflus !
Un chef-d'œuvre si beau deviendrait inutile !
Non, parbleu ! Gardez-vous de m'échauffer la bile,
Ou vous aurez sujet de vous en repentir,
Et mon juste courroux se fera ressentir.

LISETTE.

Voilà parler, monsieur, en père de famille.
Courage ! Disposez enfin de votre fille :
Ne l'abandonnez plus à ses réflexions.

C'est à vous à trancher dans ces occasions.

ISABELLE.

Quoi, Lisette...?

LISETTE.

Monsieur a prononcé l'oracle :

A l'accomplissement rien ne peut mettre obstacle.
S'il vous destine au comte, il faut que ce dessein
S'exécute, en dépit de tout le genre humain.

LISIMON.

Cette fille me charme. Oui, ma chère Lisette,
Tiens, sois un peu moins sage, et tu seras parfaite.

LISETTE.

L'avis est bon.

LISIMON.

Le tien vient de m'édifier,
Et je veux t'embrasser pour te remercier.

LISETTE.

Réservez, s'il vous plaît, cette tendre saillie
Jusqu'à ce que je sois une fille accomplie.

LISIMON.

J'attendrois trop long-temps. Il faut absolument
Que ma reconnoissance éclate en ce moment.

VALÈRE, *le retenant.*

Vous vous échaufferez, prenez garde, mon père.

LISIMON, *le repoussant.*

Monsieur le médecin, ce n'est pas votre affaire :
Que je m'échauffe ou non, vous aurez la bonté
De ne vous plus charger du soin de ma santé.

(*à part.*)

Je crois que ce coquin est jaloux de Lisette,

Et je soupçonne entre eux quelque intrigue secrète.

(à Valère.)

Je veux m'en éclaircir. Sachons un peu...

VALÈRE.

Voici

Votre notaire.

LISIMON.

(à Valère, qui veut sortir.)

Ah! bon. Non, non, demeure ici.

Dans un petit moment nous compterons ensemble.

SCÈNE IV.

LISIMON, VALÈRE, ISABELLE, LISETTE,
M. JOSSE.

LISIMON.

Approche, monsieur Josse.

M. JOSSE.

Est-ce ici qu'on s'assemble?

LISIMON.

Oui.

M. JOSSE.

Lisons ma minute. A trois articles près,
Monsieur, j'ai stipulé vos communs intérêts.
C'est donc là la future?

LISIMON.

A peu près. C'est ma fille.

M. JOSSE, *la regardant avec ses lunettes.*

Voilà de quoi former une belle famille.

Où donc est le futur?

ISABELLE.

Je n'en sais encor rien.

M. JOSSE.

Comment! se faire attendre! Oh! cela n'est pas bien;
Et vous méritez fort...

LISIMON.

Le voici qui s'avance.

Assieds-toi, monsieur Josse; et nous, prenons séance.

SCÈNE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LE COMTE.

(*Ils sont tous assis, excepté Lisette.*)

M. JOSSE, *vis-à-vis une table, après avoir mis ses
lunettes, lit.*

Par-devant...

LISIMON, *à Isabelle qui parle à Lisette.*

Écoutez.

M. JOSSE *lit.*

les conseillers du roi,

Notaires soussignés, furent présents...

LISIMON, *à Valère, qui parle d'action à Lisette.*

Eh quoi!

Vous ne vous tairez point? Est-il temps que l'on cause?

Valère, ici. Laissez cette fille, et pour cause.

M. JOSSE, *au comte.*

Votre nom, s'il vous plaît, vos titres, votre rang?

Je ne les savois point; ils sont restés en blanc.

LE COMTE.

Je vais vous les dicter. N'oubliez rien, de grace.
Vous avez pour cela laissé bien peu de place.

M. JOSSE.

La marge y suppléera. Voyez quelle largeur!

LE COMTE.

(*Il dicte.*)

Écrivez donc. Très haut et très puissant seigneur...

M. JOSSE, *se levant.*

Monsieur, considérez qu'on ne se qualifie...

LE COMTE.

Point de raisonnements, je vous le signifie.

M. JOSSE, *écrivant.*

Et très puissant seigneur...

LE COMTE, *dictant.*

Monseigneur Carloman,
Alexandre, César, Henri, Jules, Armand,
Philogènes, Louis...

M. JOSSE.

Oh! quelle kyrielle!

Ma foi, sur tant de noms ma mémoire chancelle.

(*Il répète.*)

Philogènes, Louis... Après?

LE COMTE, *dictant.*

De Mont-sur-Mont.

M. JOSSE, *répétant.*

Sur Mont.

LE COMTE, *dictant.*

Chevalier...

M. JOSSE, *répétant.*

Lier.

LE COMTE, *au notaire.*

Continuez. Baron

De Montorgueil.

M. JOSSE.

Orgueil.

LE COMTE, *d'un ton ampoulé.*

Bon. Marquis de Tuffière...

LISIMON.

Quoi ! vous êtes marquis ?

LE COMTE.

Proprement c'est mon père ;

Mais comme après sa mort j'aurai ce marquisat,
J'en prends d'avance ici le titre en mon contrat.LISIMON, *lui frappant sur l'épaule.*

C'est bien fait, mon garçon ; la chose t'est permise.

(à Isabelle.)

Je te fais compliment, madame la marquise.

M. JOSSE, *au comte.*

Est-ce tout ?

LE COMTE, *se levant.*

Comment, tout ? Seigneur...

M. JOSSE.

Et cætera.

Cette tirade-là jamais ne finira.

LE COMTE.

Mettez, et autres lieux, en très gros caractère.

ISABELLE, *à demi-voix, à Lisette.*

En lettres d'or.

LISETTE, à demi-voix, à Isabelle.

Paix donc.

ISABELLE, à demi-voix à Lisette.

Je ne saurois me taire.

Je ne puis me prêter à tant de vanité.

LISETTE, à demi-voix, à Isabelle.

C'est le foible commun des gens de qualité.

Leurs titres bien souvent font tout leur patrimoine.

M. JOSSE, à Lisimon.

(Il lit.)

A vous présentement, monsieur. Messire Antoine Lisimon...

LE COMTE, d'un air surpris.

Antoine?

LISIMON.

Oui.

LE COMTE.

Quoi! c'est là votre nom?

Antoine! Est-il possible?

LISIMON.

Eh! parbleu, pourquoi non?

LE COMTE.

Ce nom est bien bourgeois!

LISIMON.

Mais pas plus que les autres.

Je crois que mon patron valoit bien tous les vôtres.

LE COMTE, d'un air dédaigneux.

Passons, monsieur, passons. Vos titres? c'est le point dont il s'agit ici.

LISIMON.

Qui? moi? Je n'en ai point.

LE COMTE.

Comment donc? Vous n'avez aucune seigneurie?

LISIMON.

Ah! je me souviens d'une. Écrivez, je vous prie.

(Il dicte.)

Antoine Lisimon, écuyer.

LE COMTE.

Rien de plus?

LISIMON.

Et seigneur suzerain... d'un million d'écus.

LE COMTE.

Vous vous moquez, je crois? L'argent est-il un titre?

LISIMON.

Plus brillant que les tiens; et j'ai dans mon pupitre
Des billets au porteur, dont je fais plus de cas
Que de vieux parchemins, nourriture des rats.

M. JOSSE, *à part.*

Il a raison.

LE COMTE.

Pour moi, je tiens que la noblesse...

M. JOSSE.

Oh! nous autres bourgeois, nous tenons pour l'espèce.

(à Lisimon.)

Çà, stipulons la dot.

LISIMON.

Le gendre que je prends

M'engage à la porter à neuf cent mille francs.

M. JOSSE, *au comte.*

Voilà pour la future un titre magnifique,
Et qui soutiendra bien votre noblesse antique.

LE COMTE, *à M. Josse, bas.*

Monsieur le garde-note, oui, l'argent nous soutient;
Mais nous purifions la source dont il vient.

M. JOSSE

Et quel douaire aura l'épouse contractante?

LE COMTE.

Quel douaire, monsieur? Vingt mille francs de rente.

LISETTE, *à part.*

Mon frère est magnifique. En tout cas, je sais bien
Que, s'il donne beaucoup, il ne s'engage à rien.

M. JOSSE, *au comte.*

Sur quoi l'assignez-vous?

LISIMON.

Oui.

LE COMTE, *dictant.*

Sur la baronnie

De Montorgueil.

M. JOSSE, *se levant.*

Voilà votre affaire finie.

LISIMON.

Signons donc maintenant. La noce se fera
Aussitôt qu'à Paris ton père arrivera.

LE COMTE.

Mon père, dites-vous? Il ne faut point l'attendre.
Jamais en ce pays il ne pourra se rendre.
La goutte le retient au lit depuis six mois.

LISETTE, *à part.*

Mon frère, en vérité, ment fort bien quelquefois.

LE COMTE.

Mais nous irons le voir après le mariage.

LISIMON.

Avec bien du plaisir je ferai le voyage.

SCÈNE VI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LYCANDRE.

LE COMTE, *à part.*

Ah! le voici lui-même. O ciel! quel incident!

LISIMON, *à Lycandre.*

Que voulez-vous? Parbleu, c'est monsieur l'intendant

LYCANDRE, *au comte.*

Je viens savoir, mon fils...

VALÈRE et ISABELLE.

Son fils!

LE COMTE, *à part.*

Je meurs de honte.

LISIMON.

Vous m'aviez donc trompé? Répondez, mon cher comte.

LE COMTE, *à Lycandre.*

Eh quoi! dans cet état osez-vous vous montrer?

LYCANDRE.

Superbe, mon aspect ne peut que t'honorer.

Mon arrivée ici t'alarme et t'importune;

Mais apprends que mes droits vont devant ta fortune.

Rends-leur hommage, ingrat, par un plus tendre accueil.

LE COMTE.

Eh! le puis-je au moment...

LISIMON.

Baron de Montorgueil,

C'est donc là ce superbe et brillant équipage
Dont tu faisais tantôt un si bel étalage?

LYCANDRE, à Lisimon.

L'état où je paroïs, et sa confusion,
D'un excessif orgueil sont la punition.

(au comte.)

Je la lui réservoirs. Je bénis ma misère,
Puisqu'elle t'humilie, et qu'elle venge un père.
Ah! bien loin de rougir, adoucïs mes malheurs.
Parle, reconnois-moi.

ISABELLE, à Lisette.

Vous voilà tout en pleurs,

Lisette?

LISETTE, à Isabelle.

Vous allez en apprendre la cause.

LYCANDRE, au comte.

Je vois qu'à ton penchant ta vanité s'oppose;
Mais je veux la dompter. Redoute mon courroux,
Ma malédiction, ou tombe à mes genoux.

LE COMTE.

Je ne puis résister à ce ton respectable.
Eh bien! vous le voulez? Rendez-moi méprisable.
Jouissez du plaisir de me voir si confus.
Mon cœur, tout fier qu'il est, ne vous méconnoît plus.

Oui, je suis votre fils, et vous êtes mon père.
Rendez votre tendresse à ce retour sincère.

(*Il se met aux genoux de Lycandre.*)

Il me coûte assez cher pour avoir mérité
D'éprouver désormais toute votre bonté.

LISIMON, à *Lycandre.*

Il a, ma foi, raison. Par ce qu'il vient de faire,
Je jurerois, morbleu, que vous êtes son père.

LYCANDRE *relève le comte, et l'embrasse.*

En sondant votre cœur, j'ai frémi, j'ai tremblé :
Mais, malgré votre orgueil, la nature a parlé.
Qu'en ce moment pour moi ce triomphe a de charmes !
Je dois donc maintenant terminer vos alarmes,
Oublier vos écarts, qui sont assez punis.
Mon fils, rassurez-vous ; nos malheurs sont finis.
Le ciel, enfin pour nous devenu plus propice,
A de mes ennemis confondu la malice.
Notre auguste monarque, instruit de mes malheurs,
Et des noirs attentats de mes persécuteurs,
Vient, par un juste arrêt, de finir ma misère.
Il me rend mon honneur ; à vous, il rend un père
Rétabli dans ses droits, dans ses biens, dans son rang,
Enfin dans tout l'éclat qui doit suivre mon sang.
J'en reçois la nouvelle, et ma joie est extrême
De pouvoir à présent vous l'annoncer moi-même.

LE COMTE.

Qu'entends-je ? juste ciel ! Fortune, ta faveur
Au mérite, aux vertus, égale le bonheur ;
Oui, tu me rends mes biens, mon rang et ma naissance,

Et j'en ai désormais la pleine jouissance.

LYCANDRE.

Devenez plus modeste, en devenant heureux.

LISIMON.

C'est bien dit. Je vous fais compliment à tous deux.
Je n'ai pas attendu ce que je viens d'apprendre,
Pour choisir votre fils en qualité de gendre,
Parcequ'à l'orgueil près il est joli garçon.
Voici notre contrat; signez-le sans façon.

LYCANDRE.

Quoique notre fortune ait bien changé de face,
De vos bontés pour lui je dois vous rendre grace;
Et pour m'en acquitter encor plus dignement,
Je prétends avec vous m'allier doublement.

LISIMON.

Comment?

LYCANDRE.

Pour votre fils je vous offre ma fille.

VALÈRE, à *Lisette*.

Je suis perdu.

LISIMON.

L'honneur est grand pour ma famille.
Très agréablement vous me voyez surpris.
J'accepte le projet. Mais est-elle à Paris,
Votre fille?

LYCANDRE.

Sans doute. Approchez-vous, Constance;
Et recevez l'époux....

LISIMON.

Vous vous moquez, je pense?

C'est Lisette.

LYCANDRE.

Ce nom a causé votre erreur.

Venez, ma fille. Comte, embrassez votre sœur

LISIMON.

Sa sœur, femme de chambre.

LYCANDRE, *au comte.*

Une telle aventure

Des jeux de la fortune est une preuve sûre.

Grace au ciel, votre sœur est digne de son sang.

Sa vertu, plus que moi, la remet dans son rang.

VALÈRE.

Quel heureux dénouement ! Je vais mourir de joie.

ISABELLE, *à Lisette.*

Je prends part au bonheur que le ciel vous envoie.

LISETTE, *au comte.*

En me reconnoissant, confirmez mon bonheur.

LE COMTE.

Je m'en fais un plaisir, je m'en fais un honneur.

LISIMON, *à Lycandre.*

Et moi, de mon côté, je veux que ma famille

Puisse donner un rang sortable à votre fille :

Car avec de l'argent on acquiert de l'éclat ;

Et je suis en marché d'un très beau marquisat,

Dont je veux que mon fils décore sa future.

Dès ce soir, monsieur Josse, il faudra le conclure.

Allez voir le vendeur ; et que demain mon fils

Ne se réveille point sans se trouver marquis.

(*au comte.*)

Êtes-vous satisfait ?

LE COMTE.

On ne peut davantage.

LISIMON.

Bon. Nous allons donc faire un double mariage.

ISABELLE, *au comte.*

Mon cœur parle pour vous, mais je crains vos hauteurs.

LE COMTE.

L'amour prendra le soin d'assortir nos humeurs.

Comptez sur son pouvoir. Que faut-il pour vous plaire ?

Vos goûts, vos sentiments, feront mon caractère.

LYCANDRE.

Mon fils est glorieux, mais il a le cœur bon :

Cela répare tout.

LISIMON.

Oui, vous avez raison ;

Et s'il reste entiché d'un peu de vaine gloire,

Avec tant de mérite on peut s'en faire accroire.

LE COMTE.

Non, je n'aspire plus qu'à triompher de moi ;

Du respect, de l'amour, je veux suivre la loi.

Ils m'ont ouvert les yeux ; qu'ils m'aident à me vaincre.

Il faut se faire aimer ; on vient de m'en convaincre :

Et je sens que la gloire et la présomption

N'attirent que la haine et l'indignation.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

NOTICE SUR DESTOUCHES	Page	1
LE TRIPLE MARIAGE		7
LE PHILOSOPHE MARIÉ.		81
LE GLORIEUX.		217

FIN DE LA TABLE.

521, \rightarrow



PQ
1977
D7
1822
t.1

Jan 13 JAD

